

# Les apparitions de Jésus Ressuscité

## Table des matières

Appendice – La Résurrection minute par minute – Présentation par Jean-Marcel Gaudreault.....	3
EMV 618 – Jésus ressuscité apparaît à sa Mère.....	5
EMV 619 – Apparition de Jésus à Marie-Madeleine.....	9
EMV 621 – Apparition à Lazare.....	15
EMV 622 – Apparition à Jeanne de Kouza.....	18
EMV 623 – Apparition à Manahen, Joseph d’Arimathie et Nicodème.....	24
EMV 624 – Apparition aux bergers.....	28
EMV 625 – Apparition aux disciples d’Emmaüs.....	33
EMV 626 – Arrivée des dames romaines. Au Cénacle, mention de plusieurs apparitions.....	45
EMV 627 – Apparition aux dix apôtres.....	51
EMV 629 – Apparition aux Onze, en compagnie de Thomas. .	68
EMV 630 – Jésus et les apôtres à Gethsémani.....	82
EMV 631 – Courte apparition de Jésus au Golgotha.....	112
EMV 631 – Apparition de Jésus au Cénacle.....	115
EMV 632 – Apparition à diverses personnes.....	120
I. A la mère d’Annalia.....	120
II. A Marie, mère de Judas, à Kérioth, avec Anne, mère de Joanne, et le vieil Ananie.....	122
III. Aux enfants de Yutta et à leur mère Sarah.....	132
IV. Au jeune Jaias, à Pella.....	134
V. A Jean de Nobé.....	136
VI. Chez Matthias, le solitaire de Jabès Galaad.....	138
VII. Chez Abraham d’Engaddi, qui meurt dans ses bras....	141

VIII. Elie, l'essénien du Kérith.....	144
IX. A Dorca et à son enfant, au château de Césarée de Philippe.....	145
X. Aux personnes rassemblées dans la synagogue de Cédès. .....	148
XI. A un groupe de rabbins, à Giscala.....	149
XII. A Joachim et Marie, à Bozra.....	150
XIII. A Ephraïm, chez Marie, femme de Jacob.....	151
XIV. Chez Syntica à Antioche.....	151
XV. Chez Zacharie le lévite.....	154
XVI. A une femme de la plaine de Saron, qui obtient la guérison de son fils malade.....	155
XVII. A des bergers sur le grand Hermon.....	159
XVIII. A Sidon, dans la maison de l'enfant aveugle-né.....	161
XIX. Chez les paysans de Yokhanan.....	162
XX. Sur les terres de Daniel, parent d'Elchias, avec Simon, le membre du Sanhédrin.....	166
XXI. A une femme de Galilée, qui obtient la résurrection de son mari.....	170
EMV 633 – Apparition sur le lac de Tibériade.....	181
EMV 634 – Apparition aux 500 disciples.....	186

<p style="text-align: center;"><b>Appendice – La Résurrection minute par minute – Présentation par Jean-Marcel Gaudreault</b></p>
---

<https://youtu.be/lcpTX9vv7C8>

Visualisez la vidéo pour voir les déplacements de chaque personnage minute par minute. Il vaut mieux mettre la vidéo en plein écran.

**Au Cénacle, le dimanche, peu avant l'aube** : les cinq femmes disciples – Marthe, Marie-Madeleine, Salomé, Marie d'Alphée et Suzanne – s'apprêtent à sortir tandis que Pierre et Jean somnolent.

**Huit minutes avant la Résurrection** : les saintes femmes atteignent la muraille intérieure et se séparent.

**Deux minutes avant la Résurrection** :

- Marie-Madeleine franchit la porte Judiciaire, vers le tombeau du Christ
- Marthe et Marie d'Alphée arrivent au Palais de Jeanne.
- Marie Salomé et Suzanne vont au-delà du mur.

**Au moment de la Résurrection** : Marie-Madeleine est à l'entrée du jardin. Elle voit les gardes terrassés et le tombeau ouvert. C'est probablement pendant ce temps-là (et les minutes suivantes) que Jésus voit sa Mère.

**Quatre minutes après la Résurrection** : Marie-Madeleine court avertir Jean et Pierre au Cénacle sans entrer dans le goulal. Elle franchit la porte Judiciaire.

**Cinq minutes après la Résurrection** :

Salomé et Suzanne se mettent en marche vers le tombeau. Marie-Madeleine court vers le Cénacle.

### **Huit minutes après la Résurrection :**

Arrivés au tombeau, Marie-Salomé et Suzanne voient un ange et les gardes endormis. Toujours en courant, Marie-Madeleine approche du Cénacle.

**Douze minutes après la Résurrection :** Marie-Salomé et Suzanne sont affolées et rentrent en passant par la campagne. Marie-Madeleine informe Pierre et Jean tandis que les gardes quittent le tombeau.

**Dix-sept minutes après la Résurrection :** Marie-Salomé et Suzanne rentrent en longeant la muraille. Marie-Madeleine suit Pierre et Jean qui vont au tombeau.

**Ving-deux minutes après la Résurrection :** Marie-Salomé et Suzanne arrivent au Cénacle. Pierre et Jean arrivent au tombeau, suivi de Madeleine.

### **Vingt-quatre minutes après la Résurrection :**

Pierre et Jean quittent le tombeau. Marie-Madeleine y reste un moment.

Marie d'Alphée, Marthe et Jeanne sortent du palais et vont au tombeau.

**Vingt-sept minutes après la Résurrection :** Pierre et Jean retournent au Cénacle. Marie-Madeleine rencontre Jésus. Marie d'Aphée, Marthe et Jeanne s'approchent de la porte Judiciaire.

**Trente et une minutes après la Résurrection :** Pierre et Jean sont toujours en route vers le Cénacle. Marie-Madeleine rentre aussi au Cénacle en courant, en passant par la porte de Jaffa (et pas par la porte Judiciaire). Marie d'Alphée, Suzanne et Jeanne arrivent au tombeau.

**Trente-cinq minutes après la Résurrection** : Pierre et Jean arrivent près du Cénacle. Marie-Madeleine court derrière eux. Marie d'Alphée, Jeanne et Suzanne voient deux anges et retournent en courant au Cénacle.

**Quarante-quatre minutes après la Résurrection** : tous sont de nouveau rassemblés au Cénacle. La confusion semble totale.

### **EMV 618 – Jésus ressuscité apparaît à sa Mère**

618.1 Marie est prosternée, le visage contre terre. On dirait une pauvre loque abandonnée. Elle semble être cette fleur morte de soif dont elle a parlé.

La fenêtre fermée s'ouvre en faisant fortement battre les volets et, avec le premier rayon de soleil, Jésus entre.

Marie sursaute, lève la tête pour voir quel vent a pu ouvrir les volets, et voit son Fils rayonnant : il est beau, infiniment plus beau qu'il ne l'était avant d'avoir souffert, souriant, vivant, plus lumineux que le soleil, vêtu d'un blanc qui ressemble à de la lumière tissée, et il s'avance vers elle.

Elle se redresse sur ses genoux et, joignant en croix les mains sur sa poitrine, elle dit dans un sanglot qui est tout à la fois rire et pleur :

« Seigneur, mon Dieu ! »

Et elle reste ainsi ravie dans sa contemplation, le visage tout baigné de larmes, mais devenu serein, pacifié par le sourire et l'extase.

618.2 Mais lui ne veut pas voir sa Maman à genoux comme une servante. Il l'appelle en lui tendant les mains, des blessures desquelles sortent des rayons qui rendent encore plus lumineuse son corps glorieux :

« Maman ! »

Ce n'est pas la parole affligée des colloques et des adieux qui ont précédé la Passion, ni la lamentation déchirée de la rencontre sur le Calvaire et de l'agonie. C'est un cri de triomphe, de joie, de libération, de fête, d'amour, de gratitude.

Incliné sur sa Mère qui n'ose pas le toucher, il glisse les mains sous les coudes pliés de Marie, puis il la lève, la serre sur son cœur et l'embrasse.

Alors Marie comprend qu'il ne s'agit pas d'une vision, que c'est son Fils réellement ressuscité, que c'est son Jésus, son Fils qui l'aime encore comme un fils. Et avec un cri, elle se jette à son cou, l'embrasse et le couvre de baisers, mêlant rire et larmes. Elle baise son front où il n'y a plus de blessures, sa tête qui n'est plus dépeignée ni couverte de sang, ses yeux éblouissants, ses joues guéries, sa bouche qui n'est plus enflée. Et puis elle lui prend les mains et en baise le dessus et la paume, sur les blessures rayonnantes, et tout à coup se baisse à ses pieds, les découvre de dessous son vêtement de splendeur et les baise. 618.3 Puis elle se lève, le regarde, n'ose pas.

Mais lui sourit et comprend. Il entrouvre son vêtement sur la poitrine et suggère :

« Et celle-là, Maman, tu ne la baises pas, celle qui t'a fait si mal et que toi seule es digne de baiser ? Embrasse-moi sur le cœur, Maman. Ton baiser m'enlèvera le dernier souvenir de tout ce que

j'ai souffert et me donnera cette joie qui manque encore à ma joie de Ressuscité. »

Il prend dans ses mains le visage de sa Mère et en pose les lèvres sur le bord de la blessure du côté, d'où sortent des flots de lumière très vive.

Le visage de Marie est auréolé de cette lumière, plongé comme il l'est dans ses rayons. Elle l'embrasse longuement tandis que Jésus la caresse. Elle ne s'en lasse pas. On dirait une assoiffée qui a trouvé une source et y boit la vie qui lui échappait.

618.4 Jésus prend la parole :

« Tout est terminé, Maman. Maintenant, tu ne dois plus pleurer pour ton Fils. L'épreuve est achevée. La Rédemption est arrivée.

Maman, merci de m'avoir conçu, élevé, aidé dans la vie et dans la mort.

J'ai senti monter vers moi tes prières. Elles ont été ma force dans la douleur, mes compagnes dans mon voyage sur la terre et au-delà de la terre. Elles sont venues avec moi sur la croix et dans les limbes. Elles étaient l'encens qui précédait le Grand-Prêtre qui allait appeler ses serviteurs pour les amener dans le Temple qui ne meurt pas : dans mon Ciel. Elles sont venues avec moi au Paradis, précédant comme une voix angélique le cortège des rachetés guidés par le Rédempteur pour que les anges soient prêts à saluer le Vainqueur de retour dans son Royaume. Elles ont été entendues et vues par le Père et par l'Esprit, qui en ont souri comme de la fleur la plus belle et du chant le plus doux nés au Paradis. Elles ont été connues par les Patriarches et les nouveaux saints, par les nouveaux, les premiers habitants de ma Jérusalem. Et moi, je t'apporte leurs remerciements, Maman,

accompagnés des baisers de nos parents, de leur bénédiction et de celle de Joseph, ton époux d'âme.

Le Ciel tout entier t'acclame, ma Mère, Maman sainte ! Ce sont des louanges qui ne meurent pas, qui ne mentent pas comme les hosannas qui m'ont été adressés, il y a quelques jours.

618.5 Je vais maintenant auprès du Père avec mon vêtement humain. Le Paradis doit voir le Vainqueur dans son vêtement d'homme avec lequel il a vaincu le péché de l'homme. Mais ensuite je reviendrai. Je dois confirmer dans la foi ceux qui ne croient pas encore et ont besoin de croire pour amener les autres à la foi, je dois fortifier les faibles qui auront bien besoin de force pour résister au monde.

Puis je monterai au Ciel, mais je ne te laisserai pas seule, Maman. Tu vois ce voile ? Dans mon anéantissement, j'ai dégagé encore une puissance de miracle pour toi, pour te donner ce réconfort. Mais j'accomplis pour toi un autre miracle \*. Tu me posséderas dans le Sacrement, réel comme je l'étais quand tu me portais.

Tu ne seras jamais seule. Ces jours-ci, tu l'as été. Mais il fallait aussi à ma Rédemption cette douleur que tu as éprouvée. Ma Rédemption s'enrichira encore beaucoup, car les péchés abonderont continuellement. J'appellerai tous mes serviteurs à cette participation corédemptrice. Tu feras, à toi seule, plus que tous les autres saints ensemble. C'est pour cela aussi qu'il fallait ce long abandon.

Il est désormais terminé. Je ne suis plus séparé du Père. Tu ne seras plus séparée du Fils. Et, ayant le Fils, tu as notre Trinité. Ciel vivant, tu porteras sur la terre la Trinité parmi les hommes et tu sanctifieras l'Eglise, toi, la Reine du sacerdoce et la Mère des chrétiens. Puis je viendrai te chercher. Et cette fois, je ne serai

plus en toi, mais toi en moi, dans mon Royaume, pour rendre le Paradis plus beau.

618.6 Maintenant je m'en vais, Maman. Je vais rendre heureuse l'autre Marie. Puis je monterai vers le Père. C'est de là que je viendrai à ceux qui ne croient pas.

Maman, ton baiser pour bénédiction, et ma paix à toi pour compagne. Adieu. »

Alors Jésus disparaît dans le soleil qui descend à flots du ciel serein du matin.

\* Mais j'accomplis pour toi un autre miracle, c'est-à-dire pour te procurer ce réconfort. Cette expression est employée une autre fois, avec la même signification mais aussi celle de : par ton intermédiaire, grâce à toi, comme on le verra au chapitre 637 (en particulier en 637.6/7), où Jésus l'explique longuement et précise que l'Eucharistie est " un miracle d'amour que j'ai fait pour vous, les hommes ".

### **EMV 619 – Apparition de Jésus à Marie-Madeleine**

619.10 Marie se retourne pour suivre leur regard, et elle voit un homme très beau. J'ignore comment elle peut ne pas l'identifier tout de suite.

Cet homme la regarde avec pitié et lui demande :

« Femme, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? »

Il est vrai que c'est un Jésus assombri par sa pitié pour une créature que trop d'émotions ont épuisée et qu'une joie imprévue

pourrait faire mourir, mais je me demande vraiment pourquoi elle ne le reconnaît pas.

Alors Marie dit au milieu de ses sanglots :

« Ils m'ont pris le Seigneur Jésus ! J'étais venue l'embaumer en attendant sa résurrection... J'ai rassemblé tout mon courage, mon espérance et ma foi, autour de mon amour... et maintenant je ne le trouve plus... J'ai même mis mon amour comme un garde-fou autour de ma foi, de mon espérance et de mon courage, pour les défendre des hommes... Mais tout est inutile ! Les hommes ont enlevé mon Amour, et avec lui ils m'ont tout enlevé... Si c'est toi qui l'as emporté, dis-moi où tu l'as mis, et j'irai le chercher... Je ne le dirai à personne... Ce sera un secret entre toi et moi. Regarde : je suis la fille de Théophile, la sœur de Lazare, mais je reste à genoux devant toi, à te supplier comme une esclave. Veux-tu que je t'achète son corps ? Je le ferai. Combien veux-tu ? Je suis riche. Je peux te donner son poids en or et en bijoux. Mais rends-le-moi. Je ne te dénoncerai pas. Veux-tu me frapper ? Fais-le, jusqu'au sang si tu veux. Si tu as de la haine pour lui, fais-la-moi payer. Mais rends-le-moi. Oh ! ne m'appauvris pas de cette misère ! Pitié pour une pauvre femme ! ... Tu le refuses pour moi ? Fais-le pour sa Mère, alors. Dis-moi où est mon Seigneur Jésus. Je suis forte. Je le prendrai dans mes bras et je le porterai comme un enfant dans un lieu sûr. Tu le vois, depuis trois jours nous sommes frappés par la colère de Dieu à cause de ce qu'on a fait au Fils de Dieu... N'ajoute pas la profanation au crime...

– Marie ! »

Jésus rayonne, en l'appelant. Il se dévoile dans sa splendeur triomphante.

« Rabbouni ! »

Le cri de Marie est vraiment “ le grand cri ” qui ferme le cycle de la mort. Avec le premier, les ténèbres de la haine enveloppèrent la Victime des bandes funèbres, avec le second les lumières de l’amour accrurent sa splendeur.

Et Marie se lève au cri qui emplit le jardin, court aux pieds de Jésus, et voudrait les baiser.

Jésus l’écarte en la touchant à peine du bout des doigts sur le front :

« Ne me touche pas ! Je ne suis pas encore monté vers mon Père avec ce vêtement. Va trouver mes frères et mes amis, et dis-leur que je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. Plus tard, je viendrai à eux. »

Absorbé par une lumière insoutenable, Jésus disparaît alors.

619.11 Marie baise le sol où il se trouvait et court vers la maison. Elle entre comme une fusée, car le portail est entrouvert pour livrer passage au gardien qui sort pour aller à la fontaine ; elle ouvre la porte de la chambre de Marie et s’abandonne sur son cœur en s’écriant :

« Il est ressuscité ! Il est ressuscité ! »

Elle en pleure de bonheur.

Pierre et Jean accourent ; Salomé et Suzanne, toujours apeurées, sortent du Cénacle et écoutent son récit, tandis que Marie, femme d’Alphée, Marthe et Jeanne, le souffle court, révèlent “ qu’elles y sont allées elles aussi et qu’elles ont vu deux anges qui se disaient le gardien de l’Homme-Dieu et l’ange de sa

Douleur, et qu'ils ont donné l'ordre d'annoncer aux disciples qu'il était ressuscité. ”

Et comme Pierre hoche la tête, elles insistent :

« Oui. Ils ont dit : “ Pourquoi cherchez-vous le Vivant parmi les morts ? Il n'est pas ici. Il est ressuscité comme il l'avait dit quand il était encore en Galilée. Ne vous le rappelez-vous pas ? Il l'a prédit : ‘ Le Fils de l'homme doit être livré aux mains des pécheurs et être crucifié, mais le troisième jour il ressuscitera. ’ ”

»

Mais Pierre continue à hocher la tête :

« Il s'est passé trop de choses, ces derniers jours ! Cela vous aura troublées. »

Marie-Madeleine lève la tête du sein de Marie, et elle précise :

« Je l'ai vu, je lui ai parlé. Il m'a dit qu'il montait vers le Père et qu'il viendrait ensuite. Comme il était beau ! »

Elle pleure comme elle n'a jamais pleuré, maintenant qu'elle n'a plus à se torturer pour s'opposer au doute qui surgit de tous côtés.

Mais Pierre, et même Jean, restent très hésitants. Ils se regardent, mais leurs yeux se disent : “ Fariboles de femmes ! ”

Alors Suzanne et Salomé osent prendre la parole à leur tour, mais l'inévitable différence dans les détails des gardes qui d'abord sont là comme morts et ensuite ne sont plus là, des anges qui tantôt sont un et tantôt deux et qui ne se sont pas montrés aux apôtres, des deux versions sur la venue de Jésus ici

et sur le fait qu'il précède les siens en Galilée, renforce le doute. La conviction des apôtres s'accroît même.

619.12 Marie, la Mère bienheureuse, se tait en soutenant Marie-Madeleine... Je ne comprends pas le mystère de ce silence maternel.

Marie, femme d'Alphée, dit à Salomé :

« Retournons-y toutes les deux. Voyons si nous sommes toutes ivres... »

Et elles sortent en courant.

Les autres restent, paisiblement ridiculisées par les deux apôtres, auprès de Marie qui se tait, absorbée dans une pensée que chacun interprète à sa façon et sans que personne comprenne qu'elle est en extase.

Les deux vieilles femmes reviennent :

« C'est vrai ! C'est vrai ! Nous l'avons vu. Il nous a dit, près du jardin de Barnabé : " Paix à vous. N'ayez pas peur. Allez dire à mes frères que je suis ressuscité et qu'ils doivent se rendre, d'ici quelques jours, en Galilée. Là-bas, nous serons réunis. " Ce sont ses propres mots. Marie a raison. Il faut l'annoncer à ceux de Béthanie, à Joseph, à Nicodème, aux disciples les plus fidèles, aux bergers, aller, agir, agir... Oh ! il est ressuscité !... »

Toutes pleurent de bonheur.

« Vous êtes folles, femmes » dit Pierre. « La douleur vous aura troublées. Vous avez pris de la lumière pour un ange, le vent pour une voix, le soleil pour le Christ. Je ne vous critique pas, je vous comprends, mais je ne peux croire qu'à ce que j'ai vu : le

tombeau ouvert et vide, et les gardes partis avec le corps volatilisé.

– Mais puisque les gardes eux-mêmes annoncent qu’il est ressuscité ! La ville est en émoi et les princes des prêtres sont fous de colère, parce qu’ils ont parlé pendant leur fuite éperdue ! Ils exigent maintenant que ces soldats reviennent sur leurs propos, et ils les paient pour cela. Mais l’événement se sait déjà, et si les juifs ne croient pas à la Résurrection, ne veulent pas croire, beaucoup d’autres croient...

– Hum ! Les femmes !... »

Pierre hausse les épaules, il est sur le point de prendre la porte.

619.13 Alors Marie, qui tient toujours sur son cœur Marie-Madeleine qui pleure comme un saule sous une averse à cause de sa trop grande joie et qui baise ses cheveux blonds, lève son visage transfiguré et dit une courte phrase :

« Il est réellement ressuscité. Je l’ai tenu dans mes bras et j’ai baisé ses plaies. » Puis elle se penche sur les cheveux de cette passionnée qu’est Marie-Madeleine, et elle ajoute : « Oui, la joie est encore plus forte que la douleur. Mais ce n’est qu’un grain de sable par rapport à ce que sera ton océan de joie éternelle. Heureuse es-tu d’avoir fait parler ton esprit sans tenir compte de la raison. »

Pierre n’ose plus nier... et avec un de ces mouvements du Pierre d’autrefois qui revient affleurer, il s’écrie, comme si c’était des autres et non pas de lui que dépendait le retard :

« Mais alors, s’il en est ainsi, il faut le faire savoir aux autres, à ceux qui sont dispersés dans les campagnes... chercher...

agir... Allons, remuez-vous. S'il devait vraiment venir, qu'il nous trouve, au moins. »

Il ne se rend même pas compte que, par ces mots, il reconnaît ne pas encore croire aveuglément à la Résurrection.

## **EMV 621 – Apparition à Lazare**

[A Béthanie, Lazare rassemble comme il peut les apôtres qui sont très accablés. Il le voit les encourage.].

621.7 Lazare est réellement inspiré. Ses transports d'amour l'élèvent si haut qu'il entraîne ses compagnons. On l'appelle à droite, on l'appelle à gauche, comme si c'était un confesseur, un médecin, un père...

La cour de la riche maison de Lazare, je ne sais pourquoi, me fait penser à la demeure des patriciens chrétiens en temps de persécution et de foi héroïque...

Il est penché sur Jude, qui ne parvient pas à trouver une raison suffisante pour calmer son angoisse d'avoir abandonné son Maître et cousin, quand quelque chose le fait se redresser brusquement. Il se retourne en regardant autour de lui, puis il dit nettement :

« Je viens, Seigneur. »

Ce sont ces mots de prompt adhésion de toujours. Et il sort en courant comme s'il suivait quelqu'un qui l'appelle et le précède.

Tous se regardent avec étonnement et s'interrogent.

« Qu'aura-t-il vu ?

– Mais il n'y a rien !

– As-tu entendu une voix, toi ?

– Moi, non.

– Et moi non plus.

– Alors ? Lazare serait-il malade de nouveau ?

– Peut-être... Il a souffert plus que nous, et il nous a donné tant de force à nous, les lâches ! Peut-être que le voilà maintenant pris de délire.

– En effet, son visage est très altéré.

– Et son regard était ardent pendant qu'il nous parlait.

– Serait-ce Jésus qui l'a appelé au Ciel ?

– Effectivement, Lazare lui a offert sa vie tout à l'heure... Il l'a aussitôt cueilli comme une fleur... Ah ! malheureux que nous sommes ! Qu'allons-nous devenir ? »

Les commentaires sont disparates et douloureux.

621.8 Lazare traverse le vestibule, sort dans le jardin sans cesser de courir, souriant, murmurant, et c'est son âme qui parle :

« Je viens, Seigneur. »

Il arrive à un bosquet de buis qui forme un asile vert, nous dirions un pavillon vert, et il tombe à genoux, le visage sur le sol, en s'écriant :

« Oh ! mon Seigneur ! »

Car Jésus, dans sa beauté de Ressuscité, est sur le bord de ce coin de verdure, il lui sourit et lui dit :

« Tout est accompli, Lazare. Je suis venu te remercier, mon fidèle ami. Je suis venu te demander de dire à mes frères de se rendre immédiatement à la maison de la Cène. Quant à toi — fais encore cet autre sacrifice, mon ami, par amour pour moi —, restes ici pour le moment... Je sais que tu en souffres, mais je te sais généreux. Marie, ta sœur, est déjà consolée, car je l'ai vue et elle m'a vu.

– Tu ne souffres plus, Seigneur. Et cela me dédommage de tous les sacrifices. J'ai... souffert de te savoir dans la douleur... et de ne pas être là...

– Oh si, tu étais présent ! Ton esprit était au pied de ma croix et dans l'obscurité de mon tombeau. Tu m'as appelé plus tôt des profondeurs où je me trouvais, comme tous ceux qui m'ont aimé de tout leur cœur. Je viens à l'instant de te dire : “ Viens, Lazare ”, comme au jour de ta résurrection. Mais toi, depuis de longues heures, tu me disais : “ Viens. ” Je suis venu, et je t'ai appelé pour te tirer, à mon tour, du fond de ta douleur. Va ! Paix et bénédiction à toi, Lazare ! Continue à croître dans mon amour. Je reviendrai.  
»

621.9 Lazare est toujours resté à genoux sans oser faire un geste. La majesté du Seigneur, bien que tempérée par l'amour, est telle qu'elle paralyse la manière d'agir habituelle de Lazare.

Mais Jésus, avant de disparaître dans un tourbillon de lumière qui l'absorbe, fait un pas et effleure de sa main le front de son fidèle ami.

C'est alors que Lazare sort de sa stupeur bienheureuse. Il se lève et court précipitamment vers ses compagnons, avec une clarté de joie dans les yeux et une lueur sur le front effleuré par le Christ. Il crie :

« Il est ressuscité, frères ! Il m'a appelé. J'y suis allé et je l'ai vu. Il m'a parlé. Il m'a demandé de vous dire de vous rendre immédiatement à la maison de la Cène. Dépêchez-vous ! Partez ! Moi, je reste, car c'est sa volonté. Mais ma joie est complète... »

Lazare pleure de joie tout en pressant les apôtres de se mettre en route.

« Allez ! Allez ! Il veut vous voir ! Il vous aime ! N'ayez pas peur de lui... Il est plus que jamais le Seigneur, la bonté, l'amour ! »

Les disciples se lèvent, Béthanie se vide. Il reste Lazare avec son grand cœur consolé...

## **EMV 622 – Apparition à Jeanne de Kouza**

622.1 Dans une riche pièce où la lumière de l'extérieur filtre à peine, Jeanne pleure dans un total abandon sur un siège près d'un lit bas, couvert de splendides couvertures. Un bras appuyé sur le bord du lit et le front posé sur son bras, elle est secouée de sanglots qui doivent lui rompre la poitrine. Essoufflée, elle lève un moment la tête pour respirer, laissant voir une large tache humide sur la couverture précieuse ; son visage est littéralement inondé de larmes. Puis elle le penche de nouveau sur son bras,

et on ne voit plus d'elle que son cou, fin et très blanc, la masse de ses cheveux bruns, ses épaules et le sommet du tronc très élancés. Le reste se perd dans la pénombre qui fait disparaître son corps, enveloppé dans un vêtement violet foncé.

Sans déplacer le rideau ni entrouvrir la porte, Jésus entre et s'approche d'elle sans bruit. Il lui effleure les cheveux de sa main et demande dans un murmure :

« Pourquoi pleures-tu, Jeanne ? »

Jeanne doit croire que c'est son ange gardien qui l'interroge, et elle ne voit rien, car elle ne lève pas la tête du bord du lit. Dans un sanglot encore plus désolé, elle confie son tourment :

« Parce que je n'ai même plus le tombeau du Seigneur pour aller verser mes larmes et n'être pas seule...

– Mais il est ressuscité. N'en es-tu pas heureuse ?

– Oh si ! Mais toutes l'ont vu, excepté Marthe et moi. Marthe le verra sûrement à Béthanie... car là, c'est une maison amie. Mais la mienne... la mienne n'est plus une maison amie... J'ai tout perdu avec sa Passion : mon Maître, l'amour de mon mari... et même son âme... car il ne croit pas... il ne croit pas... et se gausse de moi... Il va jusqu'à m'imposer de ne plus même vénérer la mémoire de mon Sauveur, pour ne pas lui porter tort, à lui... Pour lui, l'intérêt humain est plus important... Moi... moi... je ne sais pas si je continue à l'aimer ou si j'éprouve pour lui du dégoût. Je ne sais s'il me faut lui obéir comme épouse ou lui désobéir, comme mon âme le souhaiterait, à cause du lien sponsal de mon esprit avec le Christ à qui je reste fidèle... Je voudrais tant savoir... Et qui pourrait me conseiller, si la pauvre Jeanne ne peut plus le rejoindre ? Pour mon Seigneur, la Passion est finie... mais pour moi, elle a commencé vendredi, et

elle continue... Oh ! moi je suis si faible, je n'ai pas la force de porter cette croix !...

– Mais si lui t'aidait, voudrais-tu la porter pour lui ?

– Oh oui ! Pourvu qu'il m'aide... Il sait, lui, comme il est rude de porter seul sa croix... Ah ! pitié de mon malheur !

– Oui. Je sais combien il est rude de porter seul sa croix. C'est pour cela que je suis venu et que je suis à tes côtés. 622.2 Jeanne, comprends-tu qui est celui qui te parle ? Ta maison n'est plus amie du Christ ? Pourquoi ? Ton époux terrestre a beau ressembler à un astre couvert de miasmes humains, toi, tu es toujours Jeanne de Jésus. Le Maître ne t'a pas quittée. Jésus ne quitte jamais les âmes devenues ses épouses. Il est toujours le Maître, l'Ami, l'Époux, même maintenant qu'il est le Ressuscité. Lève la tête, Jeanne. Regarde-moi. A cette heure d'instruction secrète, plus douce que si je t'étais apparu comme aux autres, je t'apprends ce que devra être ta conduite future, ce que devra être celle de nombre de tes sœurs. Aime avec patience et soumission ton époux troublé. Augmente ta douceur d'autant plus que fermente en lui l'amertume des peurs humaines. Fais croître ta clarté spirituelle d'autant plus qu'il engendre de lui-même des ombres d'intérêts terrestres. Sois fidèle pour deux. Et sois courageuse dans ton mariage spirituel. Combien, dans l'avenir, devront choisir entre la volonté de Dieu et celle de leur conjoint ! Mais elles seront grandes quand, par dessus l'amour et la maternité, elles suivront Dieu. Ta passion commence, oui. Mais tu vois que toute passion se termine par une résurrection... »

Jeanne tout doucement a levé la tête. Ses sanglots se sont dissipés. Maintenant, elle regarde, voit, et glisse à genoux, en adorant et en murmurant :

« Le Seigneur !

– Oui, le Seigneur. Tu vois que je me suis conduit avec toi comme avec aucune autre. Mais je connais les nécessités particulières des âmes et je dose le secours à donner à celles qui attendent une aide de moi. Gravis ton calvaire d'épouse avec l'aide de ma caresse et celle de ton enfant innocent. Il est entré avec moi au Ciel et m'a donné sa caresse pour toi. Je te bénis, Jeanne. Aie foi. Je t'ai sauvée. Tu sauveras si tu sais avoir foi. »

622.3 Maintenant, Jeanne sourit et elle ose demander :

« Tu ne vas pas trouver les enfants ?

– Je les ai embrassés à l'aurore pendant qu'ils dormaient encore dans leur petit lit. Mais ils m'ont pris pour un ange du Seigneur. Les innocents, je peux les embrasser quand je veux. Mais je ne les ai pas réveillés pour ne pas trop les troubler. Leur âme conserve le souvenir de mon baiser... et le transmettra, au moment voulu, à leur esprit. Rien ne se perd de ce qui est mien. Sois toujours une bonne mère pour eux, et sois toujours fille de ma Mère. Ne te sépare jamais totalement d'elle. Elle perpétuera pour toi, avec une douceur maternelle, ce qu'a été notre amitié. Et amène-lui les enfants. Elle a besoin d'enfants pour se sentir moins isolée de son Enfant...

– Kouza ne voudra pas...

– Kouza te laissera faire.

– Il me répudiera, Seigneur... »

C'est un cri d'un nouveau déchirement.

« C'est un astre assombri. Ramène-le à la lumière par ton héroïsme d'épouse et de chrétienne. Adieu. Ne parle pas aux

autres de ma venue, sauf à ma Mère. Il ne faut parler des révélations qu'à ceux à qui il est juste de le faire, et au bon moment.

Jésus lui sourit en resplendissant, et disparaît dans cet éclat.

Jeanne se lève, perdue dans un rêve, partagée entre la joie et la peine, entre la crainte d'avoir rêvé et la certitude d'avoir vu, mais ce qu'elle ressent en elle-même la rassure. 622.4 Elle va trouver ses enfants qui jouent tranquillement sur la terrasse supérieure et les embrasse.

« Tu ne pleures plus, maman ? » demande timidement Marie. \*

Ce n'est plus la pauvre enfant misérable d'autrefois, mais une fillette délicate et gracieuse habillée avec soin et bien peignée ; et Matthias, brun et agile, lance avec son exubérance de garçon :

« Dis-moi qui t'a fait pleurer et je le punirai ! »

Jeanne les serre tous les deux sur son cœur et répond, en parlant sur la chevelure châtain de Marie et les cheveux bruns de Matthias :

« Je ne pleure plus. Jésus est ressuscité et nous bénit.

– Oh ! Alors, il ne saigne plus ? Il n'a plus mal ? demande Marie.

– Imbécile !... Dis plutôt : il n'est plus mort ! Maintenant, il est heureux ! Parce que, être mort, ça doit être affreux... réplique Matthias.

– Alors, il n'y a plus à pleurer, maman ? demande de nouveau Marie.

– Non. Pour vous, qui êtes innocents, non. Vous jubilez avec les anges.

– Les anges ! » dit Marie. » Cette nuit, je ne sais pas à quelle veille c'était, j'ai senti une caresse et je me suis réveillée en disant : " Maman ! ", mais ce n'était pas toi que j'appelais. J'appelais ma maman morte, car cette caresse était plus légère et plus douce que la tienne, et j'ai ouvert un moment les yeux. Mais j'ai vu seulement une grande lumière et j'ai dit : " Mon ange gardien m'a fait un baiser pour me consoler de la grande douleur que j'ai pour la mort du Seigneur. "

– Moi aussi. Mais j'avais très sommeil, et j'ai demandé : " C'est toi ? " Je pensais à mon ange gardien et je voulais lui dire : " Va embrasser Jésus et Jeanne pour qu'ils n'aient plus peur " mais je n'y suis pas arrivé. J'ai recommencé à dormir et à rêver, et j'avais l'impression d'être au Ciel avec Marie et toi. Puis est venu ce tremblement de terre, et je me suis encore réveillé, effrayé. Mais Esther m'a dit : " N'aie pas peur. C'est déjà passé ", et je me suis rendormi. »

Jeanne les embrasse de nouveau, avant de les laisser à leurs jeux paisibles. 622.5 Elle se rend à la maison du Cénacle, demande Marie, entre chez elle, ferme la porte et dit :

« Je l'ai vu. Je te le confie, à toi. Je suis réconfortée et heureuse. Aime-moi, car il m'a recommandé de te rester unie. »

Marie répond :

« Je t'ai déjà assurée de mon amour, le jour du sabbat. Hier. Car c'était hier... Ce sabbat de pleurs et de ténèbres me paraît si loin de cette journée de lumière et de sourire !

– Oui... Tu m’as déjà dit, je m’en souviens maintenant, ce que Jésus vient de me répéter. Tu as dit : “ Nous, les femmes, nous devons agir, car nous sommes restées et les hommes se sont enfuis... C’est toujours la femme qui donne la vie... ” Oh ! Mère, aide-moi à donner la vie à Kouza ! Il a abandonné la foi !... »

Jeanne se remet à pleurer.

Marie la prend dans ses bras :

« L’amour est plus fort que la foi. C’est la vertu la plus active. C’est par elle que tu créeras l’âme nouvelle de Kouza. Ne crains rien. Je t’aiderai. »

<p><b>EMV 623 – Apparition à Manahen, Joseph d’Arimathie et Nicodème</b></p>
--

623.1 Manahen descend d’un bon pas avec les bergers les pentes qui séparent Béthanie de Jérusalem. Une belle route mène directement à l’oliveraie. C’est vers elle que tourne Manahen, après avoir quitté les bergers qui veulent entrer dans la ville, par petits groupes, pour aller au Cénacle.

Un peu avant, je le remarque à leurs conversations, ils doivent avoir rencontré Jean qui allait à Béthanie apporter la nouvelle de la Résurrection et l’ordre d’être tous en Galilée dans quelques jours. Si les bergers quittent Manahen, c’est parce qu’ils veulent répéter personnellement à Pierre ce qu’ils ont déjà rapporté à Jean, à savoir que le Seigneur, en apparaissant à Lazare, a demandé aux apôtres de se réunir au Cénacle.

Manahen monte par un chemin secondaire vers une maison au milieu d’une oliveraie. C’est une belle demeure, entourée de cèdres du Liban qui dominant de leurs masses imposantes les

nombreux oliviers de la montagne. Il entre avec assurance et demande au serviteur qui est accouru :

« Où est ton maître ?

– De ce côté, avec Joseph qui est arrivé depuis peu.

– Dis-lui que je suis ici. »

Le serviteur s'éloigne, puis revient avec Nicodème et Joseph. Les voix des trois hommes se mêlent en un seul et même cri :

« Il est ressuscité ! »

Ils se regardent, étonnés de le savoir tous.

623.2 Puis Nicodème entraîne son ami dans une pièce intérieure. Joseph les suit.

« Tu as osé revenir ?

– Oui. Il a dit : “ Au Cénacle. ” Je désire vivement le voir, glorieux désormais, pour m'enlever le souvenir douloureux que j'ai de lui, attaché et couvert d'immondices comme un malfaiteur frappé par le mépris du monde.

– Nous aussi, nous voudrions le voir... Aussi pour nous enlever l'horreur du souvenir de son supplice, de ses blessures sans nombre... Mais il ne s'est montré qu'aux femmes, murmure Joseph.

– C'est juste. Elles lui ont été toujours fidèles, ces années-ci. Nous autres, nous avons peur. Sa Mère l'a dit : “ C'est un bien pauvre amour que le vôtre s'il a attendu cette heure pour se manifester ! ” constate Nicodème.

– Mais pour défier Israël qui lui est plus opposé que jamais, nous aurions bien besoin de le voir !... 623.3 Si tu savais ! Les gardes ont parlé... Maintenant, les chefs du Sanhédrin et les pharisiens, pas encore convertis par une telle colère du Ciel, sont à la recherche de tous ceux qui sont au courant de sa Résurrection pour les emprisonner. J'ai envoyé le petit Martial\* : un enfant s'échappe plus facilement prévenir ceux de la maison de se tenir sur leurs gardes. Ils ont puisé des deniers sacrés dans le trésor du Temple pour payer les gardes, afin qu'ils prétendent que les disciples ont enlevé le corps de Jésus, et que la Résurrection dont ils ont parlé n'était qu'un mensonge dû à leur crainte d'être punis. La ville bout comme un chaudron, et il y a des disciples qui la quittent déjà par peur... Je veux parler des disciples qui n'étaient pas à Béthanie...

– Oui, nous aurions besoin de sa bénédiction pour avoir du courage.

– Il est apparu à Lazare... C'était environ l'heure de tierce. Lazare avait l'air transfiguré.

– Lazare le mérite ! Mais nous... constate Joseph.

– Oui. Nous sommes encore envahis de doute et de pensées humaines, comme d'une lèpre mal guérie... Et il n'y a que lui qui puisse dire : “ Je veux que vous en soyez purifiés ! ” Il ne nous parlera donc plus, maintenant qu'il est ressuscité, à nous qui sommes les moins parfaits ? demande Nicodème.

– Et il ne fera plus de miracles, pour châtier le monde, maintenant qu'il est sorti de la mort et des misères de la chair ? » s'interroge de nouveau Joseph.

Mais leur question ne peut avoir qu'une réponse : celle de Jésus. Or elle ne vient pas. Les trois hommes restent accablés.

623.4 Manahen propose alors :

« Eh bien, je vais au Cénacle. S'ils me tuent, il absoudra mon âme et je le verrai au Ciel. Si je ne le vois pas ici, sur la terre. Manahen est tellement inutile à ses troupes que, s'il tombe, il laissera le même vide qu'une fleur cueillie dans un pré qui en est tapissé. Cela ne se verra même pas... »

Il se lève pour partir. Mais pendant qu'il se tourne vers la porte, celle-ci s'illumine du divin Crucifié qui, les mains ouvertes en un geste d'étreinte, l'arrête :

« Paix à toi ! Paix à vous ! Restez là où vous êtes, Nicodème et toi. Joseph peut encore aller là-bas s'il le juge bon. Mais vous m'avez ici et je vous dis ce que vous demandiez : “ Je veux que vous soyez purifiés de ce qu'il reste d'impur dans votre foi. ” Demain, vous descendrez en ville. Vous irez trouver les frères. Ce soir, je dois parler aux seuls apôtres. Adieu. Et que Dieu soit toujours avec vous. Manahen, merci. Tu as cru mieux qu'eux. Merci donc aussi à ton âme. Quant à vous, je vous remercie de votre pitié. Tâchez de l'élever en menant une vie de foi intrépide. »

Jésus disparaît dans une incandescence éblouissante. Les trois hommes sont à la fois heureux et troublés.

« C'était vraiment lui ? » demande Joseph.

– N'as-tu pas entendu sa voix ? répond Nicodème.

– La voix... un esprit aussi peut l'avoir... Toi, Manahen, qui étais près de lui, que t'en semble-t-il ?

– C’était un vrai corps, très beau. Il respirait. Je sentais son haleine. Et il dégageait de la chaleur. Et puis... les plaies, je les ai vues. Elles paraissaient ouvertes à ce moment. Elles ne saignaient pas, mais c’était une chair vivante. Oh ! Ne doutez plus ! Qu’il ne vous châtie pas. Nous avons vu le Seigneur. Je veux dire Jésus, redevenu glorieux comme sa nature le veut ! Et... il nous aime encore... En vérité, si aujourd’hui Hérode m’offrait son royaume, je lui répondrais : “ Ton trône, ta couronne, ne sont pour moi que poussière et ordure. Rien ne dépasse ce que je possède. J’ai la connaissance bienheureuse de la Face de Dieu. »

## **EMV 624 – Apparition aux bergers**

624.1 Eux aussi cheminent rapidement sous les oliviers. Ils sont tellement sûrs de sa résurrection qu’ils parlent avec la gaieté d’enfants heureux. Ils se dirigent tout droit vers la ville.

« Nous dirons à Pierre de le regarder attentivement et de nous dire combien son visage est beau, suggère Elie.

– Personnellement, si beau qu’il puisse être, je n’oublierai jamais son aspect pendant le supplice, murmure Isaac.

– Tu le revois encore tel qu’il était quand il a été élevé sur la croix ? » demande Lévi. « Et vous autres ?

– Moi, parfaitement. La lumière était alors encore bonne. Ensuite, avec mes vieux yeux, je n’y voyais plus guère, répond Daniel.

– Moi, au contraire, je l’ai vu jusqu’à ce qu’il me paraisse être mort. Mais j’aurais préféré être aveugle pour ne pas voir cela, déclare Joseph.

– Bon ! Mais maintenant il est ressuscité, cela doit nous rendre heureux, intervient Jean pour le consoler.

– Tout comme la pensée que nous ne l’avons quitté que pour être charitables, ajoute Jonathas.

– Mais notre cœur est resté là-haut, pour toujours, soupire Matthias.

– Pour toujours, oui. Toi qui l’as vu sur le suaire, dis-nous : comment est-il ? Ressemblant ? questionne Benjamin.

– Comme s’il parlait, répond Isaac.

– Le verrons-nous, ce voile ? demandent plusieurs.

– La Mère de Jésus le montre à tous. Vous le verrez certainement. Mais c’est un triste spectacle. Il vaudrait mieux voir... 624.2 Oh ! Seigneur !

– Serviteurs fidèles, me voici. Allez. Je vous attends les jours prochains en Galilée. Je veux encore vous dire que je vous aime. Jonas est bienheureux, avec les autres, au Ciel.

– Seigneur ! Oh ! Seigneur !

– Paix à vous, qui êtes de bonne volonté. »

Le Ressuscité se fond dans le vif éclat du soleil de midi. Quand ils relèvent la tête, il n’est plus là. Mais il leur reste la grande joie de l’avoir vu tel qu’il est maintenant : glorieux.

Ils se lèvent, rayonnants de bonheur. Dans leur humilité, ils ont du mal à croire qu'ils ont mérité de le voir, et ils répètent à l'envi :

« A nous ! A nous ! Comme il est bon, notre Seigneur ! De sa naissance à son triomphe, il s'est toujours montré humble et bon envers ses pauvres serviteurs !

– Et comme il était beau !

– Il ne l'a jamais été autant ! Quelle majesté !

– Il semble plus grand encore et avoir davantage de maturité.

– C'est vraiment le Roi !

– On l'appelait le Roi pacifique ! Mais il est aussi le Roi redoutable pour ceux qui doivent craindre son jugement !

– Tu as vu quels rayons se dégageaient de son visage ?

– Et quels éclairs dans son regard !

– Moi, je n'osais pas le fixer. Je l'aurais pourtant voulu, car je pense qu'il ne me sera probablement plus accordé de le voir ainsi avant d'être au Ciel. Et je veux le connaître pour ne pas éprouver de crainte alors.

624.3 Oh ! nous ne devons pas avoir peur si nous restons tels que nous sommes : ses serviteurs fidèles. Tu l'as entendu : “ Je veux vous dire encore que je vous aime. Paix à vous, qui êtes de bonne volonté. ” Il n'y a pas un mot de trop. Mais dans ce peu de paroles, il exprime sa totale approbation de ce que nous avons fait jusqu'à présent, et nous fait les plus grandes promesses pour la vie à venir. Ah ! entonnons le cantique de la joie, de notre joie :

Gloire à Dieu dans les Cieux très-hauts et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

Le Seigneur est vraiment ressuscité, comme il l'avait dit par la bouche des prophètes et par sa parole sans défauts.

Il a perdu avec son sang tout ce que le baiser d'un homme avait déposé en lui de corrompu, et, purifié comme l'est l'autel, son corps a pris l'inexprimable beauté de Dieu.

Avant de monter aux Cieux, il s'est montré à ses serviteurs.  
Alléluia !

Marchons en chantant l'éternelle jeunesse de Dieu, alléluia !

Allons annoncer aux païens qu'il est ressuscité, alléluia ! Le Juste, le Saint est ressuscité, alléluia, alléluia !

Du tombeau il est sorti immortel. Et l'homme juste avec lui est ressuscité.

Dans le péché, comme dans une grotte, était enfermé le cœur de l'homme.

Il est mort pour dire : ' Levez-vous ! ' Et ceux qui étaient dispersés se sont levés, alléluia !

Après avoir ouvert aux élus les portes des Cieux, il a dit : ' Venez. '

Qu'il nous permette par son sang saint d'y monter nous aussi.  
Alléluia ! »

Matthias, l'ancien disciple âgé de Jean-Baptiste, marche en tête en chantant, comme autrefois peut-être David avait chanté devant son peuple sur les routes de Judée. Les autres le suivent en chantant en chœur à chaque alléluia avec une sainte joie.

624.4 Mais déjà Jérusalem apparaît au pied de la petite colline qu'ils descendent rapidement. Jonathas, qui fait partie du groupe, dit :

« A cause de sa naissance, j'ai perdu ma patrie et ma maison, et à sa mort j'ai perdu la nouvelle maison où je travaillais honnêtement depuis trente ans. Mais même si on m'avait enlevé la vie à cause de lui, je serais mort dans la joie, car c'est pour lui que je l'aurais perdue. Je n'éprouve aucune rancœur à l'égard de celui qui se montre injuste envers moi. Mon Seigneur m'a enseigné en mourant la parfaite douceur. Et je ne m'inquiète pas pour le lendemain. Ma demeure n'est pas ici, mais au Ciel. Je vivrai dans cette pauvreté qui lui a été si chère, et je le servirai jusqu'au moment où il m'appellera... et... oui... je lui offrirai aussi le renoncement... à ma maîtresse... C'est l'épine la plus dure... Mais maintenant que j'ai vu la douleur du Christ et sa gloire, je ne dois pas tenir compte de ma douleur, mais seulement espérer la céleste gloire. Allons dire aux apôtres que Jonathas est le serviteur des serviteurs du Christ. »

### **EMV 625 – Apparition aux disciples d'Emmaüs**

625.1 Sur une route montueuse, deux hommes entre deux âges marchent rapidement en tournant le dos à Jérusalem, dont les hauteurs disparaissent de plus en plus derrière les autres qui se suivent, avec de continuelles ondulations de sommets et de vallées.

Ils discutent. Le plus âgé dit à l'autre, qui peut avoir trente-cinq ans tout au plus :

« Il te faut croire que nous faisons bien d'agir ainsi. J'ai une famille et toi aussi. Le Temple ne plaisante pas. Il veut vraiment en finir. A-t-il raison ? A-t-il tort ? Je l'ignore. Je sais qu'il a l'intention bien claire d'en finir pour toujours avec cela.

– Avec ce crime, Simon. Donne-lui son vrai nom, parce que c'est au moins un crime.

– Cela dépend. L'amour nous fait bouillir contre le Sanhédrin. Mais peut-être... qui sait !

– Rien. L'amour éclaire. Il ne porte pas à l'erreur.

– Le Sanhédrin, les prêtres et les chefs aiment eux aussi. Ils aiment Jéovêh, Celui qu'Israël tout entier a aimé depuis que l'alliance a été conclue entre Dieu et les Patriarches. Alors, pour eux aussi, l'amour est lumière et ne porte pas l'erreur !

– Ce n'est pas de l'amour pour le Seigneur qu'ils éprouvent. Oui, Israël a cette foi depuis des siècles. Mais dis-moi : peux-tu m'assurer que la foi que nous transmettent les chefs du Temple, les pharisiens, les scribes et les prêtres en est encore réellement une ? Tu vois bien... Avec l'or consacré au Seigneur – on le savait déjà, ou du moins on soupçonnait que cela arrivait – ; avec l'or consacré au Seigneur, ils ont payé le traître, et maintenant ils soudoient les gardes. Le premier pour qu'il trahisse le Christ, les seconds pour qu'ils mentent. Vraiment, je ne sais pas comment la Puissance éternelle s'est bornée à secouer les murs et à déchirer le Voile ! Je t'assure que j'aurais voulu que ces nouveaux Philistins soient ensevelis sous les décombres. Tous !

– Cléophas ! Tu aurais été habité par un esprit de vengeance !

– Oui ! Car, même si l'on admet que Jésus n'était qu'un prophète, est-il permis de tuer un innocent ? Car il était innocent ! L'as-tu jamais vu commettre un seul des crimes dont on l'a accusé pour le tuer ?

– Non. Aucun. 625.2 Pourtant, il a fait une erreur.

– Laquelle, Simon ?

– Il n'a pas manifesté sa puissance du haut de la croix, pour confirmer notre foi et punir les incrédules sacrilèges. Il aurait dû relever le défi et descendre de la croix.

– Il a fait davantage. Il est ressuscité.

– Est-ce que c'est vrai ? Ressuscité comment ? Avec son seul esprit, ou avec l'esprit et la chair ?

– Mais l'esprit est éternel ! Il n'a pas besoin de ressusciter ! s'exclame Cléophas.

– Je le sais bien. Je voulais dire : s'il est ressuscité uniquement avec sa nature de Dieu, supérieure à tous les pièges humains. Car maintenant son esprit a connu les embûches par la terreur de l'homme. Tu as entendu, hein ? Marc raconte qu'à Gethsémani, où Jésus était allé prier contre un rocher, il y avait du sang partout. Et Jean, qui a parlé avec Marc, lui a dit : " Ne laisse pas piétiner cet endroit, car il y a du sang sué par l'Homme-Dieu. " S'il a sué du sang avant d'être torturé, quelle a dû être sa terreur !

– Notre pauvre Maître !... »

Attristés, ils se taisent.

### 625.3 Jésus les rejoint et les interroge :

« De qui parliez-vous ? Dans le silence, j'entendais vos paroles par intervalles. Qui a été tué ? »

C'est un Jésus voilé sous l'apparence modeste d'un pauvre voyageur pressé.

Les deux hommes ne le reconnaissent pas.

« Tu es d'ailleurs, homme ? Tu ne t'es pas arrêté à Jérusalem ? Ton vêtement poussiéreux et tes sandales en piteux état nous paraissent appartenir à un inlassable pèlerin.

– Je le suis. Je viens de très loin...

– Tu dois être fatigué, alors. Et tu vas loin ?

– Très loin. Plus loin encore que de l'endroit d'où j'arrive.

– Tu fais du commerce ? Des marchés ?

– Je dois acquérir une quantité infinie de troupeaux pour le plus grand Seigneur. Je dois faire le tour du monde pour choisir des brebis et des agneaux, et descendre même parmi les troupeaux sauvages qui, quand ils seront rendus domestiques, deviendront meilleurs que ceux qui maintenant ne sont pas sauvages.

– Travail difficile... Et tu as continué ta route sans t'arrêter à Jérusalem ?

– Pourquoi demandez-vous cela ?

– Parce que toi seul sembles ignorer ce qui s’est passé ces jours-ci.

– Qu’est-il arrivé ?

– Tu viens de loin, et c’est vraisemblablement la raison pour laquelle tu l’ignores. Pourtant, tu as l’accent galiléen. Aussi, même si tu es serviteur d’un roi étranger ou fils de Galiléens expatriés, tu dois savoir, si tu es circoncis, que depuis trois ans un grand prophète du nom de Jésus de Nazareth s’est levé dans notre patrie. Il était puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant les hommes. Il a traversé le pays en tout sens en prêchant. Il disait être le Messie. Ses paroles et ses œuvres étaient réellement celles du Fils de Dieu, comme il disait l’être. Mais seulement du Fils de Dieu. Tout Ciel... Maintenant, tu sais pourquoi... 625.4 Mais es-tu circoncis ?

– Je suis premier-né et consacré au Seigneur.

– Alors tu connais notre religion ?

– Je n’en ignore pas une syllabe. Je connais les préceptes et les usages. La halakha, le midrash et la haggadah me sont connus comme les éléments de l’air, de l’eau, du feu et de la lumière qui sont les premiers vers lesquels tend l’intelligence, l’instinct, les besoins d’un nouveau-né.

– Alors tu sais qu’Israël a eu la promesse du Messie, mais comme d’un roi puissant qui aurait rassemblé Israël. Celui-ci, au contraire, n’était pas ainsi...

– Comment donc ?

– Lui ne visait pas un pouvoir terrestre. Mais c’était d’un royaume éternel et spirituel qu’il se disait roi. Lui n’a pas

rassemblé, mais au contraire a divisé Israël, qui est maintenant partagé entre ceux qui croient en lui et ceux qui le prétendent malfaiteur. En vérité, il n'avait pas l'étoffe d'un roi, car il ne voulait que douceur et pardon. Or comment dominer et vaincre avec de telles armes ?

– Et alors ?

– Alors les chefs des prêtres et les Anciens d'Israël l'ont pris et l'ont jugé passible de mort... en l'accusant, à vrai dire, de fautes qu'il n'avait pas commises. En fait, sa faute était d'être trop bon et trop sévère...

– Comment pouvait-il être l'un et l'autre ?

– Il était trop sévère en disant la vérité aux chefs d'Israël, et trop bon pour ne pas accomplir contre eux des miracles de mort, en foudroyant ses injustes ennemis.

– Il était sévère comme Jean-Baptiste ?

– Voilà... je ne saurais... Il faisait de durs reproches, surtout dans les derniers temps, aux scribes et aux pharisiens, et il menaçait ceux du Temple, qu'il disait marqués par la colère de Dieu. A l'inverse, si un pécheur se repentait, et s'il reconnaissait dans son cœur un véritable repentir — car le Nazaréen lisait dans les cœurs mieux qu'un scribe dans le texte —, alors il était plus doux qu'une mère.

– Et Rome a permis qu'on tue un innocent ?

– C'est Pilate qui l'a condamné... Pourtant, il ne le voulait pas et le qualifiait d'homme juste... Mais les juifs l'ont menacé de l'accuser auprès de César et il a pris peur. 625.5 Bref, il a été condamné à la croix et y est mort ; cela, ajouté à la crainte des

membres du Sanhédrin, nous a beaucoup humiliés. Car je suis Cléophas, fils de Cléophas, et lui est Simon. Nous sommes tous les deux d'Emmaüs, et parents, car j'ai épousé sa première fille, et nous étions disciples du Prophète.

– Et maintenant, vous ne l'êtes plus ?

– Nous espérons que ce serait lui qui libérerait Israël et que, par quelque prodige, il confirmerait ses paroles. Au contraire !...

– Quelles étaient ces paroles ?

– Nous te l'avons dit : “ Je suis venu au Royaume de David. Je suis le Roi pacifique ”, et ainsi de suite. Il déclarait : “ Venez au Royaume ”, mais ensuite il ne nous a pas donné le royaume. Il déclarait : “ Le troisième jour je ressusciterai. ” C'est aujourd'hui le troisième jour qu'il est mort, il est même déjà fini, car l'heure de none est passée, or il n'est pas ressuscité. Des femmes et des gardiens disent qu'il est effectivement ressuscité. Mais nous, nous ne l'avons pas vu. Les gardiens prétendent maintenant avoir menti pour justifier le vol du cadavre fait par les disciples du Nazaréen. Mais les disciples !... Nous l'avons tous quitté par peur quand il était vivant... et, évidemment, nous ne l'avons pas dérobé maintenant qu'il est mort. Quant aux femmes... qui se fie à elles ? Nous étions en train de réfléchir à tout cela. Et nous voulions savoir s'il a voulu dire s'il ressusciterait avec l'esprit redevenu divin ou avec sa chair aussi. Les femmes racontent que les anges — car elles disent avoir vu également des anges après le tremblement de terre, et c'est possible, car le vendredi déjà des justes sont sortis de leur tombeau — elles racontent que les anges leur ont expliqué que Jésus est comme s'il n'était jamais mort. Et c'est en effet ainsi que les femmes ont cru le voir. Mais deux de nous, deux chefs, sont allés au tombeau. Et, s'ils l'ont vu vide, comme les femmes l'avait décrit, ils ne l'ont pas vu

lui, ni là, ni ailleurs. C'est pour nous une grande tristesse, car nous ne savons plus que penser !

625.6 – Oh ! comme vous êtes sots, comme vous avez du mal à comprendre, et comme vous êtes lents à croire aux paroles des prophètes ! Cela n'avait-il pas été annoncé ? L'erreur d'Israël est d'avoir mal interprété la royauté du Christ. C'est pour cela qu'on ne l'a pas cru. C'est pour cela qu'on l'a craint. C'est pour cela que maintenant vous doutez. En haut, en bas, au Temple et dans les villages, partout on imaginait un roi selon la nature humaine. Contrairement à ce que vous supposiez, dans la pensée de Dieu la reconstruction du royaume d'Israël n'était pas limitée dans le temps, dans l'espace et dans les moyens.

Dans le temps : aucune royauté, même la plus puissante, n'est éternelle. Rappelez-vous les puissants pharaons qui opprimèrent les Hébreux au temps de Moïse. Combien de dynasties ne sont-elles pas finies, dont il ne demeure que les momies sans âme au fond des hypogées secrets ! Et il reste un souvenir, si encore il en reste un de leur pouvoir d'une heure, et encore moins, si on mesure leurs siècles à l'aune du Temps éternel. Ce Royaume est éternel.

Dans l'espace : il était appelé " Royaume d'Israël ", parce que c'est d'Israël qu'est venue la souche de l'espèce humaine, et parce qu'en Israël, dirais-je, se trouve la semence de Dieu. C'est pourquoi, sous le nom d'Israël, on entendait : le royaume de ceux qui ont été créés par Dieu. Mais la royauté du Roi Messie ne se borne pas à la petite étendue de la Palestine, elle s'étend du septentrion au midi, de l'orient à l'occident, partout où se trouve un être qui possède une âme dans sa chair, c'est-à-dire partout où il y a un homme. Comment un seul homme aurait-il pu réunir en lui-même tous les peuples ennemis entre eux, et en faire un unique royaume sans répandre des fleuves de sang et les assujettir tous par la cruelle oppression des soldats ? Dans ce

cas, comment aurait-il pu être le roi pacifique dont parlent les prophètes ?

Dans les moyens : le moyen humain, comme je viens de le dire, c'est l'oppression. Le moyen spirituel, c'est l'amour. Le premier est toujours limité, car les peuples finissent par se révolter contre l'opresseur. Le second est infini parce que l'amour est aimé ou, s'il ne l'est pas, il est tourné en dérision. Mais comme c'est une réalité spirituelle, il ne peut jamais être directement attaqué. Et Dieu, l'Infini, veut des moyens qui soient comme lui. Il veut ce qui est infini parce qu'il est éternel : l'esprit, ce qui appartient à l'esprit, ce qui mène à l'Esprit. Voici quelle a été leur erreur : ils se sont fait du Messie une idée erronée dans les moyens et dans la forme.

Quelle est la royauté la plus élevée ? Celle de Dieu, n'est-ce pas ? Donc cet Admirable, cet Emmanuel, ce Saint, ce Germe sublime, ce Fort, ce Père du siècle à venir, ce Prince de la paix, ce Dieu comme Celui dont il vient — car tel il est appelé et tel est le Messie — n'aura-t-il pas une royauté semblable à celle de Celui qui l'a engendré ? Si, il aura une royauté toute spirituelle et éternelle, pure de violence et de sang, ignorante des trahisons et des injustices. Sa Royauté ! Celle que la Bonté éternelle accorde aux pauvres hommes, pour procurer honneur et joie à son Verbe.

625.7 Mais David n'a-t-il pas dit que ce Roi puissant a mis toute chose sous ses pieds pour lui servir d'escabeau ? Isaïe n'a-t-il pas annoncé toute sa Passion et David n'a-t-il pas énuméré, pourrait-on dire, toutes ses tortures ? N'est-il pas écrit qu'il est le Sauveur et le Rédempteur dont l'holocauste sauvera l'homme pécheur ?

N'est-il pas précisé, comme Jonas en est la figure, que pendant trois jours il serait englouti dans le ventre insatiable de la terre, puis en serait expulsé comme le prophète l'a été de la

baleine ? Or Jésus n'a-t-il pas dit : “ Le troisième jour après sa destruction, mon Temple, c'est-à-dire mon corps, sera reconstruit par moi (c'est-à-dire par Dieu) ? ” Que vous imaginiez-vous donc ? Qu'il allait relever les ruines du Temple par magie ? Non : il ne s'agissait pas des murs, mais de lui-même. Et Dieu seul pouvait se faire ressusciter lui-même. Il a relevé le véritable Temple : son corps d'Agneau immolé, comme Moïse en reçut l'ordre et la prophétie, pour préparer le “ passage ” de la mort à la Vie, de l'esclavage à la liberté, des hommes fils de Dieu et esclaves de Satan.

“ Comment est-il ressuscité ? ”, vous demandez-vous. Je réponds : il est ressuscité avec sa vraie chair et avec son esprit divin qui l'habite, de même que toute chair mortelle est habitée par l'âme, qui est reine dans le cœur. C'est ainsi qu'il est ressuscité après avoir tout souffert pour tout expier, et pour réparer l'offense primitive ainsi que les offenses infinies que chaque jour l'humanité accomplit. Il est ressuscité comme cela était annoncé sous le voile des prophéties. Venu à son temps, je vous rappelle Daniel, il a été immolé à son temps. Enfin, écoutez et rappelez-le-vous, au temps prédit après sa mort, la ville déicide sera détruite.

625.8 Je vous donne ce conseil : lisez les prophètes avec l'âme, et non avec une intelligence orgueilleuse, depuis le début du Livre jusqu'aux paroles du Verbe immolé, rappelez-vous le Précurseur qui l'indiquait comme Agneau, rappelez-vous quel était le destin de l'agneau symbolique de Moïse. C'est par ce sang que furent sauvés les premiers-nés d'Israël. C'est par ce sang que seront sauvés les premiers-nés de Dieu, c'est-à-dire ceux qui, par leur bonne volonté, se seront consacrés au Seigneur. Souvenez-vous du psaume messianique de David et du prophète messianique Isaïe, et comprenez-les. Rappelez-vous Daniel, remettez-vous en mémoire, mais en l'élevant de la fange à l'azur céleste, toutes les paroles sur la royauté du Saint

de Dieu, et comprenez qu'il ne pouvait vous être donné d'autre signe plus juste, plus fort de cette victoire sur la mort, que cette Résurrection accomplie par lui-même.

Rappelez-vous qu'il aurait été contraire à sa miséricorde et à sa mission de punir du haut de la croix ceux qui l'y avaient mis. Il était encore le Sauveur, même s'il était le Crucifié méprisé et cloué à un gibet ! Crucifiés étaient les membres, mais libres étaient son esprit et sa volonté. Et avec ceux-ci, il a voulu encore attendre pour donner aux pécheurs le temps de croire et d'appeler son sang sur eux, non par des cris blasphématoires, mais par des gémissements de contrition.

625.9 Le voilà donc ressuscité. Il a tout accompli. Il était glorieux avant son incarnation. Il est trois fois glorieux maintenant que, après s'être anéanti pendant tant d'années dans une chair, il s'est immolé lui-même en portant l'obéissance à la perfection, c'est-à-dire en sachant mourir sur une croix pour accomplir la volonté de Dieu. Il est très glorieux avec sa chair glorifiée, à présent qu'il monte au Ciel et entre dans la gloire éternelle, en commençant le Règne qu'Israël n'a pas compris.

C'est à ce Royaume qu'il appelle les tribus du monde, d'une manière plus pressante que jamais, en y mettant tout son amour, toute son autorité. Comme l'ont vu et prévu les justes d'Israël et les prophètes, tous les peuples viendront au Sauveur. Et il n'y aura plus de juifs ou de Romains, de Scythes ou d'Africains, d'Ibères ou de Celtes, d'Egyptiens ou de Phrygiens. Ce qui est au-delà de l'Euphrate s'unira aux sources du Fleuve éternel. Les Hyperboréens à côté des Numides viendront à son Royaume, les races et les langues disparaîtront. Les coutumes, tout comme les couleurs de peau et de cheveux, n'auront plus lieu d'exister, mais il y aura un peuple infini, resplendissant et pur, une langue unique, un seul amour. Ce sera le Royaume de Dieu, le Royaume des Cieux, avec un Monarque éternel — l'Imolé

ressuscité — et des sujets éternels ceux qui croient en sa foi. Croyez, pour lui appartenir.

625.10 Voici Emmaüs, mes amis. Je vais plus loin. Il n'est pas accordé de repos au Voyageur qui a tant de route à faire.

– Seigneur, tu es plus instruit qu'un rabbi. Si Jésus n'était pas mort, nous dirions que c'est lui qui nous a parlé. Nous voudrions encore entendre de toi d'autres vérités, et plus développées. Car désormais, nous qui sommes des brebis sans berger, troublées par la tempête de la haine d'Israël, nous ne savons plus comprendre les paroles du Livre. Veux-tu que nous venions avec toi ? Tu nous instruirais encore pour compléter l'œuvre du Maître qui nous a été enlevé.

– Vous l'avez eu si longtemps auprès de vous, et vous n'avez pas su acquérir une instruction complète ? N'est-ce pas une synagogue ?

– Oui. Je suis Cléophas, fils de Cléophas, le chef de la synagogue mort dans la joie d'avoir connu le Messie.

– Et tu n'es pas encore arrivé à croire sans nuage ? Mais ce n'est pas votre faute. Après le Sang, il manque encore le Feu. Ensuite, vous croirez, car vous comprendrez. Adieu.

– Seigneur, déjà le soir approche et le soleil est à son déclin. Tu es las et assoiffé. Entre, et reste avec nous. Tu nous parleras de Dieu pendant que nous partagerons le pain et le sel. »

625.11 Jésus entre et on le sert, avec l'habituelle hospitalité hébraïque, en lui donnant une boisson et de l'eau pour ses pieds fatigués.

Puis ils se mettent à table et les deux hommes le prient d'offrir pour eux la nourriture.

Jésus se lève alors, tenant dans ses mains le pain et, les yeux levés vers le ciel rouge du soir, il rend grâce pour la nourriture puis s'assied. Il rompt le pain et en donne à ses deux hôtes et, ce faisant, il se révèle pour ce qu'il est : le Ressuscité.

Ce n'est pas le Ressuscité resplendissant apparu à ceux qui lui sont le plus cher. Mais c'est un Jésus plein de majesté, aux plaies bien nettes sur ses longues mains : roses rouges sur l'ivoire de la peau. C'est un Jésus bien vivant avec sa chair recomposée, mais bien Dieu aussi par la majesté de son regard et de tout son aspect.

Les deux hommes le reconnaissent et tombent à genoux... Mais lorsqu'ils osent relever la tête, il ne reste de lui que le pain rompu...

Ils le prennent et le baisent. Chacun prend son morceau, l'enveloppe dans un linge et le met comme une relique sur sa poitrine.

Ils disent en pleurant :

« C'était lui ! Et nous ne le reconnaissons pas ! Pourtant, ne sentais-tu pas ton cœur tout brûlant dans ta poitrine pendant qu'il nous parlait et nous expliquait les Ecritures ?

– Si. Et j'ai maintenant l'impression de le voir de nouveau, dans une lumière qui vient du Ciel, la lumière de Dieu. Et je vois que c'est lui le Sauveur.

625.12 – Partons. Moi, je ne sens plus la lassitude ni la faim. Allons l'annoncer aux disciples de Jésus, à Jérusalem.

– Allons-y. Ah ! si mon vieux père avait pu vivre cette heure, comme il s'en serait réjoui !

– Ne dis pas cela ! Il s'en est réjoui plus que nous. Sans le voile dont il s'est servi par pitié pour notre faiblesse charnelle, le juste Cléophas a vu en esprit le Fils de Dieu rentrer au Ciel. Allons ! Allons ! Nous arriverons en pleine nuit mais, si Jésus le veut, il fera en sorte que nous puissions passer. S'il a ouvert les portes de la mort, il pourra bien ouvrir les portes des murs ! Partons ! »

Et dans le couchant entièrement pourpre, ils prennent avec empressement la direction de Jérusalem.

<p><b>EMV 626 – Arrivée des dames romaines. Au Cénacle, mention de plusieurs apparitions.</b></p>
---

626.1 La maison du Cénacle est bondée. Le vestibule, la cour, les pièces, hormis le Cénacle et la salle où se trouve la Vierge Marie, présentent cet air d'allégresse et d'animation d'un lieu où plusieurs se retrouvent après un certain temps pour une fête. Il y a là les apôtres — Thomas excepté —, les bergers, les femmes fidèles et, avec Jeanne, je vois aussi Nikê, Elise, Syra, Marcelle et Anne. Tous parlent, à voix basse mais avec une animation visible et joyeuse. La maison est bien fermée comme si on redoutait quelque chose, mais la peur de l'extérieur ne saurait porter atteinte à la joie de l'intérieur.

Marthe, aidée de Marcelle et de Suzanne, s'affaire à la préparation du repas des “ serviteurs du Seigneur ”, comme elle appelle les apôtres. Les autres, hommes et femmes, s'interrogent, se confient leurs impressions, leurs joies, leurs peurs... comme autant d'enfants qui attendent quelque chose qui les électrise et les effraie aussi un peu.

Les apôtres voudraient paraître avoir plus d'assurance que les autres, mais ils sont les premiers à se troubler si un bruit laisse croire qu'on frappe à la porte ou imite l'ouverture d'une fenêtre. Même l'entrée rapide de Suzanne, qui arrive avec deux lampes à plusieurs flammes au secours de Marthe, qui cherche du linge, fait sursauter Matthieu ; il s'écrie : " Le Seigneur ! ", ce qui fait tomber à genoux Pierre, qui semble visiblement plus agité que les autres.

626.2 Un coup énergique à la porte coupe court à toutes les conversations et met tout le monde en alerte. Je crois que tous les cœurs battent plus vite !

Ils regardent par un soupirail et ouvrent avec un " Oh ! " de stupeur, à la vue du groupe inattendu des dames romaines, accompagnées de Longinus et d'un autre qui porte, comme ce dernier, un habit foncé. Les dames aussi se sont enveloppées dans des manteaux foncés qui leur couvrent la tête. Elles ont enlevé tous leurs bijoux pour moins attirer l'attention.

« Pouvons-nous entrer un moment pour dire notre joie à la Mère du Sauveur ? dit Plautina, la plus respectée de toutes.

– Venez donc. Elle est là. »

Elles entrent en groupe avec Jeanne et Marie de Magdala qui, à ce qu'il me semble, les connaît fort bien.

Longinus avec l'autre Romain restent seuls dans un coin du vestibule, car on les regarde un peu de travers.

Les femmes saluent par leur : " Ave, Domina ! " puis s'agenouillent. Plautina s'exprime au nom de toutes :

« Si auparavant nous admirions la Sagesse, maintenant nous voulons être les filles du Christ. Et c'est à toi que nous le disons. Toi seule peux vaincre la défiance hébraïque envers nous. C'est à toi que nous viendrons pour être instruites jusqu'au moment où eux — elles désignent les apôtres groupés à l'entrée — nous permettront de nous dire disciples de Jésus. »

Marie répond, avec un sourire de bonheur :

« Je demande au Seigneur de purifier mes lèvres comme celles du prophète pour que je puisse parler dignement de mon Seigneur. Soyez bénies, prémices de Rome !

626.3 Longinus aussi le voudrait... ainsi que le lancier, qui s'est senti un feu dans le cœur quand... quand le ciel et la terre s'ouvrirent au cri de Dieu. Mais si nous savons peu de choses, eux ne connaissent absolument rien, excepté que Jésus était le Saint de Dieu et qu'ils ne veulent plus appartenir à l'Erreur.

– Tu leur diras d'aller trouver les apôtres.

– Ils sont là, mais les apôtres se défient d'eux. »

Marie se lève et se dirige vers les soldats. Les apôtres la regardent aller, en cherchant à comprendre sa pensée.

« Que Dieu vous conduise à sa lumière, mes fils ! Avancez, venez faire la connaissance des serviteurs du Seigneur. Celui-ci, c'est Jean, vous le connaissez. Et celui-là, c'est Simon-Pierre, choisi par mon Fils et Seigneur comme chef de ses frères. Voici Jacques et Jude, les cousins du Seigneur. Et là, Simon et puis André, le frère de Pierre. Voilà encore Jacques, frère de Jean, et eux sont Philippe, Barthélemy et Matthieu. Il manque Thomas, qui est encore absent, mais je le cite comme s'il était présent. Tous ont été choisis pour une mission spéciale. Mais ces autres,

qui se tiennent humblement dans l'ombre, furent les premiers dans l'héroïsme de l'amour. Depuis plus de six lustres, ils prêchent le Christ. Ni les persécutions qu'ils ont subies, ni la condamnation de l'Innocent n'ont porté atteinte à leur foi. Tous sont pêcheurs ou bergers, or vous êtes des patriciens. Mais dans le nom de Jésus, il n'y a plus de différences. L'amour dans le Christ nous rend tous égaux et frères, et mon amour vous appelle fils bien que vous apparteniez à une autre nation. J'irai jusqu'à vous dire que je vous retrouve après vous avoir perdus car, au moment de la douleur, vous étiez auprès du Mourant. Et je n'oublie pas ta pitié, Longinus. Ni tes paroles, soldat. Je paraissais meurtrie, mais je voyais tout. 626.4 Moi, je n'ai pas la possibilité de vous récompenser. D'ailleurs, il n'existe aucun paiement pour des choses saintes, seulement de l'amour et la prière. Et c'est elle que je vous donnerai, en priant notre Seigneur Jésus de vous donner, lui, la récompense.

– Nous l'avons eue, Domina. C'est pour cela que nous avons osé venir tous ensemble. Une commune impulsion nous a rassemblés. Déjà la foi a jeté son lien d'un cœur à l'autre » dit Longinus.

Tous s'approchent avec curiosité et il se trouve quelqu'un qui, vainquant sa retenue et peut-être sa répulsion du contact avec les païens, demande :

« Qu'avez-vous eu ?

– Moi, une voix : celle de ton Fils, qui me disait : “ Viens à moi ”, dit Longinus.

– Et moi, j'ai entendu : “ Si tu me crois saint, crois en moi, ajoute l'autre soldat.

– Quant à nous, raconte Plautina, nous étions en train de parler de lui ce matin quand nous avons vu une lumière, une lumière ! Elle a pris la forme d'un visage. Ah ! toi, dis sa splendeur. C'était le sien. Et il nous a souri avec une telle douceur que nous n'avions plus qu'un désir : venir vous demander de ne pas nous repousser. »

Il y a un bourdonnement de voix et des commentaires. Tous parlent pour répéter comment ils l'ont vu.

626.5 Les dix apôtres se taisent, un peu vexés. Pour ne pas sembler être les seuls que Jésus n'ait pas salués, ils demandent aux femmes juives si elles sont restées sans cadeau pascal.

Elise dit :

« Il m'a enlevé l'épée douloureuse de la mort de mon fils. »

Et Anne :

« J'ai entendu sa promesse sur le salut éternel des miens. »

Syra :

« Moi, une caresse. »

Et Marcelle :

« Moi, un éclair et sa voix qui disait : “ Persévère. ”

– Et toi, Nikê ? demandent-ils parce que celle-ci se tait.

– Elle l'a déjà obtenu, répondent d'autres.

– Non. J’ai vu son visage, et il m’a dit : “ Pour que celui-ci s’imprime sur ton cœur. ” Comme il était beau ! »

Marthe va et vient, discrète et rapide.

« Et toi, ma sœur ? N’as-tu rien eu ? Tu gardes le silence, mais tu souris. Tu souris trop doucement pour ne pas éprouver quelque joie, remarque Marie-Madeleine.

– C’est vrai. Tu tiens tes paupières baissées et ta langue est muette, mais c’est comme si tu chantais une chanson d’amour tant tes yeux brillent derrière le voile des cils.

– Parle donc ! Mère, elle te l’a confié ? »

La Mère sourit, mais ne dit mot.

Marthe, qui est occupée à mettre le couvert, veut tenir baissé le voile sur son heureux secret. Mais sa sœur ne la laisse pas tranquille. Alors elle murmure en rougissant de bonheur :

« Il m’a donné rendez-vous pour l’heure de la mort et de l’accomplissement des nocces... »

Elle rougit encore plus, tandis que son visage s’éclaire d’un sourire qui vient de son âme.

### **EMV 627 – Apparition aux dix apôtres**

627.1 Ils sont rassemblés au Cénacle. La soirée doit être bien avancée, car aucun bruit ne monte plus de la maison ni de la rue. Je pense que, fatigués par tant d’émotions, tous ceux qui sont venus dans la journée se sont retirés chez eux pour la nuit.

En revanche, les dix apôtres, après un repas de poissons — il en reste quelques-uns sur un plateau posé sur la crédence —, conversent à la lumière d'une seule flamme du candélabre le plus proche de la table, autour de laquelle ils sont restés assis. En fait de conversations, elles tiennent davantage du monologue : chacun semble se parler à lui-même plutôt qu'à son compagnon. Et les autres le laissent dire, quitte à intervenir à leur tour sur un tout autre thème. Pourtant ces " conversations " décousues, qui me donnent l'impression d'être les rayons d'une roue démontée, tournent autour d'un seul sujet qui est au centre de ce fouillis : c'est Jésus.

627.2 « Je ne voudrais pas que Lazare ait mal entendu et que les femmes aient mieux compris que lui... déclare Jude.

– A quelle heure la Romaine dit-elle l'avoir vu ? » demande Matthieu.

Personne ne lui répond.

« Demain, je vais à Capharnaüm, annonce André.

– Quelle merveille ! Agir de telle façon que c'est le moment précis où sort la litière de Claudia ! lance Barthélemy.

– Nous avons mal fait, Pierre, de nous éloigner aussitôt, ce matin... Si nous étions restés, nous l'aurions vu comme Marie-Madeleine, soupire Jean.

– Moi, je ne comprends pas comment il peut être à Emmaüs et en même temps au palais. Et apparaître ici, chez sa Mère, chez Marie-Madeleine et chez Jeanne à la fois... intervient Jacques, fils de Zébédée.

– Il ne viendra pas. Je n’ai pas suffisamment pleuré pour le mériter... Il a raison. Je suis certain qu’il me fait attendre pendant trois jours à cause de mes trois reniements. Comment ai-je donc pu faire cela ?

– Lazare était complètement transfiguré ! On aurait dit un soleil, je peux vous l’assurer. Je pense qu’il lui est arrivé la même chose qu’à Moïse après avoir vu Dieu. Et aussitôt n’est-ce pas, vous qui étiez là ? aussitôt après avoir offert sa vie ! » s’exclame Simon le Zélote.

Personne ne l’écoute.

627.3 Jacques, fils d’Alphée, se tourne vers Jean :

« Qu’a-t-il dit aux disciples d’Emmaüs ? Il me semble qu’il nous a excusés, non ? N’a-t-il pas déclaré que tout est arrivé à cause de notre erreur d’israélites sur la façon de comprendre son Royaume ? »

Jean ne l’écoute pas. Il se tourne pour regarder Philippe et parle en l’air... car il ne s’adresse pas à Philippe :

« Pour moi, il me suffit de savoir qu’il est ressuscité. Et puis... Et puis que mon amour soit toujours plus fort. Vous avez vu, hein ! Si vous regardez de près, c’est en proportion de l’amour que nous lui avons témoigné qu’il est allé rencontrer d’abord Marie, puis Marie-Madeleine, les enfants, ma mère et la tienne, enfin Lazare et Marthe... Quand à Marthe... Tu te souviens comment elle nous a fait sursauter quand elle a entonné à l’improviste ce psaume de David : “ Le Seigneur est mon berger : je ne manque de rien. Sur des prés d’herbe fraîche, il me fait reposer. Il me mène vers les eaux tranquilles et me fait revivre. ” Et ces paroles sont en relation avec ce qu’elle a dit : “ Il a appelé mon âme à lui. ” En effet, Marthe semble avoir retrouvé sa

route... Auparavant, elle était égarée, elle, la courageuse ! Peut-être qu'en l'appelant il lui a indiqué l'endroit où il la veut. C'est même certain car, s'il lui a donné rendez-vous, il doit savoir où elle sera. Qu'aura-t-il voulu dire en parlant d'un " accomplissement des noces " ? »

Philippe, qui le regarde depuis un certain temps mais l'a laissé monologuer, gémit :

« Je ne saurai pas que lui dire s'il vient... Je me suis enfui... et je sens que je vais fuir. La première fois, c'était par peur des hommes. Maintenant, c'est par peur de lui.

– Tous racontent qu'il est très beau. Peut-il donc être plus beau qu'il ne l'était déjà ? se demande Barthélemy.

– Moi, je lui dirai : " Tu m'as pardonné sans même me parler quand j'étais publicain. Pardonne-moi encore une fois par ton silence, car ma lâcheté ne mérite pas que tu t'adresses à moi ", annonce Matthieu.

– Longinus rapporte qu'il s'est demandé : " Dois-je lui demander de guérir ou de croire " ? Mais son cœur a répondu : " de croire ", et alors la Voix a dit : " Viens à moi ", et il a senti en lui la volonté de croire et en même temps la guérison. Ce sont ses propres mots, affirme Jude.

– Personnellement, je soutiens que Lazare a été récompensé si vite, à cause de son offrande... J'ai dit, moi aussi : " Ma vie pour ta gloire. " Mais il n'est pas venu, soupire Simon le Zélote.

627.4 – Qu'en penses-tu, Simon ? Toi qui es cultivé, dis-moi : quels mots dois-je employer pour lui faire comprendre que je l'aime et que je lui demande pardon ? Et toi, Jean ? Tu as parlé

beaucoup avec Marie, aide-moi. Par pitié, ne laisse pas seul le pauvre Pierre ! »

Jean est ému de compassion pour son compagnon humilié et il répond :

« Je lui dirais tout simplement : “ Je t’aime. ” L’amour inclut le désir du pardon et le repentir. Mais... je ne sais pas. Simon, quel est ton avis ? »

Simon le Zélote dit :

« – Je répéterais le cri des miraculés : “ Jésus, aie pitié de moi ! ” Je dirais : “ Jésus ” et c’est tout, car il est bien plus que le Fils de David !

– C’est bien ce que je pense, et ce qui me fait trembler. Oh ! je me cacherais la tête... Ce matin, je redoutais de le voir...

– Tu es néanmoins entré le premier. Mais n’aie donc pas peur. On dirait que tu ne le connais pas » lui dit Jean pour l’encourager.

627.5 La pièce s’illumine vivement comme par un éclair éblouissant. Les apôtres se cachent le visage, craignant que ce ne soit la foudre, mais ils n’entendent pas de bruit et relèvent la tête.

Jésus se tient au milieu de la pièce, près de la table. Il ouvre les bras en disant :

« La paix soit avec vous. »

Personne ne répond. Les uns sont plus pâles, d’autres plus rouges, ils le fixent tous, craintifs et émus, fascinés et en même temps un peu tentés de fuir.

Jésus fait un pas en avant avec un grand sourire.

« N'ayez donc pas peur ! C'est moi. Pourquoi êtes-vous si troublés ? Ne désiriez-vous pas me voir ? Ne vous avais-je pas fait dire que j'allais venir ? Ne vous l'avais-je pas annoncé dès le soir de la Pâque ? »

Personne n'ose parler. Déjà, Pierre pleure et Jean sourit, pendant que les deux cousins, les yeux brillants et remuant les lèvres sans réussir à parler, semblent être deux statues représentant le désir.

« Pourquoi avez-vous au fond du cœur des pensées si opposées entre le doute et la foi, entre l'amour et la crainte ? Pourquoi voulez-vous être encore chair, au lieu de voir, comprendre, juger, agir avec votre esprit uniquement ? Votre vieux moi n'a-t-il pas complètement brûlé sous la flamme de la douleur, pour faire place au nouveau moi d'une vie renouvelée ? 627.6 Je suis Jésus, votre Jésus ressuscité, comme il vous l'avait annoncé. Regardez : toi qui as vu mes blessures et vous qui ignorez ma torture, car ce que vous savez est bien différent de la connaissance exacte qu'en a Jean. Viens, toi, le premier. Tu es déjà tout à fait pur, si pur que tu peux me toucher sans crainte. L'amour, l'obéissance, la fidélité t'avaient déjà rendu pur. Mon sang, dont tu as été inondé quand tu m'as descendu de la croix, a fini de te purifier. Regarde : ce sont de vraies mains et de vraies blessures. Observe mes pieds. Tu vois la marque du clou ? Oui, c'est vraiment moi et non pas un fantôme. Touchez-moi. Les spectres n'ont pas de corps. Moi, j'ai une vraie chair sur un vrai squelette. »

Il pose sa main sur la tête de Jean qui a osé s'approcher de lui :

« Tu sens ? Elle est chaude et lourde. » Il lui souffle sur le visage : « Et ceci, c'est ma respiration.

– Oh ! mon Seigneur ! »

Ce n'est pas une exclamation, mais un doux murmure...

« Oui, votre Seigneur. Jean, ne pleure pas de crainte et de désir. Viens vers moi. Je suis toujours celui qui t'aime. Mettons-nous à table comme toujours. N'avez-vous rien à manger ? Donnez-le-moi donc. »

Avec des mouvements de somnambules, André et Matthieu prennent sur les crédences les pains et les poissons, ainsi qu'un plateau contenant un rayon de miel à peine entamé dans un coin.

Jésus offre la nourriture et mange, puis il en donne un peu à chacun. Et il les regarde d'un air si bon, mais si majestueux, qu'ils en sont paralysés.

627.7 Le premier à oser parler, c'est Jacques, le frère de Jean :

« Pourquoi nous observes-tu ainsi ?

– Parce que je veux vous connaître.

– Tu ne nous connais pas encore ?

– Comme vous ne me connaissez pas. Si vous me connaissiez, vous sauriez qui je suis et vous trouveriez les mots pour me faire part de votre tourment. Vous vous taisez, comme en face d'un étranger puissant que vous craignez. Tout à l'heure, vous parliez... Cela fait presque quatre jours que vous réfléchissez à l'attitude que vous aurez à cet instant : “ Je lui dirai

ceci... ” en disant à mon Esprit : “ Reviens, Seigneur, que je puisse te dire ceci. ” Je suis là désormais, et vous vous taisez ? Ai-je tellement changé que je ne vous semble plus être moi-même ? Ou bien êtes-vous tellement changés que vous ne m’aimez plus ? »

Jean, assis auprès de Jésus, retrouve son geste habituel de poser la tête sur sa poitrine en murmurant :

« Moi, je t’aime, mon Dieu. »

Mais il se raidit pour s’interdire cet abandon par respect pour le resplendissant Fils de Dieu. En effet, Jésus a beau avoir un corps en tout point semblable au nôtre, il semble irradier une lumière. Mais lorsqu’il l’attire sur son cœur, Jean ouvre les digues de ses larmes de joie.

C’est le signal pour tous.

627.8 Pierre, deux places après Jean, glisse entre la table et son siège, et il pleure en criant :

« Pardon, pardon ! Retire-moi de l’enfer où je me trouve depuis si longtemps. Dis-moi que tu as vu mon erreur pour ce qu’elle a été : non pas une faute de l’esprit, mais une faiblesse de la chair qui a dominé le cœur. Dis-moi que tu as vu mon repentir... Il durera jusqu’à la mort. Mais toi... dis-moi que, comme Jésus, je ne dois pas te craindre... Et moi, je chercherai à bien agir, de façon à être pardonné même par Dieu... et, à ma mort, à avoir seulement un grand purgatoire à faire.

– Viens ici, Simon, fils de Jonas.

– J’ai peur.

– Viens ici. Ne sois plus lâche.

– Je ne mérite pas de venir près de toi.

– Viens ici. Que t’a dit ma Mère ? “ Si tu ne le regardes pas sur ce suaire, tu n’auras jamais plus le courage de le regarder. ” Homme borné que tu es ! Ce Visage ne t’a-t-il pas dit, par son regard douloureux, que je te comprenais et que je te pardonnais ? J’ai pourtant donné ce linge pour qu’il vous soit un signe de réconfort, d’absolution, de bénédiction, un guide... Mais que vous a fait Satan pour vous aveugler à ce point ? Je te le dis : si tu ne me regardes pas, maintenant que j’ai encore un voile étendu sur ma gloire pour me mettre à la portée de votre faiblesse, tu ne pourras jamais plus venir sans peur à ton Seigneur. Et que t’arrivera-t-il alors ? Tu as péché par présomption. Veux-tu pécher de nouveau par obstination ? Viens, te dis-je ! »

Pierre se traîne sur ses genoux, entre la table et les sièges, les mains sur son visage en larmes. Jésus l’arrête, quand il arrive à ses pieds, en lui posant la main sur la tête. Pierre, en pleurant plus fort, saisit cette main et la baise dans un vrai sanglot sans frein. Il ne sait que répéter :

« Pardon ! Pardon ! »

Jésus se dégage de son étreinte et, faisant levier de sa main sous le menton de l’apôtre, il l’oblige à lever la tête et fixe, de ses yeux brillants et sereins, les yeux de Pierre rougis, brûlés, déchirés par le repentir. Il semble vouloir lui transpercer l’âme, puis il dit :

« Allons ! Lève l’opprobre de Judas. Embrasse-moi là où il m’a embrassé. Lave, par ton baiser, la marque de la trahison. »

Jésus se penche encore davantage, Pierre lève la tête et effleure sa joue. Puis il incline la tête sur les genoux de Jésus, et il reste ainsi... comme un vieil enfant qui a mal agi, mais qui est pardonné.

627.9 Maintenant que les autres voient la bonté de leur Jésus, ils retrouvent un peu de hardiesse et s'approchent comme ils peuvent.

Viennent d'abord ses cousins... Ils voudraient dire tant de choses que rien ne sort. Jésus les caresse et les encourage d'un sourire.

Matthieu s'avance avec André, et dit :

« Comme à Capharnaüm... » et André : « Moi, moi... je t'aime, moi. »

Barthélemy s'approche en gémissant :

« Je n'ai pas été sage, mais sot. Lui est sage. »

Et il désigne Simon le Zélote, auquel Jésus sourit déjà.

Jacques, fils de Zébédée, vient à son tour, et murmure à Jean :

« Dis-le-lui, toi... »

Jésus se tourne :

« Tu l'as répété depuis quatre soirs, et depuis tout ce temps j'étais plein de compassion pour toi. »

Philippe, en dernier lieu, arrive, tout courbé, mais Jésus le force à lever la tête, et lui dit :

« Pour prêcher le Christ, il faut davantage de courage. »

627.10 Maintenant qu'ils sont tous autour de Jésus, ils s'enhardissent peu à peu et retrouvent ce qu'ils ont perdu ou craint d'avoir perdu pour toujours. La confiance, la tranquillité réapparaissent et, bien que Jésus soit si majestueux qu'il tient ses apôtres dans un respect nouveau, ils trouvent finalement le courage de parler.

C'est son cousin Jacques qui soupire :

« Pourquoi nous avoir fait cela, Seigneur ? Tu savais bien que nous ne sommes rien, et que tout vient de Dieu. Pourquoi ne nous as-tu pas donné la force de nous tenir à tes côtés ? »

Jésus le regarde et sourit sans mot dire. Simon le Zélote prend la parole à son tour :

« Maintenant, tout est accompli. Tu ne dois plus rien souffrir, mais ne me demande plus jamais une telle obéissance. Chaque heure m'a vieilli d'un lustre. Dans mon imagination, l'amour et Satan augmentaient également tes souffrances de cinq fois ce qu'elles ont été, et cela m'a épuisé, je n'ai plus aucune force. Pour ne pas périr, pour continuer à obéir alors que je ressemblais à un homme qui se noie avec les mains blessées, je n'ai pu que tenir ma force avec ma volonté, comme des dents qui serrent une planche... Ah ! ne demande plus cela à ton lépreux ! »

Jésus regarde Simon le Zélote et sourit.

« Seigneur, tu sais ce que voulait mon cœur. Mais, ensuite, je n'ai plus eu de cœur... comme si les gredins qui t'ont pris me l'avaient arraché... et il m'est resté un trou d'où fuyaient toutes

mes pensées antérieures. Pourquoi as-tu permis cela, Seigneur ? » demande André.

Philippe intervient alors. Le souvenir de sa souffrance lui écarquille encore les yeux.

« Tu parles de cœur ? C'est comme si j'avais perdu la raison, comme si j'avais reçu un coup de massue sur la tête. Quand, la nuit venue, je me suis trouvé à Jéricho... Mon Dieu ! Un homme peut-il périr ainsi ? Voilà, à mon avis, ce qu'est la possession. Maintenant, je comprends ce maléfice redoutable... »

Barthélemy prend la parole :

« Tu as raison, Philippe. Moi, je regardais en arrière. Je suis âgé et non dépourvu de sagesse, or je ne savais plus rien de ce que j'avais su jusqu'à cette heure. 627.11 J'observais Lazare, si déchiré mais si sûr, et je songeais : " Comment se peut-il que lui sache encore trouver une raison et moi plus rien ? "

– Moi aussi, je regardais Lazare. Et, puisque je sais à peine ce que tu nous as expliqué, je ne pensais pas au savoir, mais je me disais : " Si mon cœur pouvait être comme le sien ! " Je ne ressentais au contraire que douleur, douleur, et encore douleur. Lazare, lui, connaissait certes la douleur, mais aussi la paix... Pourquoi tant de paix en lui ? »

Jésus regarde tour à tour d'abord Philippe, puis Barthélemy, puis Jacques, fils de Zébédée. Il sourit en silence.

Jude déclare :

« Moi, j'espérais arriver à voir ce que Lazare voyait certainement. C'est pourquoi je restais toujours à côté de lui... Son visage était un vrai miroir. Un peu avant le tremblement de

terre de vendredi, il a semblé mourir, comme broyé, avant de devenir tout à coup majestueux dans sa douleur. Vous rappelez-vous l'avoir entendu dire : “ Le devoir accompli donne la paix ” ? Nous avons tous cru à quelque reproche à notre encontre, ou à l'approbation de son propre comportement. Je pense aujourd'hui qu'il disait cela pour toi. Lazare était un phare dans nos ténèbres. Combien tu lui as donné, Seigneur ! »

Jésus continue à sourire en silence. André dit :

« Oui : la vie ! Peut-être lui as-tu donné aussi une âme différente. Car enfin, pourquoi est-il différent de nous ? Il n'est plus un homme, il est déjà quelque chose de plus. Or, à cause de ce qu'il était dans le passé, il aurait dû être encore moins parfait spirituellement que nous. Mais lui s'est fait, et nous... Seigneur, mon amour a été vide comme certains épis. J'ai seulement produit de la bale. »

Et Matthieu :

« Moi, je ne peux rien demander : j'ai déjà tant obtenu avec ma conversion ! Mais oui ! J'aurais voulu avoir ce qu'a reçu Lazare : une âme donnée par toi, car je suis de l'avis d'André...

– Marie-Madeleine et Marthe ont été des phares, elles aussi. Serait-ce la race ? Vous ne les avez pas vues. L'une était pitié et silence. L'autre... ah ! si nous avons tous été un faisceau autour de la Bénie, c'est parce que Marie de Magdala nous a regroupés par les flammes de son courageux amour. Oui, j'ai dit “ la race ”, mais il est plus juste de parler d'amour. Tous les trois, ils nous ont dépassés en amour. C'est pour cela qu'ils ont été ce qu'ils furent » dit Jean.

Jésus sourit et continue de se taire.

« Ils en ont été grandement récompensés...

– C'est à eux que tu es apparu.

– A tous les trois.

– A Marie, tout de suite après ta Mère... »

Les apôtres éprouvent manifestement une certaine jalousie de ces apparitions privilégiées.

« Marie te sait ressuscité depuis si longtemps... Or nous, il nous a fallu attendre cet instant pour te voir...

– Elles n'ont plus aucun doute. En nous, au contraire, voilà... c'est seulement maintenant que nous sentons que rien n'est fini. Pourquoi leur être apparu à elles, Seigneur, si tu nous aimes encore et si tu ne nous repousses pas ? demande Jude.

– Oui. Pourquoi aux femmes, et en particulier à Marie ? Tu as même touché son front, et elle assure qu'il lui semble porter une couronne éternelle. Et à nous, tes apôtres, rien... »

627.12 Jésus ne sourit plus. Son visage n'est pas troublé, mais il ne sourit plus. Il regarde sérieusement Pierre qui a parlé le dernier, reprenant de la hardiesse à mesure que sa peur se dissipe, et il dit :

« J'avais douze apôtres. Je les aimais de tout mon cœur. Je les avais choisis et, comme une mère, j'avais pris soin de les faire grandir dans ma vie. Je n'avais pas de secrets pour eux. Je leur disais tout, je leur expliquais tout, je leur pardonnais tout. Leurs idées humaines, leurs étourderies, leurs entêtements... tout. Et j'avais des disciples. Des disciples riches et des pauvres. J'avais

des femmes au passé ténébreux ou de faible constitution. Mais mes préférés étaient les apôtres.

Mon heure est venue. L'un m'a trahi et livré aux bourreaux. Trois ont dormi pendant que je suais du sang. Tous, sauf deux, ont fui par lâcheté. Un m'a renié par peur malgré l'exemple que lui montrait l'autre, jeune et fidèle. Et, comme si cela ne suffisait pas, il y a eu parmi les Douze le suicide d'un désespéré. Un autre a tant douté de mon pardon qu'il n'a cru que difficilement, grâce à la parole de ma Mère, à la miséricorde de Dieu. Bref, si j'avais porté sur ma troupe un regard humain, j'aurais dû dire : " A part Jean, fidèle par amour, et Simon, fidèle à l'obéissance, je n'ai plus d'apôtres. " Voilà ce que j'aurais dû penser pendant que je souffrais dans l'enceinte du Temple, au Prétoire, dans les rues et sur la croix.

627.13 J'avais des femmes disciples... L'une d'elles, la plus coupable dans le passé, a été, comme Jean l'a dit, la flamme qui a soudé les fibres brisées des cœurs. Cette femme, c'est Marie de Magdala. Toi, tu m'as renié et tu as fui. Elle, elle a bravé la mort pour rester près de moi. Insultée, elle a découvert son visage, prête à recevoir les crachats et les gifles pour ressembler davantage à son Roi crucifié. Méprisée, au fond des cœurs, à cause de sa foi tenace en ma résurrection, elle a su continuer à croire. Déchirée, elle a agi. Désolée, ce matin, elle a dit : " Je suis prête à me dépouiller de tout, mais rendez-moi mon Maître. " Comment oses-tu me demander : " Pourquoi elle ? "

J'avais des disciples pauvres, des bergers. Je les ai peu approchés, et pourtant, comme ils ont su me montrer leur amour et leur foi par leur fidélité !

J'avais des disciples timides, comme toutes les femmes de ce pays. Et pourtant, elles ont su quitter leurs maisons et venir dans

la marée d'un peuple qui me blasphémait, pour m'apporter le secours que mes apôtres m'avaient refusé.

J'avais des païennes qui admiraient le " philosophe ". J'étais cela, pour elles. Mais ces puissantes Romaines ont su s'abaisser aux usages juifs pour me dire, à l'heure de l'abandon d'un monde ingrat : " Nous sommes tes amies. "

627.14 J'avais le visage couvert de crachats et de sang. Les larmes et la sueur coulaient sur mes blessures. La saleté et la poussière s'incrustaient sur ma peau. Quelle est la main qui m'a essuyé ? La tienne ? La tienne ? Celle de qui ? Aucune de vos mains. Mais celui-ci se tenait aux côtés de ma Mère. Celui-ci rassemblait les brebis dispersées, c'est-à-dire vous. Car si mes brebis étaient dispersées, auraient-elles pu venir à mon secours ? Tu cachais ton visage par peur du mépris du monde au moment où ton Maître, l'Innocent, était couvert de mépris par le monde entier.

J'avais soif. Oui, sache aussi cela : je mourais de soif. Je n'avais plus que fièvre et douleur. Le sang avait déjà coulé à Gethsémani, tant je souffrais d'être trahi, abandonné, renié, frappé, submergé par le nombre infini des fautes et par la rigueur de Dieu. Et il avait coulé au Prétoire... Qui a pensé à me donner une goutte pour ma gorge en feu ? Une main d'Israël ? Non. La pitié d'un païen. Cette même main qui, par un décret éternel, m'ouvrit la poitrine pour montrer que mon cœur avait déjà une blessure mortelle, et c'était celle que l'absence d'amour, la lâcheté, la trahison, m'avaient faite. Un païen. Je vous le rappelle : " J'ai eu soif et tu m'as donné à boire. " De tout Israël, il ne s'est trouvé personne pour me reconforter, que ce soit dû à l'impossibilité de le faire, comme ma Mère et les femmes fidèles, ou à la mauvaise volonté. Mais un païen trouva, pour l'inconnu que j'étais, la pitié que mon peuple m'avait refusée. Il trouvera au Ciel la gorgée qu'il m'a donnée.

En vérité, je vous le dis : j'ai refusé tout réconfort puisque, quand on est Victime, il ne faut pas adoucir son sort, mais je n'ai pas voulu repousser le païen car, dans son offrande, j'ai savouré le miel de tout l'amour que me donneront les païens pour compenser l'amertume qui m'est venue d'Israël. Il ne m'a pas ôté ma soif. Mais le découragement, oui. J'ai accepté cette gorgée ignorée pour attirer à moi celui qui déjà penchait vers le bien. Que le Père le bénisse pour sa pitié !

627.15 Vous ne parlez plus ? Pourquoi ne me demandez-vous pas pourquoi j'ai agi ainsi ? Vous ne l'osez pas ? Je vais vous le dire. Je vais tout vous dire des raisons de cette heure.

Qui êtes-vous ? Mes continuateurs. Oui. Vous l'êtes malgré votre égarement. Que devez-vous faire ? Convertir le monde au Christ. Convertir ! C'est la chose la plus difficile et la plus délicate, mes amis. Le dédain, le dégoût, l'orgueil, le zèle exagéré sont tous très nuisibles pour réussir. Mais comme rien ni personne ne vous auraient amenés à la bonté, à la pitié, à la charité pour ceux qui sont dans les ténèbres, il a été nécessaire, vous comprenez ? il a été nécessaire que soit, une bonne fois, brisé votre orgueil d'Hébreux, de mâles, d'apôtres, pour faire place à la vraie sagesse de votre ministère, à la douceur, à la miséricorde, à l'amour sans arrogance ni mépris.

Vous voyez que tous ceux que vous considérez avec mépris ou orgueilleuse compassion vous ont surpassés dans la foi et dans l'action. Tous. Même l'ancienne pécheresse. Même Lazare, pénétré de culture profane, le premier à avoir pardonné et guidé en mon nom. Même les femmes païennes. Même la faible épouse de Kouza... faible ? En réalité, elle vous surpasse tous, elle est la première martyre de ma foi. Même les soldats de Rome, les bergers, Manahen l'hérodien et jusqu'au rabbin Gamaliel. Ne sursaute pas, Jean. Crois-tu que mon esprit était

dans les ténèbres ? Tous. Et cela pour que, à l'avenir, le souvenir de votre erreur vous empêche de fermer votre cœur à ceux qui viendront à la croix.

Je vous le dis. Je sais déjà que, malgré ces mots, il faudra toute la force du Seigneur pour vous plier comme des brindilles à ma volonté, qui est d'avoir des chrétiens de toute la terre. J'ai vaincu la mort, mais elle est moins dure que le vieil hébraïsme. Mais je vous plierai.

627.16 Toi, Pierre, qui dois être la Pierre de mon Eglise, grave ces amères vérités dans ton cœur au lieu de rester en larmes et humilié. La myrrhe sert à préserver de la corruption. Imprègne-toi donc de myrrhe. Et lorsque tu voudras fermer ton cœur et l'Eglise à une personne d'une autre foi, rappelle-toi que ce n'est pas Israël mais Rome qui m'a défendu et a voulu avoir pitié. Rappelle-toi que ce n'est pas toi, mais une pécheresse qui a su rester au pied de la croix et a mérité de me voir la première. Pour ne pas mériter de blâme, sois donc l'imitateur de ton Dieu. Ouvre ton cœur et l'Eglise en disant : " Moi, le pauvre Pierre, je ne puis mépriser car, si je méprise, je serai méprisé par Dieu, et mon erreur sera ravivée à ses yeux. " Malheur si je ne t'avais pas brisé ainsi ! Ce n'est pas un berger, mais un loup que tu serais devenu.

»

627.17 Jésus se lève avec la plus grande majesté.

« Mes fils, je vous parlerai encore pendant que je resterai parmi vous. Mais pour l'instant, je vous absous et vous pardonne. Après l'épreuve qui, si elle a été humiliante et cruelle, était aussi salutaire et nécessaire, que descende en vous la paix du pardon. Une fois qu'elle sera dans votre cœur, redevenez mes amis fidèles et courageux. Le Père m'a envoyé dans le monde. A mon tour, je vous envoie dans le monde continuer mon évangélisation. Des misères de toutes sortes viendront à vous

pour vous demander quelque soulagement. Soyez bons en pensant à votre propre misère quand vous êtes restés sans votre Jésus. Soyez éclairés. Dans les ténèbres, il n'est pas permis de voir. Soyez purs pour donner la pureté. Soyez amour pour aimer. Puis viendra celui qui est Lumière, Purification et Amour. Mais, en attendant, pour vous préparer à ce ministère, je vous communique l'Esprit Saint. Ceux à qui vous remettrez leurs péchés, ils leur seront remis. Ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus. Que votre expérience vous apporte un jugement juste. Que l'Esprit Saint vous rende saints pour sanctifier. Que la volonté sincère de surmonter vos manquements vous rende héroïques pour la vie qui vous attend. J'ai encore d'autres directives pour vous, mais attendons que l'absent soit revenu. Priez pour lui. Restez dans ma paix et sans agitation ou doute sur mon amour. »

Et Jésus disparaît comme il était entré, laissant une place vide entre Jean et Pierre. Il s'éclipse dans une lumière qui fait fermer les yeux tant elle fascine. Quand leurs yeux éblouis se rouvrent, ils trouvent seulement que la paix de Jésus est restée, flamme qui brûle, soigne et consume les amertumes du passé dans un unique désir : servir.

### **EMV 629 – Apparition aux Onze, en compagnie de Thomas**

629.1 Les apôtres sont rassemblés au Cénacle, autour de la table où fut consommée la Pâque. Par respect, la place centrale, celle de Jésus, est restée vide.

Maintenant que celui qui les groupait et les disposait autour de la table, selon sa volonté et par un choix inspiré par l'amour, n'est plus là, les apôtres se sont répartis différemment. Pierre est encore à sa place, mais Jude a pris celle de Jean.

Puis vient le plus âgé des apôtres — j'ignore encore de qui il s'agit —, suivi de Jacques, le frère de Jean, presque au coin de la table, du côté droit pour moi qui regarde. Près de Jacques, mais sur le plus petit côté de la table, est assis Jean. Après Pierre, de l'autre côté, vient Matthieu et après lui Thomas, Philippe, André, puis Jacques, le frère de Jude, et Simon le Zélote sur les autres côtés. Le plus long côté, en face de Pierre, est vide car les apôtres ont des sièges plus rapprochés qu'ils ne l'étaient pour la Pâque.

Les fenêtres sont barrées et les portes verrouillées. La lampe, dont deux becs seulement sont allumés, répand une faible lumière sur la table. Le reste de la vaste pièce est dans la pénombre.

Jean, qui a derrière lui une crédence, a la charge de présenter à ses compagnons ce qu'ils désirent. Leur frugale nourriture se compose de poisson, qui est sur la table, de pain, de miel et de petits fromages frais. C'est en se retournant vers la table pour tendre à son frère le fromage qu'il a demandé, que Jean voit le Seigneur.

629.2 Jésus est apparu d'une manière très curieuse. Le mur derrière les convives, tout d'une pièce sauf le coin de la porte, s'est éclairé en son milieu, à une hauteur d'environ un mètre du sol, d'une lueur ténue et phosphorescente comme celle que produisent certaines gravures qui ne sont lumineuses que dans l'obscurité de la nuit. La lumière, haute d'environ deux mètres, a une forme ovale comme une niche. Dans la clarté, comme si elle avançait de derrière les voiles d'un brouillard lumineux, se dégage avec une netteté grandissante Jésus.

Je ne sais pas si j'arrive à bien m'expliquer. On dirait que son corps coule à travers l'épaisseur du mur. Celui-ci ne s'ouvre pas, il reste compact, mais le corps passe tout de même. La lumière

paraît être la première émanation de son corps, l'annonce de son approche. Le corps de Jésus est d'abord formé de légères lignes de lumière, comme je vois au Ciel le Père et les anges saints : immatériel. Puis il se matérialise de plus en plus jusqu'à prendre en tout point l'aspect d'un corps réel, celle de son divin corps glorifié.

Je me suis attardée à le décrire, mais tout s'est passé en quelques secondes.

Jésus est vêtu de blanc, comme lorsqu'il est ressuscité et apparu à sa Mère. Très beau, affectueux et souriant, il garde les bras le long du corps, un peu écartés, avec les mains vers la terre et les paumes tournées vers les apôtres. Les plaies des mains ressemblent à deux étoiles de diamant d'où sortent deux rayons très vifs.

Je ne vois pas ses pieds, couverts par son vêtement, ni son côté. Mais l'étoffe de son habit, qui n'est pas terrestre, laisse passer une lumière là où elle recouvre les divines blessures. Au début, il semble que Jésus ne soit qu'un corps de clarté lunaire puis, quand il s'est concrétisé en apparaissant hors du halo de lumière, il a les couleurs naturelles de ses cheveux, de ses yeux, de sa peau. C'est Jésus, en somme, Jésus-homme-Dieu, mais devenu plus solennel maintenant qu'il est ressuscité.

629.3 Jean le voit quand il est déjà ainsi. Aucun autre ne s'était encore aperçu de l'apparition. Il bondit sur ses pieds, laissant tomber sur la table le plateau de petits fromages ronds et, prenant appui sur le bord de la table, il se penche un peu vers elle et de côté comme si un aimant l'attirait vers elle, et il pousse à voix basse un " Oh ! " pourtant intense.

Les autres lèvent la tête de leurs assiettes au bruit de la chute du plat de petits fromages et au saut que fait Jean. Ils regardent

avec étonnement son attitude extatique et suivent son regard. Ils tournent la tête ou pivotent sur eux-mêmes, selon leur position par rapport au Maître, et ils voient Jésus. Ils se lèvent tous, émus et heureux, et courent vers lui. Accentuant son sourire, Jésus avance vers eux, en marchant désormais sur le sol comme tous les mortels.

Au début, Jésus ne fixait que Jean qui, je pense, a dû se sentir attiré par ce regard caressant. Désormais, il les dévisage tous et dit :

« Paix à vous. »

Tous sont groupés autour de lui, les uns à genoux à ses pieds, dont Pierre et Jean — Jean baise un pan de son vêtement et en recouvre son visage comme pour en être caressé —, les autres plus en arrière, debout, mais inclinés dans une attitude de respect.

Pour arriver plus vite, Pierre a fait un vrai bond au-dessus de son siège, sans attendre que Matthieu sorte le premier et lui libère le passage. Il faut se rappeler que les sièges servaient à deux personnes à la fois.

629.4 Le seul qui reste un peu éloigné, l'air embarrassé, c'est Thomas. Il s'est agenouillé près de la table, mais n'ose avancer. Il semble même essayer de se cacher derrière le coin de la table.

Jésus, en donnant ses mains à baiser — les apôtres les recherchent avec une sainte et affectueuse convoitise — passe les yeux sur les têtes inclinées comme s'il cherchait le onzième. Bien entendu, il l'a vu dès le premier instant et, s'il agit ainsi, c'est pour laisser à Thomas le temps de s'enhardir et de s'approcher. En voyant que l'incrédule, honteux de son manque de foi, n'ose le faire, il l'appelle :

« Thomas, viens ici. »

Thomas lève la tête, confus, presque en larmes, mais il n'ose s'avancer. Il baisse de nouveau la tête. Jésus fait quelques pas dans sa direction et dit de nouveau :

« Viens ici, Thomas ! »

La voix de Jésus est plus impérieuse que la première fois. L'air réticent, confus, Thomas se lève et s'approche de Jésus.

« Voilà donc celui qui ne croit pas s'il ne voit pas ! » s'écrie Jésus, mais dans sa voix, il y a un sourire de pardon.

Thomas s'en aperçoit, il ose lever les yeux vers Jésus et se rend compte qu'il sourit vraiment. Alors il prend courage et se hâte davantage.

« Viens tout près. Regarde. Mets un doigt, s'il ne te suffit pas de regarder, dans les blessures de ton Maître. »

Jésus a présenté ses mains et a ouvert son vêtement sur la poitrine pour découvrir la large blessure du côté.

La lumière ne sort plus des blessures depuis que, sortant de son halo de lumière lunaire, il s'est mis à marcher comme un homme mortel, de sorte que les plaies apparaissent dans leur sanglante réalité : deux trous irréguliers — celui de gauche va jusqu'au pouce — qui transpercent un poignet et une paume à leur base, et une longue entaille, qui dans le côté supérieur forme légèrement un accent circonflexe, à son côté.

Thomas tremble, regarde et ne touche pas. Il remue les lèvres, mais n'arrive pas à parler clairement.

« Donne-moi ta main, Thomas » dit Jésus avec beaucoup de douceur.

De sa main droite, il prend la main droite de l'apôtre et en saisit l'index. Il le fait entrer profondément dans la déchirure de sa main gauche, pour lui faire sentir que la paume est transpercée, puis il le guide vers son côté. Il va même jusqu'à saisir les quatre gros doigts de Thomas à leur base, au métacarpe, mais il ne se borne pas à les appuyer sur le bord de la déchirure de la poitrine, il les y fait entrer et les y maintient sans quitter Thomas des yeux.

Son regard se fait sévère et néanmoins doux, tandis qu'il reprend :

« Mets-là ton doigt, enfonce tes doigts et même ta main, si tu veux, dans mon côté et ne sois pas incrédule, mais croyant. »

Ce sont les paroles qui accompagnent le geste que je viens de décrire.

Il semble que la proximité du cœur divin que Thomas touche presque, lui ait communiqué du courage, car il arrive enfin à parler distinctement. Tombant à genoux, les bras levés et avec des larmes abondantes de repentir, il s'écrie :

« Mon Seigneur et mon Dieu ! »

Il ne sait dire rien d'autre.

Jésus lui pardonne. Il lui pose la main droite sur la tête et répond :

« Thomas, Thomas ! Tu crois parce que tu as vu... Mais heureux ceux qui croiront en moi sans avoir vu ! Quelle

récompense devrai-je leur donner si je dois vous récompenser, vous, dont la foi a été secourue par la force de la vision ?... »

629.5 Puis Jésus passe le bras sur l'épaule de Jean, prend Pierre par la main et s'approche de la table. Il s'assied à sa place. Cette fois, ils se sont disposés comme le soir de Pâques. Cependant Jésus veut que Thomas s'asseye après Jean.

« Mangez, mes amis » dit Jésus.

Mais plus personne n'a faim. La joie de contempler les rassasie.

Alors Jésus prend les petits fromages épars sur la table, les rassemble sur le plat, les coupe, les distribue, et tend le premier morceau à Thomas, en le posant sur un morceau de pain et en le passant derrière Jean. Il verse le vin des amphores dans le calice et le tend à ses amis : cette fois, c'est Pierre le premier servi. Puis il se fait donner des rayons de miel, il les brise et en donne pour commencer un morceau à Jean avec un sourire qui est plus doux que le miel blond et filant. Pour les encourager, il en mange lui aussi. Il ne goûte que le miel.

Jean, avec son geste habituel, appuie sa tête contre l'épaule de Jésus. Jésus l'attire sur son cœur et il parle en le tenant ainsi.

629.6 « Mes amis, il ne faut pas que vous vous troubliez quand je vous apparais. Je serai toujours pour vous le Maître qui a partagé avec vous nourriture et sommeil, et qui vous a choisis parce qu'il vous a aimés. Maintenant aussi, je vous aime. »

Jésus insiste fortement sur ces derniers mots.

« Vous, poursuit-il, vous avez été avec moi dans les épreuves... Vous serez aussi avec moi dans la gloire. Ne baissez

pas la tête. Le dimanche soir, quand je suis venu à vous pour la première fois après ma Résurrection, je vous ai infusé l'Esprit Saint... même sur toi qui n'étais pas présent, que vienne l'Esprit... Ignorez-vous que l'infusion de l'Esprit est comme un baptême de feu, puisque l'Esprit est Amour et que l'amour efface les fautes ? Pour cette raison, votre péché de désertion au moment où je mourais vous est pardonné. »

A ces mots, Jésus embrasse la tête de Jean qui n'a pas déserté, et Jean pleure de joie.

« Je vous ai donné le pouvoir de remettre les péchés. Mais on ne peut donner ce que l'on ne possède pas. Vous devez donc être certains que je possède ce pouvoir parfaitement, et j'en use pour vous qui devez être tout à fait purs pour purifier ceux qui viendront à vous, souillés par le péché. Comment pourrait-on juger et purifier, si l'on méritait d'être condamné et si l'on était personnellement impur ? Comment quelqu'un pourrait-il juger un autre s'il avait une poutre dans son œil et des poids infernaux dans le cœur ? Comment pourrait-il dire : " Je t'absous au nom de Dieu " si, à cause de ses péchés, il n'avait pas Dieu avec lui ?

629.7 Mes amis, réfléchissez à votre dignité de prêtres.

Auparavant, j'étais parmi les hommes pour juger et pardonner. Maintenant, je vais au Père. Je reviens dans mon Royaume. La faculté de juger ne m'est pas enlevée. Elle est même tout entière entre mes mains puisque le Père me l'a confiée. Mais c'est un jugement redoutable, car il se fera quand il ne sera plus possible à l'homme de se faire pardonner par des années d'expiation sur la terre. Toute créature viendra à moi avec son âme quand elle laissera, à cause de la mort matérielle, sa chair comme une dépouille inutile. Et je la jugerai une première fois. Puis l'humanité reprendra son vêtement de chair sur commandement céleste, pour être séparée en deux parties : les agneaux avec le

Pasteur, les boucs sauvages avec leur Tortionnaire. Mais combien d'hommes seraient avec leur Pasteur si, après le bain du baptême, il ne se trouvait plus personne pour pardonner en mon nom ?

Voilà pourquoi je crée les prêtres : pour sauver ceux qui ont été sauvés par mon sang. Mon sang sauve. Mais les hommes continuent à tomber dans la mort, à retomber dans la Mort. Il faut que quelqu'un, qui en a le pouvoir, les lave continuellement en lui, soixante-dix et soixante-dix fois sept fois, pour qu'ils ne soient pas la proie de la Mort. Vous et vos successeurs le ferez. C'est pourquoi je vous absous de tous vos péchés. Car vous avez besoin de voir, or la faute aveugle, car elle enlève à l'esprit la lumière qui est Dieu. Vous avez besoin de comprendre, or la faute abêtit, car elle enlève à l'esprit l'intelligence qui est Dieu. Votre ministère est de purifier, or la faute souille, car elle enlève à l'esprit la pureté qui est Dieu.

Que votre ministère de juger et d'absoudre en mon nom est grand ! Quand vous consacrerez pour vous le pain et le vin, et en ferez mon corps et mon sang, vous accomplirez un acte grand, surnaturellement grand et sublime. Pour le faire dignement, il vous faudra être purs puisque vous toucherez celui qui est le Pur, et que vous vous nourrirez de la chair d'un Dieu. Vous devrez être purs de cœur, d'esprit, de membres et de langue, car c'est avec votre cœur que vous devrez aimer l'Eucharistie. Il ne faudra pas mêler à cet amour céleste des amours profanes qui seraient un sacrilège. Purs d'esprit, parce que vous devrez croire et comprendre ce mystère d'amour, or l'impureté de la pensée tue la foi et l'intelligence. La science du monde a beau rester, la sagesse de Dieu meurt en vous. Vous devrez être purs de membres, car le Verbe descendra dans votre sein comme il est descendu dans le sein de Marie grâce à l'amour.

629.8 Vous avez l'exemple vivant de ce que doit être un sein qui accueille le Verbe qui se fait chair. Cet exemple est celui de la femme sans faute originelle ni individuelle qui m'a porté.

Observez comme est pur le sommet de l'Hermon encore enveloppé dans le voile de la neige d'hiver. Vu de l'oliveraie, il paraît être un tas de lys effeuillés ou d'écume de mer qui s'élève comme une offrande en face de cette autre blancheur que constituent les nuages, poussés par le vent d'avril à travers les champs azurés du ciel. Observez un lys qui ouvre maintenant sa corolle à un sourire parfumé. Ces deux puretés sont pourtant moins vives que celle du sein qui m'a formé. La poussière apportée par les vents est tombée sur les neiges de la montagne et sur la soie de la fleur. L'œil humain ne la perçoit pas tant elle est légère, mais elle est bien présente, et elle corrompt la blancheur.

Mieux encore : regardez la perle la plus pure que l'on ait arrachée à la mer, au coquillage où elle est née, pour orner le sceptre d'un roi. Elle est parfaite, son irisation compacte ignore le contact profanateur de toute chair, puisqu'elle s'est formée dans la cavité nacrée de l'huître, isolée dans le fluide saphir des profondeurs marines. Elle est cependant moins pure que le sein qui m'a porté. A son centre se trouve un petit grain de sable, un corpuscule très menu, mais toujours terrestre. En Marie, la Perle de la mer, il n'existe ni grain de péché, ni tendance au péché. C'est une perle née dans l'océan de la Trinité pour en porter sur la terre la seconde Personne. Elle est compacte autour de son centre, qui n'est pas une semence de la concupiscence terrestre, mais une étincelle de l'Amour éternel. Cette étincelle a trouvé en elle une correspondance et a engendré les tourbillons du divin Météore, qui maintenant appelle et attire à lui les enfants de Dieu : moi, le Christ, l'Etoile du Matin.

C'est cette pureté inviolée que je vous donne en exemple.

629.9 Mais quand ensuite, tels des vengeurs près d'une cuve, vous plongez les mains dans la mer de mon sang et en puisez de quoi purifier les étoles corrompues des misérables qui ont péché, il ne vous suffit pas d'être purs : il vous faut être parfaits pour ne pas vous souiller d'un péché plus grand et même de plusieurs péchés en répandant et en touchant d'une manière sacrilège le sang d'un Dieu, ou en manquant à la charité et à la justice, si vous le refusez ou le donnez avec une rigueur qui n'est pas du Christ. Lui, il s'est montré bon avec les mauvais pour les attirer à son cœur, et trois fois plus avec les faibles pour les porter à la confiance. Si vous faites preuve d'une telle rigueur, vous serez trois fois indignes, car vous vous opposerez à ma volonté, à mon enseignement et à la justice. Comment être sévères avec les agneaux quand on est des pasteurs idolâtres ?

O mes bien-aimés amis que j'envoie parcourir les chemins du monde pour continuer l'œuvre que j'ai commencée et qui sera poursuivie tant que le temps existera, rappelez-vous mes paroles. Je vous les dis pour que vous les répétiez à ceux que vous consacrerez pour le ministère auquel je vous ai consacrés.

629.10 Je vois... Je regarde le déroulement des siècles... Le temps et les foules infinies des hommes à venir sont tous devant mes yeux... Je vois... les massacres et les guerres, les paix mensongères et les horribles carnages, la haine et les vols, la sensualité et l'orgueil. De temps en temps, une oasis verdoyante : une période de retour à la Croix. Telle un obélisque qui indique une eau pure au milieu des sables arides du désert, ma Croix sera élevée avec amour, après que le venin du mal aura rendu les hommes malades de la rage. Autour d'elle, plantés sur les bords des eaux salutaires, fleuriront les palmiers d'une période de paix et de bien dans le monde. Les âmes, comme des cerfs et des gazelles, comme des hirondelles et des colombes, accourront, pour guérir de leurs douleurs et espérer

de nouveau, à ce refuge reposant, frais, nourrissant. Il resserrera ses branches comme une coupole pour protéger des tempêtes et des grandes chaleurs, et il tiendra au loin les serpents et les fauves avec le Signe qui met le Mal en fuite. Il en sera ainsi aussi longtemps que les hommes le voudront.

Je vois... des hommes en multitude... des femmes, des vieillards, des enfants, des guerriers, des étudiants, des docteurs, des paysans... Tous viennent et passent avec leur fardeau d'espairs et de souffrances. J'en vois beaucoup vaciller, car l'excès de douleur a fait glisser de ce fardeau trop lourd, en premier lieu, l'espérance, et elle s'est effritée sur le sol...

J'en vois beaucoup tomber au bord du chemin parce que d'autres, plus forts ou plus chanceux en raison d'un fardeau léger, les poussent de côté. Enfin, j'en vois beaucoup qui se sentent abandonnés, sinon même piétinés par les passants : se sentant mourir, ils en viennent à haïr et à maudire.

Mes pauvres enfants ! Parmi tous ceux-là, qui ont été frappés par la vie, qui passent ou tombent, mon amour a, intentionnellement, répandu les Samaritains pleins de pitié, les bons médecins, les lumières dans la nuit, les voix dans le silence. Grâce à eux, les faibles chancelants trouveront une aide, ils reverront la Lumière, et ils réentendront la Voix qui dit : " Espère. Tu n'es pas seul. Dieu est au-dessus de toi, Jésus est avec toi. " J'ai placé, intentionnellement, ces charités actives pour que mes pauvres enfants ne meurent pas spirituellement et ne perdent pas la demeure du Père, mais pour que la vue de mes ministres qui me reflètent leur permette de continuer à croire en moi, qui suis la Charité.

629.11 Mais une grande douleur fait saigner la blessure de mon cœur comme quand elle fut ouverte au Golgotha... Que voient mes yeux divins ? Il n'y a peut-être pas de prêtres dans les

foules innombrables qui passent ? Est-ce pour cela que mon cœur saigne ? Les séminaires sont-ils vides ? Mon divin appel ne trouve-t-il donc plus d'écho dans les âmes ? Le cœur de l'homme n'est-il plus capable de l'entendre ? Non. Au cours des siècles, il y aura des séminaires, et dans ceux-ci des lévites. Il en sortira des prêtres, car mon appel aura résonné avec une voix céleste en de nombreux cœurs d'adolescents, et ils l'auront suivi. Mais, une fois venues la jeunesse et la maturité, quantité d'autres voix auront retenti et elles auront étouffé ma voix dans ces cœurs. Ma voix parle au cours des siècles à ses ministres, pour qu'ils soient toujours ce que vous êtes actuellement : des apôtres à l'école du Christ. Le vêtement est resté, mais le prêtre est mort.

Cela se produira chez un trop grand nombre, au cours des siècles. Ombres inutiles et sombres, ils ne seront pas un levier qui soulève, une corde qui tire, une source qui désaltère, un grain qui nourrit, un cœur qui est un oreiller, une lumière dans les ténèbres, une voix qui répète ce que le Maître lui dit. Mais ils seront pour la pauvre humanité un fardeau de scandale, un poids de mort, un parasite, une pourriture... Quelle horreur ! Les plus grands Judas de l'avenir se trouveront encore et toujours parmi mes prêtres !

629.12 Mes amis, je suis dans la gloire, et pourtant je pleure. J'ai pitié de ces foules innombrables, troupeaux sans pasteurs ou avec des pasteurs trop peu nombreux. J'en ai infiniment pitié ! Eh bien, je le jure par ma Divinité : je leur donnerai le pain, l'eau, la lumière, la voix que leur refusent ceux qui ont été choisis pour cette œuvre. Je réitérerai au cours des siècles le miracle des pains et des poissons. Avec quelques pauvres petits poissons et avec quelques quignons de pain — des âmes humbles et laïques —, je donnerai à manger à un grand nombre ; ils en seront rassasiés et il en restera pour ceux de l'avenir, car “ j'ai compassion de ce peuple ”, et je ne veux pas qu'il périclite.

Bienheureux ceux qui mériteront de jouer ce rôle. Ils seront bénis, non pour ce qu'ils sont, mais parce qu'ils l'auront mérité par leur amour et leurs sacrifices. Et trois fois bénis seront les prêtres qui sauront rester apôtres, c'est-à-dire pain, eau, lumière, voix, repos et remède de mes pauvres enfants. Ils brilleront dans le Ciel d'une lumière spéciale. Je vous le promets, moi qui suis la Vérité.

629.13 Levons-nous, mes amis, et venez avec moi pour que je vous enseigne encore à prier. L'oraison est ce qui alimente les forces de l'apôtre, car elle l'unit à Dieu. »

Jésus, se levant, se dirige vers l'escalier.

Mais, arrivé en bas, il se retourne et me regarde. Oh ! Père ! Il me regarde ! Il pense à moi ! Il cherche sa petite " voix " ! La joie de se trouver avec ses amis ne l'empêche pas de penser à moi ! Il me regarde par-dessus la tête des disciples et me sourit. Il lève la main pour me bénir et me dit :

« Que la paix soit avec toi. »

C'est ainsi que la vision s'achève.

### **EMV 630 – Jésus et les apôtres à Gethsémani**

630.1 Les apôtres mettent leurs manteaux et demandent :

« Où allons-nous, Seigneur ? »

Leur langage n'est plus aussi familier qu'il l'était avant la Passion. S'il m'est permis d'employer cette expression, je dirai qu'ils parlent avec l'âme agenouillée. Plus que l'attitude de leur corps, qui reste toujours un peu penché par respect devant le

Ressuscité, plus que leur retenue quand ils le touchent, plus que leur joie tremblante quand c'est lui qui les touche, les caresse, les embrasse ou leur adresse la parole en particulier, il y a dans leur attitude un je-ne-sais-quoi qui ne peut se décrire, mais qui est bien visible. Plus manifeste encore que leur humanité, c'est leur esprit qui ne peut redevenir ce qu'il était dans ses rapports avec le Maître, et imprègne de son nouveau sentiment tous les actes de l'homme.

Avant, Jésus était " le Maître ", un Maître que leur foi croyait Dieu, mais qui était toujours pour leurs sens " un homme ". Maintenant, il est " le Seigneur ". Il est Dieu. Il n'est plus besoin de faire des actes de foi pour le croire. L'évidence a aboli cette nécessité. Il est Dieu. C'est le Seigneur auquel le Seigneur a dit : " Sièges à ma droite ", ce qu'il a proclamé par sa parole et par le prodige de la Résurrection. Dieu comme le Père. Et c'est le Dieu qu'ils ont abandonné par peur, après avoir tant reçu de lui...

Ils portent toujours sur lui ce regard empreint de vénération respectueuse avec lequel un vrai croyant observe l'hostie rayonner au milieu d'un ostensor, ou le corps du Christ élevé par le prêtre dans le sacrifice quotidien de la messe. Dans leur regard qui veut voir l'aspect aimé, encore plus beau que dans le passé, je reconnais aussi l'expression de celui qui n'ose pas voir, de celui qui n'ose pas s'arrêter un instant pour regarder... L'amour les pousse à fixer leur Aimé, la crainte les fait aussitôt baisser les paupières et la tête, comme si son éclat les avait éblouis.

630.2 En effet, Jésus, Jésus ressuscité, est toujours le même mais, à bien considérer, quelque chose a changé. Pareils sont les traits du visage, la couleur des yeux et des cheveux, la taille, les mains, les pieds, et pourtant il est différent. Pareils sont la voix et les gestes, et pourtant il est différent. C'est un vrai corps, si bien qu'il intercepte la lumière du soleil mourant dont le dernier

rayon entre dans la pièce par la fenêtre ouverte, et il projette derrière lui l'ombre de sa haute personne ; et pourtant il est différent. Il n'est pas devenu fier, ni distant, et pourtant il est différent.

Une majesté nouvelle, permanente, se répand là où l'on voyait seulement l'aspect humble, modeste, parfois si modeste qu'il paraissait accablé, de l'infatigable Maître. La maigreur des derniers temps a disparu, l'empreinte de lassitude physique et morale qui le vieillissait est effacée, et il a perdu ce regard affligé, suppliant, qui demandait sans mot dire : " Pourquoi me repoussez-vous ? Accueillez-moi... " Le Christ ressuscité semble même plus grand et plus robuste, délivré de tout poids, sûr de lui, victorieux, majestueux, divin. Même quand il montrait toute sa puissance à l'occasion de certains de ses grands miracles, ou lorsqu'il était imposant aux moments saillants de son magistère, il n'était pas tel qu'il est maintenant que le voilà ressuscité et glorifié. Il n'exhale pas de lumière. Non. Il n'émet pas de lumière comme à la Transfiguration ou lors de ses premières apparitions après la Résurrection, et pourtant il semble lumineux. C'est vraiment le corps de Dieu, avec la beauté des corps glorifiés, et il attire et effraie à la fois.

630.3 Ce sont peut-être ses blessures, si visibles sur les mains et sur les pieds, qui inspirent ce respect profond. Je l'ignore. Je vois que les apôtres ont changé, bien que Jésus soit très doux avec eux et cherche à recréer l'atmosphère d'autrefois. Si insistants et bavards auparavant, ils parlent peu désormais, et si lui ne répond pas, ils n'insistent pas. S'il leur sourit, ou sourit à l'un d'eux, ils changent de couleur et n'osent pas répondre par un sourire à son sourire. Si, comme il le fait maintenant, il tend la main pour prendre son manteau blanc — depuis sa résurrection, il porte toujours un vêtement blanc plus éclatant que le satin le plus blanc — aucun d'eux n'accourt comme ils faisaient auparavant pour se disputer l'honneur et la joie de l'aider. On

dirait qu'ils ont peur de toucher ses vêtements et ses membres, et il est obligé de dire, comme il le fait à l'instant :

« Viens, Jean, aide ton Maître. Ces blessures sont de vraies blessures... et mes mains blessées ne sont pas aussi agiles qu'avant... »

Jean obéit et met l'ample manteau de Jésus sur ses épaules. Il semble vêtir un grand-prêtre, tant il le fait avec des mouvements prudents et attentifs, en se gardant d'effleurer les mains sur lesquelles rougissent les stigmates. Mais, malgré toute son attention, il heurte la main gauche de Jésus ; il crie comme si c'était lui qui avait reçu le coup, et il garde les yeux rivés sur le dos de cette main, craignant d'en voir couler encore du sang. Elle est si vive, cette atroce blessure !

Jésus lui pose la main droite sur la tête en disant :

« Tu as montré plus de courage lorsqu'on m'a détaché de la croix et que tu m'as reçu dans les bras. A ce moment-là, il coulait encore du sang, tellement que tes cheveux en étaient rouges, nouvelle rosée de la nuit sur celui qui aimait. Tu m'avais cueilli comme une grappe du cep... Pourquoi pleures-tu ? Je t'ai donné ma rosée de Martyr. Tu as répandu sur ma tête ta rosée de pitié. Mais tu pouvais pleurer, alors... Plus maintenant. 630.4 Et toi, pourquoi pleures-tu, Simon-Pierre ? Tu n'as pas heurté ma main, tu ne m'as pas vu mort...

– Ah ! Mon Dieu ! C'est bien pour cela que je pleure ! Pour mon péché.

– Je t'ai pardonné, Simon, fils de Jonas.

– Mais moi, je ne me pardonne pas. Non, rien ne mettra fin à mes larmes, pas même ton pardon.

– Mais ma gloire, oui.

– Toi tu es glorieux, moi je suis pécheur.

– Tu es glorieux, après avoir été mon pêcheur. C’est une grande pêche, abondante, miraculeuse que tu feras, Pierre. Plus tard, je te dirai : “ Viens au banquet éternel. ” Et tu ne pleureras plus. Mais vous avez tous les larmes aux yeux ! Et toi, Jacques, mon frère, te voilà prostré dans ce coin là-bas, comme si tu avais perdu tout bien. Pourquoi ?

– Parce que j’espérais que... Tu sens donc encore tes blessures ? J’espérais que toute souffrance serait évanouie, que toutes les marques seraient effacées ... Même pour nous, pécheurs. Ces plaies !... Quelle douleur de les voir !

– Oui, surenchérit Barthélemy, pourquoi ne les as-tu pas fait disparaître ? Lazare n’a gardé aucune marque... Ces plaies sont pour nous... un reproche ! Elles crient d’une voix redoutable ! Elles sont plus fulgurantes et plus effrayantes que les foudres du Sinaï.

– Elles crient notre lâcheté parce que nous fuyions pendant que tu les recevais... dit Philippe.

– Et plus nous les regardons, plus notre conscience nous reproche notre lâcheté, notre sottise, notre incrédulité, ajoute Thomas.

– Pour notre paix et celle de ce peuple pécheur, puisque tu es mort et ressuscité pour le pardon du monde, efface ces accusations portées contre le monde, Seigneur ! supplie André.

630.5 – Elles sont le salut du monde. C'est en elles que réside le salut. Le monde qui hait les a ouvertes, mais l'amour en a fait un remède et une lumière. C'est par elles que la faute originelle a été clouée. C'est par elles qu'ont été suspendus et soutenus tous les péchés des hommes, afin que le feu de l'amour les consume sur le véritable Autel. Quand le Très-Haut prescrivit à Moïse l'arche et l'autel des parfums, ne les a-t-il pas voulu transpercés d'anneaux pour qu'on puisse les élever et les porter là où le Seigneur le voulait ? Moi aussi, je suis transpercé. Je suis plus que l'arche et que l'autel. Je suis bien plus que l'arche et que l'autel. J'ai brûlé le parfum de ma charité pour Dieu et pour le prochain, et j'ai porté le poids de toutes les iniquités du monde. Et le monde doit se rappeler cela, pour se rappeler ce qu'il en a coûté à un Dieu. Pour se rappeler comment un Dieu l'a aimé. Pour se rappeler ce que produisent les fautes. Pour se rappeler que le salut est dans Un seul : en Celui qu'ils ont transpercé. Si le monde ne voyait pas rougir mes plaies, en vérité il oublierait vite que c'est à cause de ses fautes qu'un Dieu s'est immolé, il oublierait que je suis vraiment mort dans les plus atroces tourments, il oublierait quel est le baume capable de soulager ses blessures. C'est ici qu'est le baume. Venez et embrassez-les. Chaque baiser est un accroissement de purification et de grâce pour vous. En vérité, je vous dis que la purification et la grâce ne sont jamais suffisantes, car le monde consume ce que le Ciel lui donne, et il faut compenser, par le Ciel et ses trésors, les ruines du monde. Je suis le Ciel, tout le Ciel est en moi, et les trésors célestes coulent de mes plaies ouvertes. »

Il présente ses mains au baiser de ses apôtres. Mais il doit appuyer lui-même ces mains blessées sur les bouches avides et anxieuses, car la crainte d'augmenter sa douleur les retient de le faire.

« Ce n'est pas cela qui fait souffrir, même si cela donne de la rigidité. Ma vraie douleur est bien différente !

– Laquelle, Seigneur ? demande Jacques, fils d'Alphée.

– C'est d'être mort inutilement pour trop de gens... 630.6 Mais allons. Partez en avant. Nous allons à Gethsémani... Eh quoi ! Avez-vous peur ?

– Pas pour nous, Seigneur... C'est que les grands de Jérusalem te haïssent plus qu'avant.

– Vous n'avez rien à redouter, ni pour vous, car Dieu vous protège, ni pour moi, car j'en ai fini avec les contraintes de l'humanité. Je vais chez ma Mère, puis je vous rejoindrai. Nous avons à effacer beaucoup d'horreurs vécues dans un récent passé de faute et de haine. Et nous le ferons avec amour, le contraire de ce que fut la faute... Vous voyez ? Votre baiser efface et apaise la douleur et la conséquence des clous dans la chair vive. De même, ce que nous allons faire effacera toute trace horrible et sanctifiera les lieux que les fautes ont profanés, pour que leur vue ne nous peine plus...

– Irons-nous aussi au Temple ? »

La crainte, et même l'épouvante, se lit sur tous les visages.

« Non. Je le sanctifierais par ma présence, mais il ne le peut pas. Il pouvait l'être, mais ne l'a pas voulu. Il n'y a plus de rédemption possible pour lui. C'est un cadavre qui se décompose rapidement. Laissons-le à ses morts. Qu'ils l'ensevelissent ! En vérité, les lions et les vautours mettront en pièces tombeau et cadavre, et il ne restera même pas le squelette du grand Mort qui a refusé la vie. »

Jésus monte l'escalier et sort. Les autres l'imitent en silence. Mais quand ils mettent le pied dans le couloir qui sert d'atrium,

Jésus n'est plus là. La maison est silencieuse et semble déserte. Toutes les portes sont fermées.

630.7 Jean montre la porte qui fait face au Cénacle et il dit :

« Marie est là. Elle y reste toujours, comme en une extase continuelle. Son visage resplendit d'une lumière ineffable. C'est la joie qui rayonne de son cœur. Hier, elle me disait : “ Pense, Jean, à tout ce bonheur qui s'est répandu dans les royaumes de Dieu. ” Je lui ai demandé : “ Quels royaumes ? ” Je pensais qu'elle connaissait quelque merveilleuse révélation sur le royaume de son Fils qui avait vaincu jusqu'à la mort. Elle m'a répondu : “ Au Paradis, au Purgatoire, dans les limbes. Le pardon pour les âmes du Purgatoire, la montée au Ciel de tous les justes et des pardonnés. Le Paradis peuplé de bienheureux. Dieu glorifié en eux. Nos ancêtres et nos parents jubilent là-haut. Le bonheur aussi pour ce royaume qu'est la terre, où maintenant resplendit le signe, et s'est ouverte la source qui vainc Satan et efface la Faute et les fautes. Les personnes de bonne volonté n'obtiennent plus seulement la paix, mais aussi la rédemption et la réélection au rang d'enfants de Dieu. Je vois les foules — et quelles foules ! — descendre à cette Source et s'y plonger pour en sortir renouvelées, belles, en vêtement de noces, en habit royal. Les noces des âmes avec la grâce, la royauté d'être fils du Père et frères de Jésus... »

Les apôtres sont sortis dans la rue et s'éloignent en devisant pendant que tombe le soir.

630.8 La rue n'est guère fréquentée, surtout à cette heure où les gens se rassemblent autour des tables pour le dîner. Jérusalem, après la cohue qui l'a inondée pour la Pâque et l'a abandonnée une fois passées les fêtes, si tragiques cette année, semble encore plus vide qu'elle ne l'est habituellement. Thomas s'en aperçoit et le fait remarquer.

« C'est comme ça » dit Simon le Zélote. « Les étrangers, terrorisés, l'ont abandonnée précipitamment après le vendredi, et ceux qui avaient encore résisté à la grande peur de ce jour se sont enfuis au second tremblement de terre, à celui qui est sûrement arrivé quand le Seigneur est sorti du tombeau. Ceux qui n'étaient pas païens ont fui pareillement. Beaucoup, je le sais de bonne source, n'ont même pas mangé l'agneau et devront revenir pour la Pâque supplémentaire. Même des habitants de Jérusalem ont fui ou se sont éloignés, certains pour emporter leurs morts qui ont péri dans le tremblement de terre de la parascève, d'autres par peur de la colère de Dieu. L'exemple a été fort...

– Tant mieux ! Que la foudre et les pierres tombent sur tous les pécheurs ! maugrée Barthélemy.

– Ne dis pas cela ! Ne dis pas cela ! Nous méritons plus que tout autre les châtiments célestes. Nous aussi sommes pécheurs... Vous rappelez-vous ce qui s'est passé ici ?... Il y a combien de temps ? Dix soirs... dix ans... ou dix heures ? Mon péché, ces heures, ce soir-là... tout me semble à la fois si loin et si proche que je ne sais jamais... Quel nigaud j'ai fait ! Nous étions si sûrs, si belliqueux, si héroïques ! Et puis ? Ah!... » Pierre se frappe le front de la main et indique, car ils sont déjà à la petite place : « Voici. Et là, j'avais déjà peur !

– En voilà assez, Simon ! Jésus t'a pardonné, et Marie avant lui. Cela suffit ! Tu te tortures, lance Jean.

– Ah ! Je le voudrais bien ! Toi, Jean, soutiens-moi toujours ! Toujours ! C'est parce que tu sais guider que Jésus t'a confié sa Mère. C'est juste. Mais moi qui suis un ver lâche et menteur, j'ai davantage besoin que Marie d'être guidé, car j'ai des écailles sur les yeux et je n'y vois guère...

– Vraiment, elles vont venir si tu continues, tu te brûleras vraiment les pupilles, et le Seigneur ne sera plus là pour te les guérir... rétorque Jean, en l'embrassant pour le consoler.

– Il me suffirait de bien voir avec l'âme. D'ailleurs... les yeux ne comptent pas.

– Voyons ! Ils sont évidemment très importants ! 630.9 Comment feront les malades, maintenant ? Tu as vu le désespoir de cette femme, hier ! dit André.

– Bien... »

Ils se regardent les uns les autres, puis, tous ensemble, ils reconnaissent :

« Aucun de nous ne s'est senti digne de lui imposer les mains... »

L'humilité, causée par le souvenir de leur comportement, les écrase.

Mais Thomas suggère à Jean :

« Toi, tu aurais pu le faire. Tu ne t'es pas enfui, tu n'as pas renié, tu n'as pas été incrédule...

– J'ai moi aussi mon péché, et il est contre l'amour tout comme le vôtre. Près du coin de la maison de Josué, j'ai saisi Elchias au collet et je l'aurais presque étranglé, parce qu'il insultait Marie. Et j'ai haï et maudit Judas, avoue Jean.

– Tais-toi ! Ne prononce pas ce nom. C'est celui d'un démon, et j'ai l'impression qu'il n'est pas encore en enfer et qu'il rôde ici

autour de nous, pour nous faire pécher encore, s'exclame Pierre avec une vraie terreur.

– Oh ! il est bien en enfer ! Mais même s'il était ici, il n'aurait plus désormais aucun pouvoir. Il avait tout pour être un ange, et il a été un démon, or Jésus a vaincu le Démon, dit André.

– D'accord... mais il vaut mieux ne pas le nommer. J'ai peur, moi... Je connais maintenant ma faiblesse. En ce qui te concerne, Jean, ne te sens pas coupable. Tous maudiront l'homme qui a trahi le Maître !

– Et il est juste de le faire, approuve Jude, fidèle à l'opinion qu'il s'est toujours faite de Judas.

– Non. Marie m'a dit que le jugement de Dieu suffit pour lui, et que nous ne devons avoir qu'un seul sentiment : la reconnaissance, pour ne pas avoir été les traîtres. Et si elle ne le maudit pas, elle, la Mère qui a vu les tortures de son Fils, devrions-nous le faire ? Oublions donc...

– C'est de la sottise ! s'écrie son frère Jacques.

– C'est pourtant ce que dit le Maître des péchés de Judas... »

Jean se tait et soupire.

« Quoi ? Il y en a d'autres ? Tu sais quelque chose ?... Parle !

– J'ai promis de chercher à oublier, et je m'efforce de le faire. Pour Elchias... j'ai dépassé les bornes... Mais ce jour-là, chacun de nous avait son ange gardien et son démon à côté de lui, et nous n'avons pas toujours écouté l'ange de lumière... »

Simon le Zélote dit :

« Tu sais que Nahum est estropié et que son fils a été écrasé sous un mur ou un pan de montagne ? Oui, le jour de la mort. On l'a trouvé plus tard, beaucoup plus tard, quand déjà il sentait. Il a été découvert par un homme qui allait aux marchés. Nahum était avec ses pareils, et j'ignore ce qu'il a pris sur la tête, si c'est une pierre ou un coup. Je sais qu'il est comme brisé et ne comprend plus rien. Il ressemble à une bête, il bave et geint, et hier, de son unique main saine, il a saisi à la gorge son... maître qui était allé chez lui, et il criait tant et plus : " C'est à cause de toi ! A cause de toi ! " Si les serviteurs n'étaient pas accourus...

– Comment sais-tu cela, Simon ? demandent-ils tous.

– J'ai vu Joseph hier.

630.10 – Je vois que le Maître tarde à venir. Je m'inquiète, intervient Jacques, fils d'Alphée.

– Retournons sur nos pas, propose Matthieu.

– Ou bien faisons halte ici, au petit pont » dit Barthélemy.

Ils s'arrêtent. Mais Jacques, fils de Zébédée et l'autre Jacques, André et Thomas reviennent sur leurs pas, l'air pensif ; ils regardent par terre, observent les maisons... André, en pâlisant, indique le mur d'une maison où se détache, sur la blancheur de la chaux, une tache rouge-brun, en s'exclamant :

« C'est du sang ! Du sang du Maître, peut-être ? Perdait-il déjà du sang ici ? Oh ! dites-le-moi !

– Que veux-tu que nous te disions, puisque aucun de nous ne le suivait ? lance, découragé, Jacques, fils d'Alphée.

– Mais mon frère, et Jean surtout, l’ont suivi...

– Pas tout de suite. Jean m’a raconté qu’ils l’ont suivi à partir de la maison de Malachie. Ici, il n’y avait personne. Aucun de nous... » dit Jacques, fils de Zébédée.

Hypnotisés, ils regardent la large tache sombre sur le mur blanc, à peu de distance du sol, et Thomas remarque :

« La pluie ne l’a pas lavée, et même la grêle qui est tombée si fort ces jours-ci ne l’a pas écaillée... Si j’étais sûr que c’est son sang, je gratterais ce mur pour l’enlever...

– Interrogeons les habitants de la maison. Ils sauront peut-être, conseille Matthieu qui les a rejoints.

– Non. Ils pourraient reconnaître en nous ses apôtres ; ils pourraient s’agir d’ennemis du Christ, et... répond Thomas.

– Et nous sommes encore des lâches... » achève Jacques, fils d’Alphée, avec un profond soupir.

Tout doucement, tous se sont approchés de ce mur, et ils regardent...

630.11 Passe une femme, une retardataire qui revient de la fontaine avec des brocs d’où déborde de l’eau fraîche. Elle les observe, pose ses brocs par terre et les interpelle.

« Vous regardez cette tache sur le mur ? Vous êtes des disciples du Maître ? Vous me paraissez l’être, même si votre visage est amaigri et... même si je ne vous ai pas vus suivre le Seigneur quand il est passé par ici, pris pour être conduit à la mort. Cela me rend incertaine, car voici mon avis : un disciple qui suit le Maître dans les heures favorables et tient à être son

disciple, et qui porte un regard sévère sur ceux qui ne sont pas comme lui, prêts à tout quitter pour se mettre sur les pas du Maître, doit aussi le suivre aux heures mauvaises. Du moins, il le devrait. Or moi, je ne vous ai pas vus. Et si je ne vous ai pas vus, c'est signe que moi, une femme de Sidon, j'ai suivi Celui que ses disciples juifs n'ont pas suivi. Mais j'avais reçu un bienfait de lui. Vous... vous n'en aviez peut-être jamais reçu ? Cela me surprend, car il répandait ses bienfaits sur les païens et les Samaritains, sur les pécheurs et même sur les criminels, en leur accordant la vie éternelle s'il ne pouvait plus leur donner celle de la chair. Il ne vous aimait pas, peut-être ? Alors c'est signe que vous étiez pires que des vipères ou des hyènes immondes ! Encore que... en vérité, je crois qu'il aimait même les vipères et les chacals, non pas pour ce qu'ils sont, mais parce qu'ils ont été créés par son Père.

Ceci, c'est du sang. Oui, c'est du sang. Du sang d'une femme du rivage de la Grande Mer. Autrefois, c'étaient les terres des Philistins, et ses habitants sont encore un peu méprisés par les Hébreux. Et pourtant elle sut défendre le Maître jusqu'à ce que son mari la tue. Il la battit si violemment qu'il lui ouvrit la tête, et sa cervelle avec son sang giclèrent sur le mur de sa maison où maintenant pleurent des orphelins. Mais elle avait reçu un bienfait. Le Maître avait guéri son mari atteint d'une maladie honteuse. Et elle aimait le Maître pour cette raison. Elle l'a aimé jusqu'à mourir pour lui. Elle l'a précédé dans le sein d'Abraham, comme vous dites. Annalia aussi l'a précédé, et elle aurait su mourir ainsi, elle aussi, si la mort ne l'avait cueillie avant. Il y a aussi une mère, plus haut, qui a lavé de son sang le chemin, du sang de son ventre ouvert par son fils brutal, pour défendre le Maître. Une vieille femme est morte de douleur en voyant blessé et frappé Celui qui avait rendu les yeux à son fils. Un vieillard, un mendiant, est mort parce qu'il s'est redressé pour le défendre, et il a reçu sur la tête une pierre destinée à la tête de votre Seigneur. Parce que vous croyiez qu'il l'était bien, n'est-ce pas ? Mais la

garde d'un roi meurt autour de lui. Or aucun de vous n'est mort. Vous étiez loin de ceux qui le frappaient. Ah, non ! L'un de vous est mort. Il s'est tué. Mais pas par douleur, pas pour défendre le Maître. Il l'a d'abord vendu, puis il l'a désigné par un baiser, après quoi il s'est tué. Il n'avait rien d'autre à faire. Il ne pouvait plus croître en perversité. Il était parfait, comme Belzébuth. Le monde l'aurait lapidé pour le faire disparaître de la terre. Ah ! je crois que cette femme pleine de pitié, morte pour empêcher qu'on frappe le Martyr, je crois que la vieille Anne qui est morte de douleur de le voir dans cet état, comme aussi le vieux mendiant, la mère de Samuel, la jeune fille qui est morte, et moi qui ne puis monter au Temple parce que je souffre de voir immoler les agneaux et les tourterelles, je crois que nous aurions trouvé le courage de le lapider, et que nous n'aurions pas frémi de le voir mourir sous nos pierres... Lui le savait bien, et il a épargné au monde le soin de le tuer, il nous a évité de devenir bourreaux pour venger l'Innocent... »

Elle les regarde avec mépris. Son mépris est devenu de plus en plus manifeste à mesure qu'elle parlait. Ses yeux, grands et noirs, observent avec la dureté de l'œil d'un rapace le groupe qui ne sait pas, qui ne peut pas réagir... Elle siffle entre ses dents le dernier mot :

« Bâtards ! »

Sur ce, elle reprend ses brocs et s'en va, satisfaite d'avoir craché son dédain sur les disciples qui ont abandonné le Maître...

Ceux-ci sont anéantis. Ils restent tête basse, les bras ballants, épuisés... La vérité les écrase. Ils méditent sur les conséquences de leur lâcheté... Ils se taisent... Ils n'osent pas se regarder.

Même Jean et Simon le Zélote, les deux qui sont innocents de cette faute, ont la même attitude que les autres, peut-être à cause de la douleur de les voir ainsi mortifiés et de l'impossibilité de panser la blessure produite par les francs propos de la femme...

630.12 La route est désormais dans la pénombre. La lune, à ses derniers jours, se lève tard, par conséquent le crépuscule s'obscurcit rapidement. Le silence est absolu. Pas de bruit ni de voix humaine qui s'entende, et dans le silence règne seul le gargouillis du Cédron. Quand soudain la voix de Jésus résonne, elle les fait sursauter comme si c'était un son effrayant, alors qu'il parle avec douceur.

« Que faites-vous ici ? Je vous ai attendus au milieu des oliviers... Pourquoi restez-vous à contempler des choses mortes quand la Vie vous attend ? Venez avec moi. »

Jésus semble venir de Gethsémani. Il s'arrête près d'eux.

Il regarde la tache sur laquelle sont encore fixés les regards terrifiés des apôtres, et reprend :

« Cette femme est déjà dans la paix, et elle a oublié toute douleur. Est-elle inutile pour ses enfants ? Non, elle est doublement active au contraire, et elle les sanctifiera, car elle ne demande que cela à Dieu. »

Il se met en route. Ils le suivent en silence.

Mais Jésus se retourne :

« Pourquoi vous demandez-vous dans votre cœur : “ Pourquoi ne demande-t-elle pas la conversion de son mari ? Elle n'est pas sainte si elle le hait... ” Elle ne le hait pas. Elle a pardonné dès le

moment où il l'a tuée, mais dorénavant, âme entrée dans le Royaume de la Lumière, elle voit avec sagesse et justice. Elle se rend compte qu'il n'est pas de conversion et de pardon possibles pour son mari. Elle tourne alors sa prière vers ceux qui peuvent en recevoir du bien. 630.13 Ce n'est pas mon sang, non. Pourtant, j'en ai tant perdu dans cette rue aussi !... Mais les pas des ennemis l'ont éparpillé, mêlé à la poussière et aux ordures, puis la pluie l'a délavé et entraîné parmi les couches de poussière. Mais il en reste encore beaucoup de visible... Car il en a tant coulé que les pas et l'eau ne pourront l'effacer facilement. Nous nous y rendrons ensemble et vous verrez mon sang répandu pour vous...

– Où ? Où veut-il aller ? A l'endroit où il a pleuré ? Au Prétoire ?  
» s'interrogent-ils.

Jean intervient :

« Mais Claudia est repartie deux jours après le sabbat et, dit-on, indignée, effrayée même à l'idée de rester auprès de son mari... C'est le lancier qui me l'a rapporté. Claudia sépare sa responsabilité de celle de Pilate. Elle lui avait conseillé de ne pas poursuivre le Juste, car il valait mieux être persécuté par les hommes que par le Très-Haut, dont le Maître était le Messie. Et il n'y a pas non plus Plautina, ni Lydia. Elles ont suivi Claudia à Césarée, et Valeria est partie avec Jeanne à Béther. Si elles avaient été présentes, nous aurions pu entrer. Mais maintenant... je ne sais pas... Longinus aussi est absent, car Claudia a voulu qu'il l'accompagne.

– Ce sera à l'endroit où tu as vu l'herbe trempée de sang... »

Jésus, qui est en avant, se tourne et dit :

« Au Golgotha. Il y a tant de mon sang là-haut que la poussière est semblable à du minéral ferreux. Quelqu'un vous y a même précédés...

630.14 – Mais l'endroit est impur ! » s'écrie Barthélemy.

Jésus répond avec un sourire de compassion :

« Toute la ville de Jérusalem est impure après ce péché atroce. Cela ne vous gêne pourtant pas d'y rester, si ce n'est que vous avez peur de la foule...

– Les larrons y sont toujours morts...

– Moi, j'y suis mort. Et je l'ai sanctifiée pour toujours. En vérité, je vous dis que jusqu'à la fin des siècles, il n'y aura pas de lieu plus saint que celui-là, et il attirera les foules de toute la terre et de toutes les époques pour baiser cette poussière. Quelqu'un vous y a précédés, sans redouter les moqueries et les vengeances, sans craindre de se contaminer. Cette personne avait pourtant une double raison d'en éprouver quelque appréhension.

– Qui est-ce, Seigneur ? demande Jean, à qui Pierre pique le côté avec son coude pour qu'il interroge Jésus.

– Marie-Madeleine ! De même qu'elle a ramassé les fleurs foulées par mes pas pendant que j'entrais, avant la Pâque, dans sa maison — souvenir de joie qu'elle a distribué à ses compagnes —, ainsi elle a su monter au Calvaire, et de ses mains creuser la terre, durcie par mon sang, redescendre avec cette charge et la déposer sur les genoux de ma Mère. Elle n'a pas eu peur. Or elle était connue en tant que “ pécheresse ” et “ disciple ”. Et celle qui a accueilli sur ses genoux ce terreau du lieu du Crâne, n'a pas cru se contaminer. Mon sang a tout effacé, et

sainte est la terre où il est tombé. Demain, avant sexte, vous monterez au Golgotha. Je vous y rejoindrai... Mais celui qui veut voir mon sang, le voici. »

Il montre la rampe du petit pont.

« Ici on m'a frappé la bouche, et il en a coulé du sang... Ma bouche n'avait prononcé que des paroles saintes, des paroles d'amour. Pourquoi donc l'a-t-on frappée, sans personne pour la panser par un baiser ?... »

630.15 Ils entrent à Gethsémani. Mais Jésus doit d'abord ouvrir une serrure qui ferme dorénavant l'accès du jardin des Oliviers. C'est une serrure neuve posée sur une haute palissade bien robuste, avec des pointes aiguës. Jésus a la clé, si neuve qu'elle brille comme de l'acier, et il l'ouvre à la clarté d'une branche enflammée que Philippe a allumée pour y voir, car il fait maintenant nuit noire.

« Elle n'y était pas... Pourquoi ?... chuchotent les apôtres, à la vue de l'enceinte qui isole désormais Gethsémani.

– Lazare aura sûrement voulu que plus personne n'entre ici. Regarde : il y a là un tas de pierres, avec des briques et de la chaux. Un mur va remplacer le bois... »

Jésus déclare :

« Venez. Ne vous occupez pas de choses mortes, vous dis-je... Voilà : vous étiez ici... C'est ici que j'ai été entouré et capturé, et c'est de ce côté que vous vous êtes sauvés... Si cette enceinte avait existé... elle aurait empêché votre fuite rapide. Mais comment Lazare aurait-il pu imaginer, lui qui brûlait de me suivre alors que vous brûliez de déguerpir, que vous alliez vous

enfuir ? Je vous fais souffrir ? Moi, j'ai souffert avant vous. Et je veux effacer cette douleur. Embrasse-moi, Pierre...

– Non, Seigneur ! Non ! Je refuse d'imiter Judas, ici, à la même heure, non, non et non !

– Embrasse-moi. J'ai besoin que vous fassiez avec un amour sincère le geste sans sincérité de Judas. Après, vous serez heureux. Nous serons plus heureux, vous et moi. Viens, Pierre, embrasse-moi. »

Alors Pierre ne se contente pas de l'embrasser : il inonde de larmes la joue du Seigneur et se retire en se couvrant le visage avant de s'asseoir par terre pour pleurer. L'un après l'autre, les autres embrassent Jésus au même endroit. Ils ont tous des larmes sur le visage, les uns plus que d'autres...

630.16 « Et maintenant, allons-y tous ensemble. Je vous ai quittés ce soir-là après vous avoir fortifiés de mon corps, et pour quelques heures. Mais vous êtes aussitôt tombés. Rappelez-vous toujours combien vous avez été faibles, souvenez-vous que, sans l'aide de Dieu, vous ne pourriez demeurer justes une seule heure. A cet endroit, j'ai demandé de veiller à ceux qui se croyaient les plus forts, forts au point de demander à boire à ma coupe et de proclamer que, même s'il leur fallait mourir, ils ne me renieraient pas. Je les ai quittés en les avertissant de la nécessité de prier... Je les ai quittés, et ils ont dormi. Souvenez-vous-en, et enseignez que si une personne que Jésus a quittée ne se maintient pas en contact avec lui par l'oraison, elle s'assoupit et peut être prise. Si je ne vous avais pas réveillés, en vérité, vous pouviez même être tués pendant votre sommeil et comparaître au jugement de Dieu avec toute la pesanteur de votre l'humanité. Avancez... Voilà ! Baisse la branche, Philippe !

Voici ! Que celui qui veut voir de mon sang, regarde. Ici, dans la plus grande angoisse, semblable à un agonisant, j'ai sué du sang. Regardez... Il y en a eu tellement que la terre en est durcie et que l'herbe en est encore rougie, car la pluie n'a pas été capable de faire fondre les grumeaux séchés au milieu des tiges et des corolles. Voilà ! A cet endroit, je me suis adossé, et c'est ici qu'a plané au-dessus de moi l'ange du Seigneur pour renforcer ma volonté de faire la volonté de Dieu. Car, souvenez-vous-en, si vous voulez toujours faire la volonté de Dieu, là où la créature ne peut tenir, Dieu vient avec son ange soutenir le héros épuisé. Quand vous serez angoissés, ne craignez pas de tomber dans la lâcheté ou dans l'abjuration si vous persistez à vouloir ce que Dieu veut. Dieu fera de vous des géants d'héroïsme si vous restez fidèles à sa volonté. Souvenez-vous-en ! Souvenez-vous-en ! Je vous ai dit autrefois qu'après la tentation dans le désert, j'ai été soutenu par les anges. Sachez maintenant qu'ici aussi, après cette suprême tentation, j'ai été soutenu par un ange. Il en sera de même pour vous et tous mes fidèles. Car, en vérité je vous le dis, vous aurez vous aussi l'aide que j'ai reçue. Moi-même je vous l'obtiendrais s'il n'y avait déjà le Père, dans son amoureuse justice, pour vous l'accorder. Seulement, votre douleur sera toujours moindre que la mienne...

Asseyez-vous. La lune se lève à l'orient. Il va faire clair. Je ne crois pas que cette nuit vous dormirez, bien que vous soyez encore seulement des hommes... et à quel point ! Non, vous ne dormirez pas, car il est entré en vous un principe actif que vous n'aviez pas auparavant : le remords. C'est une torture, c'est vrai, mais il sert à progresser, que ce soit dans le bien ou dans le mal. Chez Judas, parce qu'il s'était éloigné de Dieu, il a produit désespoir et damnation. Chez vous, qui n'êtes jamais sortis de la proximité de Dieu — je vous l'assure, car vous n'aviez ni la volonté ni la pleine connaissance de ce que vous faisiez —, il suscitera un repentir confiant qui vous amènera à la sagesse et à

la justice. 630.17 Restez là où vous êtes. Je me retire là-bas, à un jet de pierre, en attendant l'aube.

– Ne nous quitte pas, Seigneur ! Tu as bien dit que nous sommes loin de toi ! supplie André, à genoux, les mains tendues comme s'il demandait une obole de pitié.

– Vous avez le remords. C'est un bon ami pour les bons.

– Ne t'éloigne pas, Seigneur ! Tu nous avais dit que nous allions prier ensemble... » implore Jude.

Il n'ose plus se comporter avec le Ressuscité aussi familièrement que sa condition de parent le lui permettait auparavant et, du haut de sa grande taille, il se tient un peu penché en avant pour le vénérer.

« La méditation n'est-elle pas l'oraison la plus active ? Et ne vous ai-je pas donné un thème de méditation et de contemplation depuis que je vous ai rejoints sur la route, en faisant réagir votre cœur par des actes vrais de saints sentiments ? C'est cela, l'oraison, ô hommes : se mettre en contact avec l'Eternel et avec ce qui sert à élever l'esprit bien au-delà de la terre ; et, par la méditation des perfections de Dieu et de la misère de l'homme, du moi, susciter des actes de volonté amoureuse ou réparatrice, adoratrice toujours, même si c'est une volonté qui jaillit de la méditation d'une faute et d'un châtement. Le bien comme le mal servent à la fin dernière, si on sait s'en servir. Je l'ai dit maintes fois. Le péché est une ruine inguérissable seulement s'il n'est pas suivi de repentir et de réparation. Dans le cas contraire, la contrition du cœur peut former un mortier solide pour tenir compacts les fondements de la sainteté, dont les pierres sont les bonnes résolutions. Pourriez-vous tenir les pierres unies sans mortier, ce mélange brut et vil en apparence, mais sans lequel

les pierres polies ou les marbres brillants ne resteraient pas unis pour former l'édifice ? »

630.18 Jésus est sur le point de partir.

Jean, auquel son frère et l'autre Jacques ainsi que Pierre et Barthélemy ont parlé à voix basse, se lève et le suit en disant :

« Jésus, mon Dieu, nous espérons dire avec toi la prière à ton Père. Ta prière. Nous nous sentons peu pardonnés si tu ne nous accordes pas de la réciter avec toi. Nous sentons en avoir tant besoin...

– Là où deux sont unis dans la prière, moi, je suis au milieu d'eux. Dites alors cette prière entre vous, et je serai parmi vous.

– Ah ! Tu ne nous juges plus dignes de prier avec toi ! » s'écrie Pierre, le visage caché dans les herbes qui ne sont pas toutes pures du sang divin, et en pleurant fortement.

Jacques, fils d'Alphée, s'exclame :

« Nous sommes malheureux, mon frère... Seigneur. »

Il se reprend aussitôt en disant " Seigneur " au lieu de " frère " .

Jésus le regarde :

« Pourquoi ne m'appelles-tu pas " mon frère ", toi qui es de mon sang ? Frère de tout homme, pour toi je le suis doublement, triplement, en tant que fils d'Adam, fils de David, et fils de Dieu. Termine ton mot.

– Frère, mon Seigneur, nous sommes malheureux et sots, tu le sais, et l'humiliation où nous sommes l'accentue encore.

Comment pouvons-nous dire ta prière du plus profond de notre âme si nous n'en connaissons pas la signification ?

– Que de fois, comme à des enfants mineurs, je vous l'ai expliquée ! Mais vous avez la tête plus dure que le plus distrait des élèves d'un pédagogue, et vous n'avez pas retenu ce que j'ai dit ! »

Jean prend alors la parole :

« C'est vrai ! Mais en ce moment, notre esprit est uniquement centré sur notre torture de ne pas t'avoir compris... Ah ! Nous n'avons rien compris, je le reconnais au nom de tous ! Et aujourd'hui encore, nous ne te comprenons pas bien, Seigneur. Mais, je t'en prie, trouve quelque indulgence pour notre mal en voyant comment celui-ci nous rend obtus. Tu avais expiré quand le grand rabbin a crié la vérité de l'aveuglement d'Israël, là, au pied de ta croix. Dieu omniprésent, Esprit de Dieu libéré de la prison de la chair, tu as entendu ces paroles : “ Des siècles et des siècles de cécité spirituelle obscurcissent la vue intérieure ”, et il t'a fait cette prière : “ Dans cette manière de penser prisonnière des formules, pénètre, toi qui es le Libérateur. ” O mon adoré et adorable Jésus, qui nous as sauvés de la faute originelle en prenant sur toi nos péchés et en les consumant dans l'ardeur de ton amour parfait, prends, consume aussi notre intelligence de juifs obstinés. Donne-nous un esprit nouveau, vierge comme celui d'un nouveau-né, fais-nous oublier pour nous remplir de ta seule sagesse. Tant de choses du passé sont mortes pendant cette journée horrible ! Mortes avec toi. Mais maintenant que tu es ressuscité, fais que naisse en nous une nouvelle manière de penser. Crée en nous un cœur et un esprit nouveaux, mon Seigneur, et nous te comprendrons.

630.19 Ce n'est pas à moi que revient cette tâche, mais à Celui dont je vous ai parlé à la dernière Cène. Chacune de mes paroles

se perd dans l'abîme de votre pensée, en tout ou en partie, ou son esprit vous reste hermétique. Seul le Paraclet, quand il viendra, sortira mes paroles de votre abîme et vous les ouvrira pour vous faire comprendre leur esprit.

– Mais c'est toi qui nous l'as infusé, objecte Simon le Zélote.

– Tu nous as annoncé que, quand tu serais remonté vers le Père, l'Esprit de vérité viendrait, insiste Mattieu au même moment.

– Dites-moi : quand un enfant naît, a-t-il l'âme infusée ?

– Evidemment ! répondent-ils tous.

– Mais cette âme a-t-elle la grâce de Dieu ?

– Non. La faute originelle pèse sur elle et la prive de la grâce.

– Et d'où viennent l'âme et la grâce ?

– De Dieu !

– Pourquoi Dieu ne donne-t-il pas tout bonnement une âme en état de grâce à la créature ?

– Parce que Adam a été puni, et nous en lui. Mais maintenant que tu es devenu le Rédempteur, il en sera ainsi.

– Non. Il n'en sera pas ainsi. Les hommes naîtront toujours impurs dans leur âme que Dieu a créée et que l'hérédité d'Adam a tachée. Mais par un rite que je vous expliquerai une autre fois, l'âme infusée dans l'homme sera vivifiée par la grâce, et l'Esprit du Seigneur en prendra possession. Vous, cependant, baptisés avec de l'eau par Jean, vous serez baptisés par le feu de la

puissance de Dieu. Alors l'Esprit de Dieu sera vraiment en vous. Et ce sera le Maître, que les hommes ne peuvent persécuter ni chasser, qui vous expliquera intérieurement l'esprit de mes paroles et vous instruira. Je vous l'ai infusé, car c'est seulement par mes mérites que toute chose peut s'obtenir et être valide : obtenir Dieu, et rendre valide la parole d'un délégué de Dieu. Mais l'Esprit de vérité n'est pas encore Maître en vous.

– Alors, vivement que cela se produise ! Il viendra en son temps. Mais, en attendant, fais nous sentir ton pardon. Sois pour nous un Maître, mon Seigneur. Sois-le encore et encore, puisque tu as dit qu'il nous faut pardonner soixante-dix fois sept fois » insiste Jean.

Et comme Jean est toujours le plus confiant et le plus affectueux des apôtres, il ose prendre dans ses mains la main gauche de Jésus, qui pend et dont la déchirure du clou paraît encore plus grande sous l'éclat de la lune. Et il achève :

« Toi qui es la Lumière éternelle, ne permets pas que tes serviteurs restent dans les ténèbres. »

Puis il baise légèrement le bout des doigts de Jésus, ces doigts restés un peu repliés, exactement comme le sont ceux d'un blessé, guéri, mais qui garde les nerfs légèrement contractés.

630.20 « Venez. Montons un peu plus haut et nous dirons ensemble cette prière » accorde Jésus, qui laisse sa main dans celle de Jean tout en montant à la limite la plus élevée de la colline de Gethsémani, vers la route qui traverse le champ des Galiléens et mène à Béthanie.

Les travaux de délimitation, voulus par Lazare, sont visiblement en cours ici. Plus précisément, on a déjà élevé, après la maison du gardien de l'Oliveraie, un haut mur lisse qui suit la

haie et le sentier en lacets qui marquaient la limite de Gethsémani.

En bas, Jérusalem sort lentement des ténèbres, même les quartiers exposés au couchant, car la lune est maintenant à son zénith, et elle blanchit toutes choses de sa fine faucille, qui brille comme une flamme de diamant posée sur le firmament sombre sur lequel palpitent les corolles lumineuses d'un nombre invraisemblable d'étoiles, comme on en voit dans les cieux de l'Orient.

630.21 Jésus prend son attitude habituelle de prière, lève les bras, et entonne : “ Notre Père qui es aux Cieux. ”

Il s'interrompt aussitôt et commente :

« Il vous a donné la preuve qu'il est Père en vous pardonnant. Vous qui êtes tenus plus que tout autre à la perfection, vous qui avez reçu tant de bienfaits, mais êtes, comme vous dites, si inaptes à la mission, quel Seigneur qui ne serait pas Père ne vous aurait pas punis ? Moi, je ne vous ai pas punis. Le Père ne vous a pas punis. Car ce que fait le Père, le Fils le fait, et ce que fait le Fils, le Père le fait, puisque nous sommes une seule Divinité unie dans l'Amour. Je suis dans le Père, et le Père est avec moi. Le Verbe est toujours auprès de Dieu, qui est sans commencement. Et le Verbe est avant toute chose, depuis toujours, depuis une éternité qui a nom toujours, depuis un éternel présent près de Dieu. Il est Dieu comme Dieu, car il est le Verbe de la Pensée divine.

630.22 Quand, après mon départ, vous prierez notre Père — le mien et le vôtre, celui par qui nous sommes frères, moi en tant que Premier-né, vous en tant que cadets —, veuillez toujours me voir, moi aussi, dans mon Père et le vôtre. Veuillez voir le Verbe qui fut pour vous le “ Maître ” et vous a aimés jusqu'à la mort... et

même par delà la mort, en se laissant lui-même en guise de nourriture et de boisson, afin que vous soyez en moi et moi en vous tant que dure l'exil, et puis vous et moi dans le Royaume pour lequel je vous ai enseigné à prier : " Que ton Règne vienne ", après l'avoir invoqué pour que vos œuvres sanctifient le nom du Seigneur et lui rendent gloire sur la terre comme au Ciel. Oui, il n'y aurait pas de Royaume pour vous au Ciel ni pour ceux qui croiront comme vous, si d'abord vous n'aviez pas voulu établir le Royaume de Dieu en vous par la pratique réelle de la loi de Dieu et de ma parole. Car là se trouve la perfection de la loi qui a donné, au temps de la grâce, la loi des élus, c'est-à-dire celle des personnes qui ont dépassé les constitutions civiles, morales, religieuses du temps mosaïque, pour adopter la loi spirituelle du temps du Christ.

Vous voyez donc la différence entre être proche de Dieu, et avoir Dieu en vous ; entre connaître la parole de Dieu, mais la mettre réellement en pratique. Tous les crimes ont été accomplis pour obtenir cette proximité de Dieu, mais non pas Dieu dans le cœur ; pour avoir la connaissance de la parole, mais non pas l'obéissance à cette parole. C'était la raison de tout. L'aveuglement et la criminalité, le déicide, la trahison, les tortures, la mort de l'Innocent et de son Caïn, tout est venu de là. Et pourtant, qui ai-je aimé autant que Judas ? Mais il ne m'a pas reçu — moi comme Dieu — dans son cœur. C'est pourquoi il est le damné déicide, l'infiniment coupable comme juif et comme disciple, comme suicidé et comme déicide, sans oublier ses sept vices capitaux et toutes ses autres fautes.

630.23 Vous pouvez désormais obtenir le Royaume de Dieu avec plus de facilité parce que je vous l'ai obtenu par ma mort. Je vous ai rachetés par ma souffrance. Souvenez-vous-en. Que personne ne fasse fi de la grâce, parce qu'elle a coûté la vie et le sang d'un Dieu. Que le Royaume de Dieu soit donc en vous par la grâce, que ce soit sur la terre par l'Eglise, ou au Ciel pour le

peuple des bienheureux : si ces derniers ont vécu en gardant Dieu dans leur cœur, unis au Corps dont le Christ est la tête, unis à la Vigne dont tout chrétien est un sarment, ils méritent de reposer dans le Royaume de celui pour lequel toutes choses ont été créées : moi qui vous parle, et qui me suis donné moi-même à la volonté de mon Père pour que tout puisse être accompli. C'est pourquoi je peux vous enseigner, sans hypocrisie, qu'il faut dire : " Que ta volonté soit faite sur la terre comme au Ciel. " Tout peut certifier que j'ai fait la volonté de mon Père, depuis les mottes de terre jusqu'aux plantes, aux fleurs, aux pierres de Palestine, jusqu'à mes chairs blessées, jusqu'à tout un peuple.

Suivez mon exemple jusqu'au bout, jusqu'à la mort sur la croix si Dieu le veut. Car, souvenez-vous-en, je l'ai fait et il n'est pas de disciple qui mérite la miséricorde plus que moi. J'ai néanmoins connu la plus grande des souffrances, et j'ai obéi par de continuels renoncements. Vous le savez. Vous le comprendrez encore davantage à l'avenir quand vous me ressemblerez en buvant une gorgée à ma coupe...

Ayez constamment cette pensée à l'esprit : " C'est par son obéissance au Père que Jésus nous a sauvés. " Et si vous voulez être sauveurs, faites ce que j'ai fait. Certains connaîtront la croix, d'autres le supplice des tyrans, ou la torture de l'amour, de l'exil des Cieux en y tendant jusqu'à l'âge le plus avancé avant d'y monter : que la volonté de Dieu soit faite en toute chose. Sachez que supplice de mort ou supplice de vie — si vous désiriez mourir pour venir là où je suis — sont pareils aux yeux de Dieu s'ils sont acceptés avec une joyeuse obéissance. Ils sont la volonté de Dieu, donc ils sont saints.

630.24 " Donne-nous notre pain quotidien ", au jour le jour, heure par heure. C'est de la foi. C'est de l'amour. C'est de l'obéissance. C'est de l'humilité. C'est de l'espérance de demander le pain d'un seul jour, et de l'accepter comme il est :

aujourd'hui doux, demain amer, en grande ou en petite quantité, agrémenté d'épices ou avec de la cendre. Quel qu'il soit, c'est toujours juste. C'est Dieu, qui est Père, qui le donne. Il est donc bon.

Je vous parlerai une autre fois de l'autre Pain qu'il serait salubre de vouloir manger chaque jour et de prier le Père de le maintenir. Car malheur aux jours et aux lieux où on viendrait à en manquer par la volonté des hommes ! Or vous voyez combien les hommes sont puissants quand il s'agit d'accomplir des œuvres de ténèbres. Priez le Père afin qu'il défende son Pain et vous le donne. Qu'il vous le donne d'autant plus que les ténèbres voudront étouffer la lumière et la vie comme ils ont fait à la parascève. La seconde parascève serait sans résurrection. Souvenez-vous-en, tous. Si le Verbe ne pourra plus être tué, sa doctrine pourrait encore l'être, et éteintes la liberté et la volonté de l'aimer chez un trop grand nombre de personnes. Dans un tel cas, ce sont aussi la vie et la lumière qui seraient finies pour les hommes. Malheur à ce jour-là ! Que le Temple soit pour vous un exemple. Rappelez-vous : je l'ai qualifié de " grand Cadavre ".

630.25 " Remets-nous nos dettes comme nous les remettons à nos débiteurs. "

Puisque vous êtes tous pécheurs, soyez doux à l'égard des pécheurs. Gardez en mémoire ma parole : " A quoi sert-il de regarder la paille de ton frère si tu n'enlèves pas la poutre de ton œil ? " Cet Esprit que je vous ai infusé, cet ordre que je vous ai donné vous donnent le pouvoir de remettre, au nom de Dieu, les péchés de votre prochain. Mais comment cela vous serait-il possible si Dieu ne vous les remet pas, à vous ? Je parlerai de cela une autre fois. Pour le moment je me borne à vous dire : pardonnez à ceux qui vous offensent, pour être pardonnés et pour avoir le droit d'absoudre ou de condamner. Celui qui est sans péché peut le faire en toute justice. Celui qui ne pardonne

pas, qui est en faute et feint d'être scandalisé est hypocrite. C'est l'Enfer qui l'attend. Car si la miséricorde est encore de mise à l'égard des jeunes pupilles, sévère sera le verdict adressé à leurs tuteurs s'ils sont coupables de fautes semblables ou plus grandes commises malgré l'aide de la plénitude de l'Esprit dont ils disposent.

630.26 “ Ne nous induis pas en tentation, mais délivre-nous du mal. ” Il s'agit ici de l'humilité, la pierre de base de la perfection. En vérité, je vous dis de bénir ceux qui vous humilient, car ils vous donnent ce qui est nécessaire pour votre trône céleste.

Non, la tentation n'est pas la ruine, si l'homme se tient humblement près du Père et lui demande de ne pas permettre que Satan, le monde et la chair triomphent de lui. Les couronnes des bienheureux sont ornées des bijoux des tentations vaincues. Ne les recherchez pas, mais ne soyez pas lâches quand elles viennent. Humbles, et forts par conséquent, criez à mon Père et au vôtre : “ Délivre-nous du mal ”, et vous vaincrez le mal. De cette manière, vous sanctifierez vraiment le nom de Dieu par vos actes, comme je l'ai dit au début, car tout homme dira en vous voyant : “ Dieu existe, car ceux-ci vivent comme des dieux, tant leur conduite est parfaite ”, et ils viendront à Dieu, multipliant ainsi le nombre des habitants du Royaume de Dieu.

630.27 Agenouillez-vous pour que je vous bénisse et que ma bénédiction vous ouvre l'esprit pour méditer. »

Ils se prosternent sur le sol et Jésus les bénit, puis disparaît comme s'il était absorbé par un rayon de lune.

Après un moment, les apôtres lèvent la tête, étonnés de ne pas entendre d'autres paroles. Ils s'aperçoivent que Jésus a disparu... et se prosternent de nouveau, le visage au sol, dans la

crainte séculaire de tout israélite qui se rend compte d'avoir été au contact de Dieu tel qu'il est au Ciel.

### **EMV 631 – Courte apparition de Jésus au Golgotha**

[Les Onze sont au Golgotha et Jean leur raconte la Passion.]

(...) 631.7 – Je n'ai rien à ajouter. Le sacrifice était fini. Quant à la sépulture... elle fut notre déchirement et non le sien. Seule la douleur de la Mère a de la valeur. Notre déchirement mérite-t-il de la compassion ? Remettons-le-lui, au lieu de demander pitié pour nous. Nous avons toujours fui la souffrance, la fatigue, les abandons, en lui laissant tout cela à lui seul. En vérité, nous avons été des disciples indignes qui l'avons aimé pour la joie d'être aimés, pour l'orgueil d'être des grands dans son royaume, mais nous n'avons pas su l'aimer dans la douleur... Il en est de même actuellement.

Nous devons jurer ici, en face du Ciel et de la terre – or c'est ici un autel, haut placé – qu'il n'en sera plus ainsi. Le temps de la joie est venu pour le Seigneur, et pour nous la croix. Jurons-le. C'est ainsi seulement que nous donnerons la paix à nos âmes. Ici est mort Jésus de Nazareth, le Messie, le Seigneur, pour être le Sauveur et le Rédempteur. Qu'ici meure l'homme que nous sommes, et que ressuscite le vrai disciple. Levez-vous ! Jurons sur le saint nom de Jésus Christ que nous voulons embrasser sa doctrine jusqu'à savoir mourir pour la rédemption du monde. »

Jean a l'air d'un séraphin. Ses gestes ont fait tomber son couvre-chef, et sa tête blonde brille au soleil. Il est monté sur des débris jetés de côté, peut-être les étais des croix des larrons, et a pris involontairement l'attitude à bras ouverts qu'a souvent Jésus quand il enseigne, en particulier la position qu'il avait sur la croix.

Les autres l'admirent, lui qui est si beau, si enflammé, si jeune, le plus jeune de tous, et si mûr spirituellement. Le Calvaire l'a fait parvenir à l'âge parfait... Ils le regardent et s'écrient :

« Nous le jurons !

– Alors prions pour que le Père fortifie notre serment : “ Notre Père qui es aux Cieux... ” »

Le chœur des onze voix prend peu à peu de l'assurance. Pierre se frappe la poitrine quand il dit : “ Remets-nous nos dettes ”, et tous s'agenouillent au moment de supplier : “ Délivre-nous du mal. ” Ils restent ainsi penchés jusqu'au sol, en méditant...

631.8 Jésus est parmi eux. Je n'ai pas vu quand ni d'où il est apparu. On dirait que c'est du côté du mont qui est inaccessible. Il resplendit d'amour dans la grande lumière de midi et il déclare :

« Celui qui demeure en moi ne subira aucun méfait de la part du Malin. En vérité, je vous dis que ceux qui seront unis à moi pour servir le Très-Haut, dont le désir est le salut de tous les hommes, pourront chasser les démons, rendre inoffensifs reptiles et venins, passer au milieu des fauves et des flammes sans subir de dommage, tant que Dieu voudra qu'ils restent sur la terre pour le servir.

– A quel moment es-tu arrivé, Seigneur ? demandent-ils en s'inclinant, mais en restant à genoux.

– C'est votre serment qui m'a appelé. Et maintenant que les pieds de mes apôtres ont foulé cette terre, descendez rapidement en ville, au Cénacle. Ce soir, les femmes de Galilée vont partir avec ma Mère. Jean et toi, vous les accompagnerez. Nous nous retrouverons tous unis en Galilée sur le mont Thabor, dit-il à Simon le Zélote et à Jean.

– Quand, Seigneur ?

– Jean sera prévenu et il vous le transmettra.

– Tu nous quittes, Seigneur ? Tu ne nous bénis pas ? Nous avons tant besoin de ta bénédiction.

– Je vous la donnerai ici et au Cénacle. Prosternez-vous ! »

Il les bénit, puis l'éclat du soleil l'enveloppe comme à la Transfiguration, à cette différence près que, ici, il le cache. Jésus n'est plus là.

Ils relèvent la tête et ne voient plus rien que le soleil et la terre brûlée...

« Mettons-nous en route ! Il est parti ! constatent-ils avec tristesse.

– Ses séjours parmi nous se font toujours plus brefs...

– Mais aujourd'hui, il semblait plus content qu'hier soir. Tu n'as pas eu cette impression, mon frère ? demande Jude à Jacques.

– C'est notre serment qui l'a réjoui. Sois béni, Jean, de nous l'avoir fait faire ! s'exclame Pierre en l'embrassant.

(...)

## **EMV 631 – Apparition de Jésus au Cénacle**

631.15 Quelques femmes marchent avec des amphores sur la route où l'on entend déjà le murmure de la fontaine, près de la

maison du Cénacle. L'une d'elle regarde avec pitié. C'est une femme âgée. Elle dit à ses compagnes :

« Ils se sont trompés, oui... mais c'est tout un peuple qui s'est trompé... »

Elle va trouver les apôtres et les salue :

« Paix à vous. Nous n'oublions pas... Dites-nous seulement : le Maître est-il vraiment ressuscité ?

– Il est ressuscité. Nous le jurons.

– Dans ce cas, ne craignez rien. Il est Dieu et Dieu vaincra. Paix à vous, mes frères. Et demandez au Seigneur de pardonner à ce peuple.

– Et vous, priez pour que le peuple nous pardonne et oublie le scandale que nous avons causé. Femmes, moi, Simon-Pierre, je vous demande pardon. »

Pierre pleure...

« Nous sommes mères, sœurs et épouses, homme. Et ton péché est celui de nos fils, frères et époux. Qu'envers tous le Seigneur fasse preuve de pitié. »

Ces femmes pieuses les ont accompagnés à la maison, et frappent elles-mêmes à la porte verrouillée. Jésus ouvre la porte, emplissant l'entrée obscure de sa personne glorifiée. Il leur dit :

« Paix à vous pour votre pitié. »

Les femmes sont pétrifiées de stupeur. Elles restent ainsi jusqu'à ce que la porte se referme sur les apôtres et sur le Seigneur. Alors seulement, elles reviennent à elles.

« Tu l'as vu ? C'était lui. Comme il était beau! Encore plus qu'avant. Et vivant ! Ce n'est pas un fantôme ! C'est un homme véritable. Sa voix ! Son sourire ! Il remuait ses mains. Tu as vu comme elles étaient rouges, ses blessures ? Non, je regardais sa poitrine qui respirait vraiment comme chez un vivant. Ah ! Qu'on ne vienne pas nous dire que ce n'est pas vrai ! Allons ! Allons le dire dans les maisons ! Non. Frappons ici pour le voir encore. Que dis-tu donc ? C'est le Fils de Dieu, ressuscité. C'est déjà bien qu'il se soit montré à nous, pauvres femmes ! Il est avec sa Mère, les femmes disciples et les apôtres. Non. Oui... »

Celles qui sont prudentes l'emportent. Le groupe s'éloigne.

631.16 Jésus, pendant ce temps, est entré au Cénacle avec les apôtres. Il les observe, leur sourit. Ils ont enlevé leur couvre-chef, mis comme des bandes, avant d'entrer dans la maison et les ont remis comme l'usage l'impose. Les blessures ne sont donc pas visibles. Ils s'asseyent, las et silencieux, plus affligés que las.

« Vous avez tardé » leur dit doucement Jésus.

Silence.

« Vous ne me dites rien ? Parlez ! Je suis toujours Jésus. Votre courage d'aujourd'hui est-il déjà retombé ?

– Oh ! Maître ! Seigneur ! » s'écrie Pierre en tombant à genoux aux pieds de Jésus. « Notre courage n'est pas retombé, mais nous sommes anéantis en constatant le tort que nous avons fait à la foi en toi. Nous sommes écrasés !

– L’orgueil meurt, l’humilité naît. La connaissance s’accroît, l’amour augmente. N’ayez pas peur. C’est maintenant que vous devenez des apôtres. C’est cela que je voulais.

– Mais nous ne pourrons plus rien faire ! Le peuple, et il a raison, nous tourne en dérision ! Nous avons détruit ton œuvre, détruit ton Eglise ! »

Tous sont angoissés. Ils crient, font de grands gestes...

Jésus est d’un calme solennel. Il reprend, en appuyant ses paroles par le geste :

« Paix ! Paix ! L’enfer lui-même ne détruira pas mon Eglise. Ce n’est pas parce qu’une pierre encore mal fixée vacillera, que l’édifice s’écroulera. Paix ! Paix ! Vous travaillerez. Et vous le ferez bien, maintenant que vous vous connaissez humblement pour ce que vous êtes. Vous avez acquis une grande sagesse : celle qui consiste à savoir que tout acte a des répercussions très étendues, parfois ineffaçables, et que celui qui est haut placé a plus qu’un autre le devoir d’être parfait. Rappelez-vous ce que j’ai dit de la lumière : il faut la mettre à un endroit élevé pour être bien visible, mais c’est justement parce que tout le monde la voit qu’elle doit avoir une flamme pure. Vous voyez, mes fils ? L’erreur d’un fidèle peut ne pas être remarquée ou sembler excusable, mais elle ne passe pas inaperçue si c’est le fait d’un prêtre. Or le jugement du peuple est sévère. Mais votre avenir effacera votre passé. Je ne vous ai pas parlé au Golgotha, mais j’ai laissé parler le monde. Je vous réconforte. Allons, ne pleurez pas. 631.17 Restaurez-vous maintenant, et laissez-moi vous guérir. »

Il effleure légèrement les têtes blessées avant d’ajouter :

« Néanmoins, il vaut mieux que vous vous éloigniez d'ici. C'est pour cela que j'ai dit : " Allez au Thabor pour prier. " Vous pourrez rester dans les villages voisins et monter à chaque aurore m'attendre.

– Seigneur, le monde ne croit pas que tu es ressuscité, souffle Jude.

– Je persuaderai le monde. Je vous aiderai à vaincre le monde. Vous, soyez-moi fidèles. Je n'en demande pas davantage. Et bénissez ceux qui vous humilient, car ils vous sanctifient. »

Il rompt le pain, l'offre et le distribue :

« Voici mon viatique pour vous qui partez. J'ai déjà préparé ici la nourriture pour mes pèlerins. Faites de même, à l'avenir, pour ceux qui partiront. Montrez-vous paternels envers tous les fidèles. Tout ce que je fais ou vous fais faire, imitez-le. A l'avenir, montez aussi au Calvaire, en méditant et en faisant méditer sur le chemin de la croix. Contemplez ! Contemplez ma douleur, car c'est par elle, et non par la gloire présente, que je vous ai sauvés. A côté se trouve Lazare avec ses sœurs. Ils sont venus saluer ma Mère. Allez-y vous aussi, car elle part bientôt avec le char de Lazare. Paix à vous. »

Il se lève et sort rapidement.

631.18 « Seigneur ! Seigneur ! s'écrie André.

– Que veux-tu, mon frère ? lui demande Pierre.

– Je voulais lui demander tant de choses ! Lui parler de ceux qui demandent des guérisons... Je ne sais ! Quand il est parmi nous, nous ne savons plus rien dire ! »

Et il court chercher le Seigneur.

« C'est vrai ! C'est comme si nous avions perdu la mémoire, conviennent-ils tous.

– Pourtant, il est tellement bon avec nous. Il nous a appelés “ mes fils ” avec une telle douceur qu'elle m'a ouvert le cœur ! s'écrie Jacques, fils d'Alphée.

– Mais il est tellement Dieu maintenant ! Je tremble quand il est près de moi, comme si j'étais près du Saint des Saints » dit Jude.

André revient :

« Il n'est plus là. L'espace, le temps et les murs lui sont assujettis.

– Il est Dieu ! Il est Dieu ! » s'exclament-ils tous, pleins de vénération.

## **EMV 632 – Apparition à diverses personnes**

### *I. A la mère d'Annalia.*

632.1 Elise, la mère d'Annalia, sanglote désespérément dans sa maison, enfermée dans une chambre où se trouve un petit lit sans couverture, peut-être celui d'Annalia. Elle a la tête abandonnée sur ses bras, qui s'abandonnent à leur tour, tendus vers le lit comme pour l'étreindre tout entier. Son corps repose sur ses genoux en une attitude de langueur. De vigoureux, il n'y a que ses pleurs.

Un peu de lumière pénètre par la fenêtre ouverte. Le jour revient depuis peu. Mais il se produit une vive lumière lorsque Jésus entre.

J'emploie le verbe " entrer ", pour dire qu'il se trouve soudain dans la pièce. Je l'emploierai toujours, désormais, pour signifier son apparition dans un endroit clos, sans répéter comment il se découvre de derrière une grande clarté qui rappelle celle de la Transfiguration, de derrière un feu blanc, si on me permet la comparaison, qui semble liquéfier les murs et les portes pour permettre à Jésus d'entrer avec son corps véritable, respirant, solide, glorifié, un feu, une clarté qui se referme sur lui et le dissimule à son départ. Mais aussitôt, il prend le bel aspect du Ressuscité, mais homme, vraiment homme, mais cent fois plus beau qu'avant la Passion. C'est lui, mais c'est lui glorieux, Roi.

632.2 « Pourquoi pleures-tu, Elise ? »

Je ne sais comment la femme ne reconnaît pas cette voix qu'on ne peut confondre. Peut-être la douleur l'étourdit-elle. Elle répond comme si elle parlait à un parent qui l'aurait rejointe après la mort d'Annalia.

« Tu as entendu hier soir ces hommes ? Il n'était rien. Il avait un pouvoir magique, mais pas divin. Et moi qui me résignais à la mort de ma fille en pensant qu'elle était aimée de Dieu, en paix... Il me l'avait assuré ! »

Elle redouble de larmes.

« Mais beaucoup l'ont vu ressuscité. Dieu seul peut se ressusciter lui-même.

– C'est ce que j'ai dit, moi aussi, à ceux d'hier. Tu l'as entendu. J'ai combattu leurs paroles, parce qu'elles représentaient la mort

de mon espérance, de ma paix. Mais eux, tu as entendu ? ont affirmé : “ Tout cela, c’est de la comédie de ses partisans pour ne pas reconnaître qu’ils sont fous. Il est mort et bien mort, putréfié, ils l’ont enlevé et détruit, en prétendant qu’il est ressuscité. ” C’est ce qu’ils disaient... Et que c’est pour cela que le Très-Haut a envoyé le second tremblement de terre, pour leur faire sentir sa colère devant leur mensonge sacrilège. Oh ! je n’ai plus aucun réconfort !

– Mais si tu voyais de tes yeux le Seigneur ressuscité, et si tu le touchais de tes mains, croirais-tu ?...

– Je n’en suis pas digne... Bien évidemment, je croirais ! Il me suffirait de le voir. Je n’oserais pas toucher sa chair, car s’il en était ainsi, ce serait une chair divine, or une femme ne peut s’approcher du Saint des Saints.

632.3 – Lève la tête, Elise, et regarde qui se tient devant toi ! »

La femme lève sa tête chenue, son visage défiguré par les larmes, et elle voit... Elle tombe encore plus bas sur ses talons, se frotte les yeux, ouvre la bouche en un cri qui veut sortir, mais que la stupeur étrangle dans la gorge.

« C’est moi, le Seigneur. Touche ma main, baise-la. Tu m’as sacrifié ta fille, tu le mérites. Et retrouve, sur cette main, le baiser spirituel de ton enfant. Elle est au Ciel, et elle est bienheureuse. Tu parleras de cela aux disciples, et de ce jour-ci. »

La femme est tellement fascinée qu’elle n’ose pas faire le geste, de sorte que c’est Jésus lui-même qui presse sur ses lèvres la pointe de ses doigts.

« Oh ! Tu es vraiment ressuscité ! Que je suis heureuse ! Heureuse ! Bénis sois-tu de m’avoir consolée ! »

Elle se penche pour lui baiser les pieds, et reste ainsi. La lumière surnaturelle enveloppe le Christ de sa splendeur et soudain la pièce est vide. Mais Elise a dans le cœur une certitude inébranlable.

*II. A Marie, mère de Judas, à Kérioth, avec Anne, mère de Joanne, et le vieil Ananie.*

632.4 Je vois la maison d'Anne, mère de Joanne. C'est la maison de campagne où Jésus, accompagné de la mère de Judas, a accompli le miracle de la guérison d'Anne. Là aussi, je vois une pièce, et une femme étendue sur un lit. Une femme qui est méconnaissable tant elle est défigurée par une angoisse mortelle. Son visage est ravagé. Une fièvre dévorante lui empourpre les pommettes, qui sont tellement saillantes que les joues en sont creusées. Les yeux, dans un cercle noir, eux aussi rougis par la fièvre et les pleurs, sont mi-clos sous des paupières gonflées. Là où il n'y a pas de rougeur de fièvre, le teint est d'un jaune intense, verdâtre comme si la bile était répandue dans le sang. Les bras décharnés, les mains effilées, sont abandonnés sur les couvertures que l'essoufflement soulève.

Près de la malade, qui n'est autre que la mère de Judas, se trouve Anne, la mère de Joanne. Elle essuie les larmes et la sueur, agite un éventail de palmier, change les linges trempés dans du vinaigre aromatisé et posés sur le front et la gorge de la malade, caresse ses mains, ses cheveux en désordre. Devenus en peu de temps plus blancs que noirs, ils sont épars sur l'oreiller et collés par la sueur sur les oreilles devenues transparentes. Anne pleure également, en disant des paroles de réconfort :

« Ce n'est pas cela, Marie ! Apaise-toi ! Assez ! C'est lui... lui, qui a péché. Mais toi, toi tu sais comme le Seigneur Jésus...

– Tais-toi ! Ce nom... quand on me le dit, on le profane... Je suis la mère... du Caïn de Dieu ! Ah ! »

Les larmes tranquilles se changent en de longs sanglots déchirants. Elle a l'impression de se noyer, s'attache au cou de son amie qui la secourt pendant qu'elle vomit de la bile.

« Paix ! Paix, Marie ! Ce n'est pas cela ! Ah, quels mots trouver pour te convaincre que le Seigneur t'aime ? Je te le répète ! Je te le jure sur ce qui est le plus sacré pour moi : mon Sauveur et mon enfant. C'est lui qui me l'a dit quand tu me l'as amené. Il a eu pour toi des paroles et des prévenances d'un amour infini. Tu es innocente. Il t'aime. Je suis certaine, je suis certaine qu'il se donnerait lui-même une autre fois pour te rendre la paix, pauvre mère martyre.

– Mère du Caïn de Dieu ! Tu entends ? Ce vent, là, dehors... Il le dit... Elle va à travers le monde, la voix... la voix du vent, et elle répète : “ Marie, femme de Simon, mère de Judas, celui qui a trahi le Maître et l'a livré à ceux qui l'ont crucifié. ” Tu entends ? Tout le dit... Le ruisseau, là dehors... Les tourterelles..., les brebis... Toute la terre crie que je suis... Non, je ne veux pas guérir. Je veux mourir !... Dieu est juste et ne me frappera pas dans l'autre vie. Mais ici, non. Le monde ne pardonne pas... ne distingue pas... Je deviens folle car le monde hurle... : “ Tu es la mère de Judas ! ” »

Elle retombe épuisée sur ses oreillers. Anne la redresse et sort pour porter dehors les linges tachés...

Marie, les yeux clos, exsangue après l'effort qu'elle a fait, gémit :

« La mère de Judas ! de Judas ! de Judas ! » Elle halète, puis reprend : « Mais qu'est-ce que Judas ? Qu'ai-je enfanté ? Qu'est-ce que Judas ? Qu'ai-je... »

632.5 Jésus est dans la pièce qu'éclaire une lumière tremblante, car la lumière du jour est encore trop faible pour éclairer la vaste pièce dans laquelle le lit est au fond, très loin de l'unique fenêtre. Il appelle doucement :

« Marie ! Marie, femme de Simon ! »

La femme délire presque et ne remarque pas la voix. Elle est absente, prise dans le vertige de sa douleur, et répète sans fin les pensées qui l'obsèdent, d'une manière monotone, comme le tic-tac d'une pendule :

« La mère de Judas ! Qu'ai-je enfanté ? Le monde hurle : “ La mère de Judas... ” »

Jésus en a presque les larmes aux yeux. Cela m'étonne beaucoup. Je ne pensais pas que Jésus pourrait pleurer encore après sa Résurrection...

Il se penche. Le lit est tellement bas pour lui, qui est si grand ! Il pose la main sur le front enfiévré, en repoussant les linges trempés dans le vinaigre, et dit :

« C'est un malheureux, rien d'autre. Si le monde crie, Dieu couvre les hurlements du monde en te disant : “ Aie la paix parce que, moi, je t'aime. ” Regarde-moi, pauvre mère ! Reprends tes esprits égarés et remets ton âme entre mes mains. Je suis Jésus !... »

Marie, femme de Simon, ouvre les yeux comme si elle sortait d'un cauchemar ; elle voit le Seigneur, sent sa main sur son front, porte ses mains tremblantes à son visage et gémit :

« Ne me maudis pas ! Si j'avais su ce que j'engendrerais, je me serais arraché les entrailles pour qu'il ne naisse pas.

– Et tu aurais péché. Marie ! Oh, Marie ! Ne perds pas ta justice à cause de la faute d'un autre. Les mères qui ont fait leur devoir ne doivent pas se considérer comme responsables des péchés de leurs enfants. Tu as fait ton devoir, Marie. Donne-moi tes pauvres mains. Sois tranquille, pauvre mère.

– Je suis la mère de Judas. Je suis impure comme tout ce que ce démon a touché. Mère d'un démon ! Ne me touche pas. »

Elle se débat pour échapper aux mains divines qui veulent la tenir. Les larmes de Jésus tombent sur son visage rougi par un accès de fièvre.

« Je t'ai purifiée, Marie. Mes larmes de pitié sont sur toi. Je n'ai pleuré sur personne depuis que j'ai enduré ma souffrance. Mais je pleure sur toi avec toute mon affectueuse pitié. »

Il a réussi à lui saisir les mains et s'assied, oui, il s'assied vraiment sur le bord du lit, en tenant ces mains tremblantes dans les siennes.

La pitié affectueuse de ses yeux étincelants caresse, enveloppe, soigne la malheureuse qui se calme en pleurant silencieusement et en murmurant :

« N'as-tu pas de rancœur à mon égard ?

– J'ai de l'amour. C'est pour cela que je suis venu. Aie la paix.

– Toi, tu pardonnes ! Mais le monde ! Et ta Mère ! Elle va me haïr.

– Elle pense à toi comme à une sœur. Le monde est cruel, c'est vrai. Ma Mère est la Mère de l'Amour, et elle est bonne. Tu ne peux aller de par le monde, mais elle viendra à toi quand tout sera en paix. Le temps pacifie...

– Fais-moi mourir, si tu m'aimes...

– Encore un peu de temps. Ton fils n'a rien su me donner. Toi, donne-moi un temps de ta souffrance. Il sera court.

– Mon fils t'a trop donné... C'est l'horreur infinie qu'il t'a donnée.

– Et toi tu m'as donné la douleur infinie. L'horreur est passée, elle ne sert plus à rien. Mais ta douleur est utile : elle s'unit à mes plaies, de sorte que tes larmes et mon sang lavent le monde. Toute la souffrance s'unit pour laver le monde. Tes larmes se mêlent à mon sang et aux pleurs de ma Mère, entourés de toute la douleur des saints qui souffriront pour le Christ et pour les hommes, pour mon amour et celui des hommes. Pauvre Marie ! »

Il la couche doucement, lui croise les mains, la regarde se calmer...

632.6 Anne revient et reste, stupéfaite, sur le seuil.

Jésus, qui s'est relevé, la regarde en disant :

« Tu as obéi à mon désir. Les obéissants obtiennent la paix. Ton âme m'a compris. Vis dans ma paix. »

Il baisse de nouveau les yeux sur Marie, qui le regarde en versant des larmes plus calmes, et il lui sourit une nouvelle fois. Il ajoute :

« Place ton espérance dans le Seigneur. Il t'apportera ses consolations. »

Après l'avoir bénie, il s'apprête à partir.

Mais Marie pousse un cri passionné :

« On dit que mon fils t'a trahi par un baiser ! Est-ce vrai, Seigneur ? Si oui, laisse-moi le laver en te baisant les mains. Je ne puis faire autre chose ! Je ne puis faire autre chose pour effacer... pour effacer... »

La douleur la reprend avec force.

Jésus ne lui donne pas ses mains à baiser, ces mains sur lesquelles la large manche de son vêtement blanc retombe jusqu'au milieu du métacarpe en cachant les blessures, mais il lui prend la tête entre ses mains et se penche pour effleurer de ses lèvres divines le front brûlant de la plus malheureuse des femmes. Et il lui dit en se redressant :

« Mes larmes et un baiser ! Personne n'a autant obtenu de moi. Reste donc dans la paix puisque, entre toi et moi, il n'y a que de l'amour. »

Il la bénit et, après avoir traversé rapidement la pièce, il sort derrière Anne, qui n'a pas osé s'avancer ni parler, mais qui pleure d'émotion.

632.7 Pourtant, dès qu'ils se trouvent dans le corridor qui mène à la porte de la maison, Anne ose poser la question qui lui tient tant à cœur :

« Ma Joanne ?

– Depuis quinze jours, elle est bienheureuse au Ciel. Je n'en ai pas parlé parce qu'il y a trop de contraste entre ta fille et le fils de Marie.

– C'est vrai ! Quel déchirement ! Je crois qu'elle en meurt.

– Non. Pas tout de suite.

– Maintenant, elle sera plus en paix. Tu l'as consolée. Toi ! Toi qui, plus que tous...

– Moi qui la plains plus que tous. Je suis la divine Compassion. Je suis l'Amour. Je te le dis, femme : si seulement Judas m'avait jeté un regard de repentir, je lui aurais obtenu le pardon de Dieu... »

Quelle tristesse se peint sur le visage de Jésus ! La femme en est frappée. Paroles et silence combattent sur ses lèvres, mais elle est femme, et la curiosité l'emporte. Elle demande :

« Mais est-ce que cela a été une... un... Je veux dire : ce malheureux a-t-il péché soudainement ou bien...

– Depuis des mois il péchait, et aucune parole, aucun geste de ma part n'a pu l'arrêter tant était forte sa volonté de pécher. Mais ne lui en parle pas à elle...

– Je n'en dirai rien !... Seigneur ! Quand Ananie, qui s'était enfui de Jérusalem sans même terminer la Pâque, la nuit même

de la parascève, est entré ici en hurlant : “ Ton fils a trahi le Maître et l’a livré à ses ennemis ! Il l’a trahi par un baiser. J’ai vu le Maître frappé et couvert de crachats, flagellé, couronné d’épines, chargé de la croix, crucifié et mort à cause de ton fils. Et les ennemis du Maître crient notre nom avec un air de triomphe obscène. On raconte l’acte de ton fils qui, pour moins que le prix d’un agneau, a vendu le Messie et l’a trahi par un baiser pour le désigner aux gardes ! ” Marie est tombée à terre, elle devenue noire sur le coup. Le médecin dit que son fiel s’est répandu, que son foie a éclaté et que tout le sang en est corrompu. Et... le monde est mauvais. Elle a raison... J’ai dû la transporter ici, car ils venaient crier près de sa maison de Kérioth : “ Ton fils est déicide et s’est suicidé ! Il s’est pendu ! Belzébuth a pris son âme et même Satan est venu prendre son corps. ” Cet horrible prodige est-il vrai ?

– Non, femme. On l’a trouvé mort, pendu à un olivier...

– Ah ! Ils criaient encore : “ Le Christ est ressuscité, et il est Dieu. Ton fils a trahi Dieu. Tu es la mère de celui qui a trahi Dieu. Tu es la mère de Judas. ” Pendant la nuit, avec Ananie et un serviteur fidèle, le seul qui me soit resté, car personne ne voulait rester auprès d’elle... je l’ai portée ici. Mais Marie entend ces cris dans le vent, dans les bruits de la terre, en tout.

– Pauvre mère ! C’est horrible, oui.

– Mais ce démon n’a pas pensé à cela, Seigneur ?

– C’était une des raisons que j’invoquais pour le retenir. Mais cela n’a servi à rien. Comme Judas n’a jamais aimé d’un amour véritable son père et sa mère, ni personne d’autre qui soit son prochain, il en est venu à haïr Dieu.

– C’est vrai !

– Adieu, femme. Que ma bénédiction te donne la force de supporter le mépris du monde pour ta pitié envers Marie. Baise ma main. A toi, je peux la montrer. A elle, cela lui aurait fait trop de mal de le voir. »

Il retrousse sa manche pour découvrir son poignet transpercé.

Anne pousse un gémissement en effleurant à peine de ses lèvres le bout des doigts.

632.8 On entend le bruit d'une porte qui s'ouvre et un cri étouffé : " Le Seigneur ! " Un homme âgé se prosterne et reste ainsi.

« Ananie, le Seigneur est bon. Il est venu consoler ta parente, et nous consoler nous aussi » dit Anne pour reconforter le petit vieillard, trop ému.

Mais l'homme n'ose faire le moindre mouvement. Il gémit en pleurant :

« Nous sommes d'un sang honni. Je ne peux pas regarder le Seigneur. »

Jésus s'avance vers lui. Il lui touche la tête en lui parlant dans les mêmes termes qu'à Marie :

« Les parents qui ont fait leur devoir ne doivent pas se tenir pour responsables du péché de leur proche. Prends courage, homme ! Dieu est juste. Paix à toi et à cette maison. Moi, je suis venu, et toi, tu te rendras là où je t'envoie. Pour la Pâque supplémentaire les disciples seront à Béthanie. Tu iras les trouver, et tu leur raconteras que, le douzième jour après sa mort, tu as vu le Seigneur à Kérioth, vivant, avec sa véritable chair, son

âme et sa Divinité. Ils te croiront, car j'ai été déjà beaucoup avec eux. Mais apprendre que je me trouvais à plusieurs endroits le même jour les confirmera dans leur foi en ma nature divine. Avant cela encore, tu iras aujourd'hui même à Kérioth pour demander au chef de la synagogue de rassembler le peuple, et tu diras en présence de tout le monde que je suis venu ici, et qu'ils doivent se rappeler mes paroles d'adieu. Ils te demanderont certainement : " Pourquoi n'est-il pas venu chez nous ? " Tu répondras ceci : " Le Seigneur m'a recommandé de vous dire que, si vous vous étiez conduits comme il vous avait enjoint de le faire envers une mère qui n'était pas coupable, il se serait montré. Mais vous avez manqué à l'amour, c'est pourquoi le Seigneur ne s'est pas montré. " Le feras-tu ?

– C'est difficile, Seigneur ! C'est difficile à faire ! Ils nous tiennent tous pour des cœurs lépreux... Le chef de la synagogue ne m'écouterait pas. Le peuple ne me laisserait pas parler. Peut-être même me frapperont-ils... Je le ferai néanmoins, puisque tu le désires. »

Le vieillard ne lève pas la tête. Il parle courbé dans un profond prosternement.

« Regarde-moi, Ananie ! »

L'homme montre un visage que la vénération rend tout tremblant.

Jésus est resplendissant et beau comme sur le Thabor... La lumière le couvre, en cachant son aspect et son sourire... Et le couloir reste sans lui, sans qu'aucune porte n'ait bougé pour lui livrer passage.

Anne et Ananie adorent longuement, ils sont devenus tout adoration par la manifestation divine.

### *III. Aux enfants de Yutta et à leur mère Sarah.*

632.9 Le verger de la maison de Sarah. Les enfants jouent sous les arbres feuillus. Le plus petit se roule dans l'herbe près d'une rangée serrée de pampres, les plus grands jouent à cache-cache derrière les haies et les vignes et se poursuivent avec des cris d'hirondelles joyeuses.

Voilà que Jésus apparaît près du petit auquel il a donné son nom. Oh ! sainte simplicité des innocents ! Yésaï ne s'étonne pas de le voir là à l'improviste, mais il lui tend ses petits bras pour que Jésus le prenne dans les siens, et Jésus le prend : cela se passe avec le plus grand naturel.

Les autres surviennent en courant encore une fois – bienheureuse simplicité des enfants ! – et sans stupeur, heureux, s'approchent de lui. On dirait qu'il n'y a rien de changé pour eux. Peut-être ne savent-ils pas. Mais une fois que chacun a obtenu sa caresse, Marie, la plus grande et la plus sensée, dit :

« Alors tu ne souffres plus, Seigneur, maintenant que tu es ressuscité ? J'ai eu tant de peine !

– Je ne souffre plus. Je suis venu pour vous bénir avant de monter vers mon Père et le vôtre, au Ciel. Mais de là aussi je vous bénirai toujours, si vous êtes toujours bons. Vous direz à ceux qui m'aiment que je vous ai laissé ma bénédiction, aujourd'hui. Rappelez-vous ce jour.

632.10 – Tu ne viens pas à la maison ? Maman est là. Ils ne nous croiront pas » dit Marie.

Mais son frère ne pose pas la question. Il s'écrie : " Maman, Maman ! Le Seigneur est ici !... " et, en courant à la maison, il répète ce cri.

Sarah accourt, apparaît... juste à temps pour voir Jésus, très beau, disparaître à la limite du verger, dans la lumière qui l'absorbe...

« Le Seigneur ! Pourquoi ne pas m'avoir appelée plus tôt ?... » demande Sarah dès qu'elle retrouve l'usage de la parole. « Mais quand et d'où est-il venu ? Etait-il seul ? Sots que vous êtes !

– Nous l'avons trouvé ici. Une minute plus tôt il n'y était pas... Il n'est pas venu de la route, ni du jardin. Il tenait Yésaï dans les bras... Il nous a dit qu'il était venu nous bénir et nous apporter sa bénédiction pour ceux qui l'aiment à Yutta, et il nous a demandé de nous rappeler ce jour. Maintenant, il monte au Ciel, mais il nous aimera si nous sommes bons. Comme il était beau ! Il avait les mains blessées, mais elles ne lui font plus mal. Ses pieds aussi étaient blessés. Je les ai vus dans l'herbe. Cette fleur-là touchait exactement la blessure d'un de ses pieds. Je la cueille...»

Ils parlent tous ensemble, échauffés par l'émotion. Leur surexcitation les fait même transpirer.

Sarah les caresse en murmurant :

« Dieu est grand ! Allons, venez. Allons le dire à tout le monde. Parlez, vous qui êtes innocents. Vous pouvez parler de Dieu. »

#### *IV. Au jeune Jaias, à Pella.*

632.11 Le jeune homme travaille avec ardeur autour d'une charrette. Il est en train de la charger de légumes cueillis dans un

jardin voisin. L'âne frappe de son sabot le sol dur du chemin de campagne.

En se tournant pour prendre un panier de laitues, il voit Jésus qui lui sourit. Il laisse tomber à terre le panier et s'agenouille en se frottant les yeux, ne croyant pas à ce qu'il voit, et il murmure :

« Très-Haut, ne m'induis pas en illusion ! Ne permets pas, Seigneur, que je sois trompé par Satan par de faux aspects séduisants. Il est bien mort, mon Seigneur ! Il a été enseveli, et on dit maintenant que son cadavre a été enlevé. Pitié, Seigneur très-haut ! Montre-moi la vérité.

– Je suis la Vérité, Jaias. Je suis la Lumière du monde. Regarde-moi. Vois-moi. C'est pour cela que je t'ai rendu la vue : pour que tu puisses témoigner de ma puissance et de ma Résurrection.

– Oh ! C'est vraiment le Seigneur ! C'est toi ! Oui, c'est toi, Jésus ! »

Il se traîne sur les genoux pour lui baiser les pieds.

« Tu diras que tu m'as vu, que tu m'as parlé, et que je suis bien vivant. Tu diras que tu m'as vu aujourd'hui. A toi la paix et ma bénédiction. »

Jaias reste seul, heureux. Il oublie la charrette et les légumes. C'est en vain que l'âne, énervé, frappe le chemin et brait pour protester contre la longueur de l'attente... Jaias est en extase.

632.12 Une femme sort de la maison près du jardin, et elle le voit là, pâle d'émotion, le visage absent. Elle s'écrie :

« Jaias ! Qu'est-ce que tu as ? Que t'est-il arrivé ? »

Elle accourt, le secoue, le ramène sur la terre...

« Le Seigneur ! J'ai vu le Seigneur ressuscité. Je lui ai baisé les pieds et j'ai vu ses plaies. Ils ont menti. Il était vraiment Dieu et il est ressuscité. J'avais peur d'être trompé. Mais c'est lui ! C'est vraiment lui ! »

Tremblante, frissonnante d'émotion, la femme murmure :

« En es-tu vraiment sûr ?

– Tu es bonne, femme. Par amour pour lui, tu nous as pris comme serviteurs, ma mère et moi. Ne te refuse pas à croire !...

– Si tu en es sûr, je crois. Mais avait-il une vraie chair ? Il était chaud ? Il respirait ? Il parlait ? Avait-il vraiment une voix ou était-ce une impression ?

– J'en suis sûr. C'était la chair tiède d'un vivant, c'était une voix véritable, c'était une respiration. Il avait la beauté d'un Dieu, mais il était homme comme toi et moi. Allons, allons raconter cela à ceux qui souffrent ou qui doutent. »

*V. A Jean de Nobé.*

632.13 Le vieillard est seul chez lui, mais il est serein. Il répare une sorte de siège qui s'est décloué d'un côté, et sourit à je ne sais quel rêve.

Un coup à la porte. Le vieillard, sans quitter son travail, dit :

« Entrez ! Que voulez-vous, vous qui venez ? Etes-vous encore de ceux-là ? Je suis trop vieux pour changer ! Même si tout le monde me criait : " Il est mort ", moi je continuerais à

soutenir qu'il est vivant. Même si cela devait me coûter la vie. Entrez donc ! »

Il se redresse pour aller voir à la porte qui frappe sans entrer. Mais quand il en est tout proche, elle s'ouvre et Jésus entre.

« Oh ! Oh ! Oh ! Mon Seigneur ! Vivant ! J'ai cru ! Et il vient récompenser ma foi ! Béni ! Moi, je n'ai jamais douté. Dans ma douleur, je me suis dit : " S'il m'a envoyé l'agneau pour le banquet de joie, c'est signe qu'en ce jour il ressuscitera. " Alors j'ai tout compris.

Quand tu es mort et que la terre a tremblé, j'ai compris ce que je n'avais pas encore compris. Et j'ai passé pour un fou, à Nobé, parce que, une fois couché le soleil du lendemain du sabbat, j'ai préparé le banquet et je suis allé inviter des mendiants en annonçant : " Notre Ami est ressuscité ! " On prétendait déjà que ce n'était pas vrai. On disait qu'ils t'avaient enlevé la nuit. Mais moi, je ne les ai pas crus, car, dès le moment de ta mort, j'ai compris que tu mourais pour ressusciter, et que c'était cela, le signe de Jonas. »

632.14 Jésus le laisse parler en souriant. Puis il demande :

« Et maintenant veux-tu encore mourir, ou rester pour témoigner de ma gloire ?

– Ce que tu veux, Seigneur !

– Non. Ce que toi, tu veux. »

Le vieillard réfléchit, puis il décide :

« Ce serait beau de sortir du monde où tu n'es plus comme avant. Mais je renonce à la paix du Ciel pour annoncer aux incroyables : “ Moi, je l'ai vu ! ” »

Jésus lui pose la main sur la tête pour le bénir, et ajoute :

« Mais bientôt tu connaîtras aussi la paix, et tu viendras à moi avec le titre de confesseur du Christ. »

Et il s'en va. Ici, peut-être par pitié pour le vieillard âgé, il n'a pas donné à son apparition et à sa disparition une forme merveilleuse, mais il a agi en tout comme s'il était le Jésus d'autrefois, qui entrait et sortait, humainement, d'une maison.

#### *VI. Chez Matthias, le solitaire de Jabès Galaad.*

632.15 Le vieil homme travaille autour de ses légumes et il monologue :

« Toutes ces richesses que j'ai pour lui, il n'y goûtera jamais plus. J'ai travaillé en vain. Je crois qu'il était le Fils de Dieu, mort et ressuscité. Mais ce n'est plus le Maître qui s'assied à la table du pauvre ou du riche et partage avec un égal amour la nourriture du pauvre et du riche — et même avec plus d'amour, c'est certain. Maintenant, il est le Seigneur ressuscité. Il est ressuscité pour nous confirmer dans la foi, nous, ses fidèles. Certains prétendent que ce n'est pas vrai, que personne n'est jamais ressuscité par lui-même. Personne. Non, aucun homme. Mais lui, si, parce qu'il est Dieu. »

Il bat des mains pour chasser ses colombes qui descendent ramasser des graines dans la terre fraîchement bêchée et ensemencée, et reprend :

« Inutile désormais que vous ayez des petits ! Il n’y goûtera plus ! Et vous, abeilles inutiles, pour qui produisez-vous votre miel ?

J’avais espéré l’avoir au moins une fois avec moi, maintenant que je suis moins misérable. Tout a prospéré ici, depuis sa venue... Ah ! Mais avec ces deniers auxquels je n’ai jamais touché, je veux aller à Nazareth, chez sa Mère, pour lui dire : “ Prends-moi comme serviteur, mais laisse-moi vivre auprès de toi, car tu es encore lui. »

Il essuie une larme du revers de la main...

632.16 « Matthias, as-tu du pain pour un pèlerin ? »

Matthias lève la tête, mais agenouillé comme il l’est, il ne voit pas qui lui parle de derrière la haute haie qui entoure sa petite propriété perdue dans cette solitude verte qu’est cet endroit de l’autre côté du Jourdain. Mais il répond :

« Qui que tu sois, viens, au nom du Seigneur Jésus. »

Et il se redresse pour ouvrir la grille.

Il se trouve en face de Jésus, et reste la main sur le verrou, sans pouvoir faire un geste.

« Tu ne veux pas de moi comme hôte, Matthias ? Tu l’as fait une fois. Tu te plaignais de ne plus pouvoir le faire. Je suis ici et tu ne m’ouvres pas ? dit Jésus en souriant.

– Oh ! Seigneur... moi..., je... je ne suis pas digne que mon Seigneur entre ici... Moi... »

Jésus passe la main par-dessus la grille et pousse le verrou en disant :

« Le Seigneur entre là où il veut, Matthias. »

Il pénètre dans l'humble jardin, se dirige vers la maison, et dit, sur le seuil :

« Sacrifie donc les petits de tes colombes. Sors de la terre tes légumes, et apporte du miel de tes abeilles. Nous partagerons le pain ensemble et ton travail n'aura pas été inutile, ni ton désir vain. Et cet endroit te sera cher sans que tu ailles là où il y aura bientôt silence et abandon. Je suis partout, Matthias. Celui qui m'aime est avec moi, toujours. Mes disciples seront à Jérusalem. C'est là que naîtra mon Eglise. Fais en sorte d'y être pour la Pâque supplémentaire.

– Pardonne-moi, Seigneur. Mais je n'ai pas su rester là-bas, et je me suis enfui. J'y étais arrivé la veille de la parascève à none, et le jour suivant... j'ai fui pour ne pas te voir mourir. Pour cette seule raison, Seigneur !

– Je le sais. Et je sais que tu es revenu, l'un des premiers, pleurer sur mon tombeau. Mais je n'y étais déjà plus. Je sais tout. Voilà, je m'assieds ici et je me repose. Je me suis toujours reposé ici... Les anges le savent. »

632.17 L'homme se met à l'œuvre, mais semble se mouvoir dans une église tant ses gestes sont respectueux. De temps en temps, il essuie une larme qui veut se mêler à son sourire, pendant qu'il va et vient pour prendre les petites colombes, les tuer, les préparer, attiser le feu, cueillir et laver les légumes, disposer sur un plat les figues précoces, et dresser la pauvre table avec sa meilleure vaisselle.

Mais quand tout est prêt, comment pourrait-il s'asseoir et manger ? Il veut servir et cela lui paraît déjà beaucoup. Il ne désire rien de plus. Mais Jésus, qui a offert et béni la nourriture, lui offre une moitié du pigeon qu'il a découpé en mettant la viande sur un morceau de fouace qu'il a trempée dans la sauce.

« Oh ! Tu me traites comme un préféré ! » s'exclame l'homme.

Il mange en pleurant de joie et d'émotion, sans quitter des yeux Jésus qui mange... qui boit, qui goûte les légumes, les fruits, le miel, qui lui offre sa coupe après avoir absorbé une gorgée de vin — avant, il avait toujours bu de l'eau.

Le repas est fini.

« Je suis bien vivant. Tu le vois, et tu es bienheureux. Rappelle-toi qu'il y a douze jours de cela, je suis mort par la volonté des hommes, mais que celle-ci est nulle quand elle n'est pas en accord avec la volonté de Dieu. Et même : la volonté contraire des hommes devient l'instrument servile de la Volonté éternelle. Adieu, Matthias. Puisque j'ai dit que ceux qui m'auront donné à boire quand j'étais le Pèlerin sur lequel il était encore permis d'avoir des doutes seraient avec moi, je te l'affirme : tu auras part à mon Royaume céleste.

– Mais maintenant, je te perds, Seigneur !

– Reconnais-moi en tout pèlerin ; je suis en tout mendiant, en tout malade, en tous ceux qui ont besoin de pain, d'eau et de vêtements. Je suis en tout homme qui souffre, et ce qui est fait à celui qui souffre, c'est à moi que cela est fait. »

Il ouvre les bras pour bénir et disparaît.

*VII. Chez Abraham d'Engaddi, qui meurt dans ses bras.*

632.18 La place d'Engaddi est un temple hypostyle de palmiers bruissants. La fontaine est le miroir du ciel d'avril. Les colombes forment le bas murmure d'un orgue.

Le vieil Abraham la traverse avec ses outils de travail sur les épaules. Il paraît encore plus âgé, mais serein comme un homme qui a trouvé le calme après une grande tempête. Il parcourt le reste de la ville, et se dirige vers les vignes près des sources. Ce sont de belles vignes fécondes, déjà pleines des promesses d'une récolte abondante. Il y entre, se met à sarcler, à tailler, à lier. De temps à autre, il se relève, s'appuie sur sa pioche, réfléchit. Il lisse sa barbe patriarcale, soupire, hoche la tête, tout à un discours intérieur.

Un homme bien enveloppé dans son manteau monte la route vers les sources et les vignes. Je dis : un homme, mais c'est Jésus, car ce sont sa démarche et son vêtement. Mais pour le vieillard, c'est un homme. Et l'homme interpelle Abraham :

« Puis-je m'arrêter ici ?

– L'hospitalité est sacrée. Je ne l'ai jamais refusée à personne. Viens. Entre. Que le repos à l'ombre de mes vignes te soit doux. Veux-tu du lait ? Du pain ? Je te donnerai ce que je possède ici.

– Et moi, que puis-je te donner ? Je n'ai rien.

– Celui qui est le Messie m'a tout donné, pour tous les hommes. Et quoi que je t'offre, ce ne sera rien par rapport à ce que lui m'a donné.

– Sais-tu qu'ils l'ont crucifié ?

– Je sais qu’il est ressuscité. Es-tu de ceux qui l’ont crucifié ? Je ne peux pas te haïr parce que lui ne veut pas de haine. Mais si je le pouvais, je te haïrais si tu l’étais.

– Je ne suis pas de ceux qui l’ont crucifié. Sois en paix. Tu sais donc tout de lui.

– Tout. Et Elisée... C’est mon fils, tu sais ? Elisée n’est plus revenu de Jérusalem. Il m’avait dit : “ Permits-moi de partir, père, car je quitte tous mes biens pour prêcher le Seigneur. J’irai à Capharnaüm à la recherche de Jean, et je m’unirai aux disciples fidèles. ”

– Ton fils t’a donc abandonné ? Alors que tu es si vieux et seul ?

– Ce que tu appelles abandon était mon rêve et fait ma joie. La lèpre ne m’avait-elle pas privé de lui ? Et qui me l’a rendu ? Le Messie. Alors est-ce que je le perds parce qu’il part annoncer le Seigneur ? Mais non ! Je le retrouverai dans la vie éternelle. 632.19 Mais tu parles d’une façon qui me donne des soupçons. Serais-tu un émissaire du Temple ? Viens-tu persécuter ceux qui croient au Ressuscité ? Frappe ! Je ne fuis pas. Je n’imite pas les trois sages d’autrefois. Je reste. Car si je tombe pour lui, je le rejoins au Ciel et ma prière de l’an dernier est exaucée.

– C’est vrai. Tu disais alors : “ J’ai attendu le Seigneur avec impatience, et il s’est tourné vers moi. ”

– Comment sais-tu cela ? Es-tu l’un de ses disciples ? Etais-tu avec lui quand je l’en ai prié ? Ah ! Si c’est le cas, aide-moi à lui faire entendre mon cri, pour qu’il s’en souviene. »

Il se prosterne, croyant parler à un apôtre.

« C'est moi, Abraham d'Engaddi, et je te dis : " Viens. " »

Jésus lui ouvre les bras en se manifestant ainsi et l'invite à s'y précipiter et à s'abandonner sur son cœur.

A ce moment, entre dans la vigne un enfant, suivi d'un jeune homme, en criant :

« Père ! Père ! Nous voici pour t'aider. »

Mais son cri d'enfant est couvert par le cri puissant du vieillard, un vrai cri de délivrance :

« Voilà ! Je viens ! »

Et Abraham se jette dans les bras de Jésus, en criant encore :

« Jésus, Messie saint ! Entre tes mains je remets mon esprit ! »

Mort bienheureuse ! Mort que j'envie ! Sur le cœur du Christ, dans la paix sereine de la campagne fleurie d'avril...

632.20 Jésus dépose avec calme le vieillard sur l'herbe fleurie qui ondule à la brise, au pied d'une rangée de vignes, et il dit aux enfants, étonnés et effrayés, tout près de pleurer :

« Ne pleurez pas. Il est mort dans le Seigneur. Bienheureux ceux qui meurent en lui ! Allez, mes enfants, prévenir les habitants d'Engaddi que le chef de la synagogue a vu le Ressuscité et que sa prière a été exaucée. Ne pleurez pas ! Ne pleurez pas ! »

Il les caresse en les conduisant à la sortie. Puis il revient près du défunt, lui remet en ordre la barbe et les cheveux, lui baise

les paupières restées mi-closes, met en place ses membres et étend sur lui le manteau qu'Abraham avait enlevé pour travailler.

Il reste jusqu'au moment où il entend des voix sur la route. Alors il se redresse. Splendide... Ceux qui accourent le voient. Ils crient. Ils hâtent le pas pour rejoindre Jésus. Mais lui se dérobe à leurs regards dans l'éclat d'un rayon plus vif du soleil.

### *VIII. Elie, l'essénien du Kérith.*

632.21 L'âpre solitude de l'âpre montagne au fond de laquelle coule le Kérith. Elie est en prière, encore plus décharné et plus barbu. Il porte un vêtement de laine rêche, ni gris ni marron, qui le rend semblable aux rochers qui l'entourent.

Il perçoit un son, comme si c'était le vent ou le tonnerre. Il lève la tête : Jésus est apparu sur un rocher en équilibre au-dessus d'un précipice au fond duquel court le torrent.

« Le Maître ! »

Il se jette à terre, le visage contre le sol.

« C'est moi, Elie. Tu n'as pas senti le tremblement de terre de la parascève ?

– Si, je l'ai senti et je suis descendu à Jéricho et chez Nikê. Je n'ai trouvé personne de ceux qui t'aiment. J'ai demandé de tes nouvelles. Ils m'ont frappé. Puis j'ai senti une seconde fois la terre trembler, mais plus légèrement, et je suis revenu ici faire pénitence, en pensant que les digues de la colère céleste se sont ouvertes.

– C'étaient celles de la miséricorde divine. Je suis mort et ressuscité. Regarde mes plaies. Rejoins sur le Thabor les serviteurs du Seigneur et dis-leur que c'est moi qui t'ai envoyé. »

Il le bénit et disparaît.

*IX. A Dorca et à son enfant, au château de Césarée de Philippe.*

632.22 L'enfant de Dorca, soutenu par sa mère, fait ses premiers pas sur le bastion de la forteresse. Et Dorca, penchée comme elle l'est, ne voit pas apparaître le Seigneur. Mais quand elle lui laisse quelque liberté, elle le voit qui se met à marcher avec assurance et rapidité vers le coin du bastion. Elle se redresse donc pour courir afin de l'empêcher de tomber, et peut-être de mourir s'il passe à travers les mâchicoulis ou passages destinés aux armes offensives. Ce faisant, elle voit Jésus prendre l'enfant sur son cœur et l'embrasser. La femme n'ose faire un geste, mais elle pousse un cri. Un cri qui fait lever la tête aux personnes qui se tiennent dans les cours et attire les visages aux fenêtres :

« Le Seigneur ! Le Seigneur ! Le Messie est ici ! Il est vraiment ressuscité ! »

Mais avant que les gens ne puissent accourir, Jésus a déjà disparu.

« Tu es folle ! Tu as rêvé ! Un jeu de lumière t'aura fait voir un fantôme.

– Oh ! Il était bien vivant ! Voyez comme mon fils regarde dans cette direction, et comme il a dans ses mains une pomme belle comme son petit visage. Il la ronge avec ses quenottes en riant. Moi, je n'ai pas de pommes...

– Personne n’a des pommes mûres ces jours-ci, et si fraîches... constatent-ils avec émotion.

632.23 – Interrogeons Tobie, suggèrent quelques femmes.

– Et que voulez-vous qu’il réponde ? Il sait à peine dire maman ! »

Les hommes se moquent d’elles. Mais elles se penchent sur le petit garçon et demandent :

« Qui t’a donné cette pomme ? »

Et l’enfant, qui sait à peine prononcer les mots les plus élémentaires, dit avec assurance, en riant de toutes ses petites dents et de ses gencives encore vides :

« Jésus.

– Oh !

– Hé ! vous l’appellez Yésaï ! Il sait dire son nom.

– Jésus-toi, ou Jésus le Seigneur ? Quel Seigneur ? Où l’as-tu vu ? »

Les femmes le harcèlent de questions.

« Là, le Seigneur. Jésus le Seigneur.

– Où est-il ? Où est-il allé ?

– Là. »

Il indique le ciel plein de soleil en riant de bonheur, et il mord sa pomme.

Pendant que les hommes s'éloignent en hochant la tête, Dorca dit aux femmes :

« Il était beau. Il semblait vêtu de lumière. Et il avait sur les mains la marque des clous, rouge comme un bijou dans tant de blancheur. Je l'ai bien vu, car il tenait l'enfant ainsi. »

Elle mime le geste de Jésus.

632.24 L'intendant accourt, se fait répéter le récit, réfléchit et conclut :

« Le psaume le dit bien : “ Ta splendeur est chantée par la bouche des enfants, des tout-petits. ” Alors pourquoi pas la vérité ? Eux sont innocents. Quant à nous... souvenons-nous de ce jour... Mais non ! Je vais dans le village des disciples. Je vais voir si le Rabbi s'y trouve... Il était pourtant mort... Mais... »

Et sur ce “ mais... ” qu'il finit de conclure intérieurement, l'intendant s'en va, tandis que les femmes, exaltées, continuent de poser d'interroger le petit garçon, qui rit et répète :

« Jésus, là. Et puis là. Jésus Seigneur. »

Et il indique le lieu où était Jésus, puis le soleil où il l'a vu disparaître, heureux, heureux.

*X. Aux personnes rassemblées dans la synagogue de Cédès.*

632.25 Les habitants de Cédès sont rassemblés dans la synagogue et discutent des derniers événements avec le vieux

Matthias, le chef de la synagogue. La synagogue est plutôt obscure, car les portes sont fermées et les rideaux baissés sur les fenêtres, de lourds rideaux que le vent d'avril a du mal à faire bouger.

Un éclair illumine la pièce. Cela semble être un éclair, mais c'est la lumière qui précède Jésus. Sa manifestation frappe de stupeur une grande partie de l'assistance. Il ouvre les bras. Ses blessures aux mains et aux pieds sont bien visibles, car il apparaît sur la plus haute des trois marches qui conduisent à une porte fermée. Il dit :

« Je suis ressuscité. Je vous rappelle la discussion[82] que j'ai eue avec les scribes. A cette génération mauvaise, j'ai donné le signe que j'avais promis : celui de Jonas. A qui m'aime et est fidèle je donne ma bénédiction. »

Rien de plus. Il a disparu.

« Mais c'était lui ! D'où vient-il ? Il était bien vivant ! Il l'avait dit ! Voilà ! Maintenant, je comprends. Le signe de Jonas, ce sont les trois jours qu'il a passés dans les entrailles de la terre, puis la résurrection... »

Les commentaires forment un vrai brouhaha...

<p><i>XI. A un groupe de rabbins, à Giscala.</i></p>
--

632.26 Je vois un groupe venimeux de rabbins tenter de convaincre quelques hommes hésitants. Ils voudraient obtenir que ces derniers se rendent chez Gamaliel, qui s'est enfermé chez lui et refuse de voir qui que ce soit.

Ces hommes leur répliquent :

« Nous vous le certifions, il n'est pas ici. Nous ne savons pas où il est. Il est venu, il a consulté des rouleaux, et il est reparti sans dire un mot. Il faisait peur tant il paraissait bouleversé et vieilli. »

De mauvaise grâce, les rabbins leur tournent le dos et s'éloignent en maugréant :

« Gamaliel est aussi fou que Simon ! Ce n'est pas vrai que le Galiléen est ressuscité ! Ce n'est pas vrai. Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai qu'il est Dieu. Ce n'est pas vrai. Rien n'est vrai. Nous seuls sommes dans le vrai. »

L'angoisse même avec laquelle ils répètent que ce n'est pas vrai montre leur peur que ce ne le soit, leur besoin de se rassurer.

Après avoir longé les murs de la maison, ils parviennent à côté de la tombe de Hillel. Aboyant toujours leurs négations, ils lèvent la tête... et s'enfuient en poussant les hauts cris. Jésus, qui est très bon avec les bons, est ici terrible de puissance. Il a les bras ouverts comme sur la croix. Les plaies des mains rougissent comme si elles suintaient du sang. Il ne dit pas un mot, mais il les foudroie du regard.

Les rabbins fuient, tombent, se relèvent, se blessent contre des arbres ou des pierres... Ils sont fous de peur. Ils ressemblent à des meurtriers qui se retrouvent en présence de leur victime.

## *XII. A Joachim et Marie, à Bozra.*

632.27 « Marie ! Marie ! Joachim et Marie ! Venez, sortez ! »

Ceux-ci se trouvent dans une pièce paisible, éclairée par une lampe, l'une occupée à coudre, l'autre à faire des comptes. Ils lèvent la tête, se regardent... Joachim, blanc de peur, murmure :

« C'est la voix du Rabbi ! Il vient de l'autre vie... »

Craintive, la femme apeurée se serre contre l'homme.

Mais l'appel se répète et tous deux, en se tenant étroitement pour se donner du courage, osent sortir, aller dans la direction de la voix.

Dans le jardin, qu'éclaire la faucille de la nouvelle lune, Jésus resplendit. La lumière qui l'entoure, plus forte que plusieurs lunes, fait de lui un Dieu. Son sourire très doux et son regard plein d'amour en font un homme :

« Allez dire aux habitants de Bozra que vous m'avez vu vivant et réel. Racontez-le au Thabor, toi, Joachim, à ceux qui vont s'y rassembler. »

Après les avoir bénis, il disparaît.

« Mais c'était lui ! Ce n'était pas un rêve ! Demain, je pars en Galilée. Il a bien parlé du Thabor, n'est-ce pas ? »

<p><i>XIII. A Ephraïm, chez Marie, femme de Jacob.</i></p>
--

632.28 La femme est en train de pétrir de la farine pour faire du pain. Elle se retourne en s'entendant appeler, et voit Jésus. Elle se prosterne aussitôt, le visage contre le sol, les mains par terre, muette d'adoration, un peu effrayée.

Jésus prend la parole :

« Tu diras à tous que tu m'as vu et que je t'ai parlé. Le Seigneur n'est pas soumis au tombeau. Je suis ressuscité le troisième jour, comme je l'avais promis. Persévérez, vous qui êtes dans

ma voie, et ne vous laissez pas séduire par les paroles de ceux qui m'ont crucifié. Que ma paix soit avec toi. »

#### *XIV. Chez Syntica à Antioche.*

632.29 Syntica est occupée à plier des vêtements pour préparer un sac de voyage. C'est le soir, car une petite lampe, posée sur une table, diffuse une très relative lueur tremblante. La pièce s'illumine vivement. Etonnée, Syntica lève la tête pour voir ce qui arrive, d'où vient cette lumière si claire dans cette pièce toute close. Mais avant qu'elle ne voie, Jésus la devance :

« C'est moi. N'aie pas peur. Je me suis montré à plusieurs personnes pour les confirmer dans la foi. Je me montre à toi aussi, qui es obéissante et fidèle. Je suis ressuscité. Tu vois ? Je ne souffre plus. Pourquoi pleures-tu ? »

Devant la beauté du Glorifié, la femme ne trouve pas ses mots... Jésus lui sourit pour l'encourager et ajoute :

« Je suis ce même Jésus qui t'a accueillie sur la route, près de Césarée. Tu savais parler à cette époque, alors que tu étais toute craintive et que j'étais pour toi l'Inconnu. Et maintenant, tu ne sais pas me dire un mot ?

– Seigneur ! Je m'apprêtais à partir... pour m'ôter du cœur tant d'inquiétude et de douleur...

– Pourquoi de la douleur ? Ne t'a-t-on pas annoncé que j'étais ressuscité ?

– On l'a annoncé et démenti. Mais je ne me suis pas laissée troubler par ces contradictions. Je savais que tu ne pouvais pas te décomposer dans un tombeau. J'ai pleuré sur ton martyre. J'ai cru, avant même qu'on ne m'en parle, à ta résurrection. Et j'ai

continué de croire quand d'autres sont venus prétendre le contraire. Mais je voulais aller en Galilée. Je pensais : à lui, on ne peut plus faire de mal. Il est davantage Dieu qu'homme. Je ne sais si je m'exprime bien...

– Je comprends ta pensée.

– Et je me disais : je l'adorerai et je verrai Marie. Je supposais que tu ne resterais pas beaucoup parmi nous, de sorte que je hâtais mon départ. Je pensais : quand il sera retourné au Père, comme il disait, sa Mère sera un peu triste malgré sa joie, car c'est une âme, mais aussi une mère... Et j'essaierai de la consoler, maintenant qu'elle est seule... J'étais orgueilleuse !

– Non. C'était de la pitié. Je ferai part de ton désir à ma Mère. Mais n'y va pas. Reste là où tu es et continue à œuvrer pour moi, plus encore maintenant qu'avant. Tes frères, les disciples, ont besoin du travail de tous pour pouvoir propager ma doctrine. Tu m'as vu. Marie est confiée à Jean. N'aie plus aucune peine. La certitude de m'avoir vu et la puissance de ma bénédiction te permettront de fortifier ton âme. »

632.30 Syntica a un grand désir de l'embrasser, mais elle n'ose pas. Jésus lui dit :

« Viens. »

Elle s'enhardit alors et se traîne à genoux près de Jésus. Mais au moment de lui baiser les pieds, elle voit les deux plaies et retient son geste. En larmes, elle prend un coin du vêtement et le baise en murmurant :

« Que t'ont-ils fait ! » Puis une question : « Et Jean-Félix ? »

– Il est heureux. Il ne se souvient plus que de l’amour, et il vit en lui. Paix à toi, Syntica. »

Il disparaît.

La femme reste dans l’adoration, à genoux, le visage levé, les mains un peu tendues, des larmes sur le visage, un sourire sur les lèvres...

### *XV. Chez Zacharie le lévite.*

632.31 Il est assis dans une petite pièce, l’air pensif, la tête penchée sur une main. C’est Zacharie, le lévite[83].

« Ne sois pas dubitatif. N’écoute pas les voix qui te troublent. Je suis la Vérité et la Vie. Regarde-moi. Touche-moi. »

Le jeune homme a levé la tête aux premières paroles, il a vu Jésus et a glissé à genoux. Il s’écrie :

« Pardonne-moi, Seigneur. J’ai péché. J’ai laissé le doute sur ta vérité s’installer en moi.

– Les coupables sont, plus que toi, ceux qui cherchent à séduire ton esprit. Ne cède pas à leurs tentations. Je suis un corps vivant et réel. Sens le poids et la chaleur, la consistance et la force de ma main. »

Il lui prend l’avant-bras et le lève avec force :

« Lève-toi et marche dans les voies du Seigneur, loin du doute et de la peur. Heureux seras-tu si tu sais persévérer jusqu’à la fin. »

Il le bénit et disparaît.

Le jeune homme, après un instant d'étourdissement émerveillé, se précipite hors de la pièce en criant :

« Mère ! Père ! J'ai vu le Maître. Ce que prétendent les autres n'est pas vrai ! Je n'étais pas fou. Ne continuez pas à croire au mensonge, mais bénissez avec moi le Très-Haut qui a eu pitié de son serviteur. Je pars. Je vais en Galilée. Je vais trouver quelques-uns des disciples. Je vais leur dire de croire qu'il est vraiment ressuscité. »

Il ne prend ni sac, ni nourriture ni vêtements. Il saisit son manteau et part en courant sans même laisser à ses parents le temps de revenir de leur stupeur et de pouvoir intervenir pour le retenir.

*XVI. A une femme de la plaine de Saron, qui obtient la guérison de son fils malade.*

632.32 Je vois une route du littoral. Il est possible que ce soit celle qui relie Césarée à Joppé, ou une autre, je l'ignore. Je sais que je vois de la campagne à l'intérieur et la mer à l'extérieur, bleu vif, après la ligne jaunâtre de la rive. La route est certainement une artère romaine, comme en témoigne son pavement.

Une femme en pleurs marche sur cette voie aux premières heures d'un matin serein. L'aurore est encore toute proche. La femme doit être très lasse, car elle s'arrête de temps à autre pour s'asseoir sur une borne milliaire ou sur la route. Puis elle se relève et poursuit son chemin, comme si quelque chose la poussait à se hâter, en dépit de sa fatigue.

Jésus, un voyageur couvert d'un manteau, vient à côté d'elle. La femme ne le regarde pas. Elle avance, absorbée dans sa douleur. Jésus lui demande :

« Pourquoi pleures-tu, femme ? D'où viens-tu ? Et où vas-tu ainsi toute seule ?

– Je viens de Jérusalem et je retourne chez moi.

– C'est loin ?

– A mi-chemin entre Joppé et Césarée.

– A pied ?

– Dans la vallée qui précède Modin, des voleurs ont pris mon âne et ce qu'il portait.

– Tu as été imprudente de voyager seule. Ce n'est pas l'habitude de faire route seul pour la Pâque.

– Je n'étais pas venue pour la Pâque. J'étais restée à la maison, car j'ai un enfant malade ; j'espère l'avoir encore... Mon mari était parti avec les autres. Je l'ai laissé prendre de l'avance et, quatre jours après, je me suis mise en chemin. Car j'ai pensé : " Certainement, Jésus est à Jérusalem pour la Pâque. Je vais l'y chercher. " J'avais un peu peur, mais je me suis dit : " Je ne fais rien de mal. Dieu me voit. Je crois et je sais qu'il est bon. Il ne me repoussera pas, parce que... »

Elle s'arrête, comme apeurée, et jette un coup d'œil rapide sur l'homme qui marche près d'elle, si bien couvert qu'on voit à peine ses yeux, les yeux uniques de Jésus. Celui-ci prend la parole :

632.33 « Pourquoi te tais-tu ? Tu as peur de moi. Crois-tu que je sois un ennemi de celui que tu cherchais ? Car tu cherchais le Maître de Nazareth pour lui demander de venir chez toi guérir l'enfant, en l'absence de ton mari...

– Je vois que tu es un prophète. C'est bien cela. Mais quand je suis arrivée en ville, le Maître était mort. »

Les sanglots l'étouffent...

« Il est ressuscité. Ne le crois-tu pas ?

– Je le sais. Je le crois. Mais moi... je... Pendant quelques jours, j'ai espéré le voir, moi aussi... On dit qu'il s'est montré à certains. J'ai retardé mon départ... Chaque jour m'était une douleur car... mon enfant est si malade... Mon cœur était partagé... Partir pour le consoler au moment de la mort... Rester pour chercher le Maître... Je n'avais pas la prétention de lui demander de venir chez moi, mais de me promettre la guérison.

– Et tu aurais cru ? Tu penses que, de loin... ?

– Je crois. Ah ! s'il m'avait dit : “ Va en paix. Ton fils guérira ”, je n'aurais pas douté. Mais je ne le mérite pas, car... »

Elle sanglote, et presse son voile sur sa bouche comme pour s'empêcher de parler.

« Parce que ton mari est l'un des accusateurs et des bourreaux de Jésus-Christ. Mais Jésus-Christ est le Messie. Il est Dieu. Or Dieu est juste, femme. Il ne punit pas un innocent à cause d'un coupable. Il ne torture pas une mère parce que le père est pécheur. Jésus-Christ est la Miséricorde vivante...

– Oh ! Tu es peut-être l'un de ses apôtres ? Tu sais où il est ? Toi... Peut-être t'a-t-il envoyé me dire cela. Il a senti, il a vu ma douleur, ma foi, et il t'envoie à moi comme le Très-Haut a envoyé l'archange Raphaël à Tobie. Dis-le-moi s'il en est ainsi et, bien que je sois épuisée jusqu'à en être fiévreuse, je retournerai sur mes pas chercher le Seigneur.

– Je ne suis pas un apôtre. Mais les apôtres sont restés plusieurs jours encore à Jérusalem après sa Résurrection...

– C'est vrai. Je pouvais le leur demander.

– Certainement. Ils sont le prolongement du Maître.

– Je ne pensais pas qu'ils pourraient faire des miracles.

– Ils en ont fait encore...

– Mais maintenant... On m'a dit qu'un seul est resté fidèle, et je ne croyais pas...

– Si. C'est ton mari qui t'a tenu ces propos, pour se moquer de toi dans son délire de faux triomphateur. Mais moi, je te dis que tout homme peut pécher, car Dieu seul est parfait. Et il peut se repentir. Or s'il se repent, sa force grandit et Dieu augmente ses grâces en raison de sa contrition. Le Très-Haut n'a-t-il pas pardonné à David ?

632.34 – Mais qui es-tu ? Qui es-tu pour me parler avec tant de douceur et de sagesse, si tu n'es pas un apôtre ? Un ange, peut-être ? L'ange gardien de mon enfant ? Il a peut-être expiré et tu es venu me préparer... »

Jésus laisse tomber le manteau qui lui couvrait la tête et le visage et, passant de l'humble aspect d'un pèlerin ordinaire à sa

majesté de Dieu-Homme, revenu de la mort, il dit avec une douce solennité :

« C'est moi. Je suis le Messie qu'on a crucifié en vain. Je suis la Résurrection et la Vie. Va, femme. Ton fils vit, car j'ai récompensé ta foi. Ton fils est guéri. Car si le Rabbi de Nazareth a achevé sa mission, l'Emmanuel continue la sienne jusqu'à la fin des siècles pour tous ceux qui ont foi, espérance et charité dans le Dieu un et trine, dont le Verbe incarné est une Personne qui, en raison du divin amour, a quitté le Ciel pour venir enseigner, souffrir et mourir pour donner la Vie aux hommes. Va en paix, femme. Et sois forte dans la foi, car le temps est venu où, dans une même famille, l'époux s'opposera à son épouse, le père à ses enfants et ces derniers à celui-là, par haine ou par amour pour moi. Mais bienheureux ceux que la persécution n'arrachera pas à ma Voie. »

Il la bénit et disparaît.

### *XVII. A des bergers sur le grand Hermon.*

632.35 Un groupe de bergers séjournent avec leurs troupeaux sur les pentes de magnifiques pâturages. Ils discutent des événements de Jérusalem. Ils se disent avec peine : “ Nous n'aurons plus sur la terre l'ami des bergers ” et ils rappellent leurs nombreuses rencontres avec lui, ici ou là...

« Rencontres, soupire un vieux berger, que nous ne ferons jamais plus. »

Jésus apparaît comme s'il arrivait de derrière un bosquet enchevêtré où les grands troncs sont entourés de buissons bas qui cachent la vue du sentier. Ils ne le reconnaissent pas en cet homme solitaire et murmurent, en le voyant ainsi enveloppé dans un vêtement blanc :

« Qui cela peut-il être ? Un essénien ? Ici ? Un riche pharisien ? »

Ils sont perplexes.

Jésus leur demande :

« Pourquoi dites-vous que vous ne rencontrerez plus le Seigneur ? Car celui dont vous parlez, c'est le Seigneur.

– Nous le savons. Mais ignores-tu ce qu'on lui a fait ? Certains racontent qu'il est ressuscité, d'autres non. Mais même s'il est ressuscité, comme nous préférons le croire, maintenant il est parti. Comment peut-il désormais aimer et rester au milieu d'un peuple qui l'a crucifié ? Et nous qui l'aimions, même si nous ne l'avions pas tous connu, nous sommes tristes de l'avoir perdu.

– Il y a une manière de l'avoir encore auprès de vous. Il enseignait ce moyen.

– Oui, en agissant selon son enseignement. Alors on obtient le Royaume des Cieux et l'on est avec lui. Mais auparavant, il faut vivre et mourir. Or il n'est plus parmi nous pour nous reconforter.  
»

Ils hochent la tête.

« Mes petits-enfants, ceux qui mettent son enseignement en pratique et gardent sa doctrine dans leur cœur, c'est comme s'ils avaient Jésus dans le cœur. En effet Parole et Doctrine sont une seule et même science. Il n'était pas un Maître à enseigner des choses qui ne lui ressemblent pas. Par conséquent, Jésus vit en chaque homme fidèle à sa parole. Celui-ci n'en est donc pas séparé.

– Tu parles bien, mais nous sommes de pauvres hommes et... nous voudrions aussi le voir de nos yeux pour bien ressentir la joie... Moi, je ne l'ai jamais vu, et mon fils non plus, ni Jacob — celui-ci —, ni Melchias — celui-là —, pas plus que Jacques — cet autre —, ou Saül. Tu vois combien, parmi nous, ne l'ont pas vu ? Nous étions sans cesse à sa recherche, et quand nous arrivions, il était parti !

– Vous n'étiez pas à Jérusalem ce jour-là ?

– Oh si ! Mais quand nous avons appris ce qu'on voulait lui faire, nous nous sommes enfuis comme des fous sur les montagnes, pour revenir en ville après le sabbat. Nous ne sommes pas coupables de son sang, car nous n'étions pas dans la ville. Mais nous avons mal agi en étant lâches. Nous l'aurions vu, au moins, et salué. Il nous aurait sûrement bénis pour notre salut... Mais, vraiment, nous n'avons pas eu le courage de le voir endurer de tels tourments !

– C'est lui qui vous bénit maintenant. Regardez celui dont vous désirez connaître le visage. »

Il se manifeste, splendidement divin sur la verdure du pré. Devant leur stupeur qui les jette à terre, mais qui aussi cloue leurs pupilles sur le visage divin, il disparaît dans une lumière éblouissante.

*XVIII. A Sidon, dans la maison de l'enfant aveugle-né.*

632.36 L'enfant joue tout seul sous une tonnelle touffue. Il s'entend appeler, et se trouve face à Jésus. Bien peu craintif, il lui demande :

« Tu es le Rabbi qui m'a donné mes yeux ? »

De ses yeux limpides d'enfant, d'un bleu pareil à ceux de Jésus, son regard plonge dans les yeux divins étincelants.

« C'est bien moi, mon enfant. Tu n'as pas peur de moi ? »

Il lui caresse la tête.

« Peur, non. Mais maman et moi, nous avons beaucoup pleuré quand mon père est revenu plus tôt que prévu, et nous a raconté qu'il s'était enfui parce qu'on avait attrapé le rabbi pour le tuer. Il n'a pas fait la Pâque et doit partir de nouveau pour la faire. Mais tu n'es pas mort, alors ?

– Je suis mort. Regarde mes blessures. Mort sur la croix. Mais je suis ressuscité. Tu diras à ton père de demeurer quelque temps à Jérusalem après la seconde Pâque, et de rester aux alentours de l'Oliveraie, à Bethphagé. Il trouvera là quelqu'un qui lui indiquera ce qu'il doit faire.

– Mon père pensait te chercher. A la fête des Tentés, il n'a pas pu te parler. Il voulait te dire qu'il t'aimait en raison des yeux que tu m'as donnés. Mais il n'a pas pu le faire, ni alors, ni maintenant...

– Il le fera en ayant foi en moi. Adieu, mon enfant. Paix à toi et à ta famille. »

### *XIX. Chez les paysans de Yokhanan.*

632.37 Les champs de Yokhanan s'étendent sous le baiser de la lune. Silence absolu. Cette nuit étouffante oblige les paysans à garder ouverte au moins une porte de leur pauvre demeure pour ne pas mourir de chaleur dans les pièces basses où sont entassés trop de corps pour ce qu'elles peuvent contenir.

Jésus entre dans une pièce. Il semble que c'est la lune elle-même qui allonge son rayonnement pour lui étendre un tapis royal sur le sol de terre battue. Il se penche sur un dormeur, qui se tient à plat ventre dans un sommeil lourd de fatigue. Il l'appelle. Il passe à un autre, et à un suivant. Il les appelle tous, ses fidèles et pauvres amis. Il a la légèreté et la rapidité d'un ange qui vole. Il entre dans d'autres mesures... Puis il va les attendre dehors, près d'un bouquet d'arbres.

Les paysans, encore à moitié endormis, sortent de leurs taudis. Deux, trois, un seul, cinq ensemble, quelques femmes. Ils sont stupéfaits d'avoir tous été appelés par une voix connue qui a dit à chacun les mêmes mots :

« Venez à la pommeraie. »

Ils s'y rendent, les hommes en finissant d'enfiler leurs pauvres vêtements, et les femmes d'arranger leurs tresses, et ils parlent doucement.

« Il m'a semblé que c'était la voix de Jésus de Nazareth.

– Peut-être son âme. Ils l'ont tué. L'avez-vous entendu dire ?

– Moi, je ne peux pas le croire. Il était Dieu.

– Pourtant Joël l'a vu sous la croix...

– On m'a raconté hier, pendant que j'attendais que le régisseur traite ses affaires, que ses disciples sont passés par Jezraël et qu'ils ont annoncé qu'il était vraiment ressuscité.

– Tais-toi ! Tu sais ce qu'a dit le maître : la flagellation attend celui qui tient ce genre de propos.

– La mort, peut-être. Mais ne serait-ce pas mieux plutôt que de souffrir ainsi ?

– Et il n'est plus là, désormais !

– Ils sont encore plus mauvais, maintenant qu'ils ont réussi à le tuer.

– Ils sont méchants parce qu'il est ressuscité. »

Ils parlent tout bas en se dirigeant vers le lieu qui leur a été indiqué.

632.38 « Le Seigneur ! s'exclame une femme en tombant la première à genoux.

– Son fantôme ! » s'écrient d'autres.

Certains prennent peur.

« C'est moi. Ne craignez rien. Ne criez pas. Avancez. C'est vraiment moi. Je suis venu confirmer votre foi, que je sais attaquée par d'autres. Vous voyez ? Mon corps fait de l'ombre parce que c'est un vrai corps. Vous ne rêvez pas, non. C'est bien ma vraie voix. Je suis ce même Jésus qui rompait le pain avec vous et vous montrait son amour. Maintenant aussi, je vous donne mon amour. Je vous enverrai mes disciples. Et ce sera encore moi, car ils vous donneront ce que je vous donnais et ce que je leur ai donné pour pouvoir me communiquer à ceux qui croient en moi.

Portez votre croix comme j'ai porté la mienne. Soyez patients. Pardonnez. Ils vous raconteront comment je suis mort. Imitiez-moi. Le chemin de la douleur est le chemin du Ciel. Suivez-le

avec paix et vous obtiendrez mon Royaume. Il n'y a pas d'autre voie que celle de la résignation à la volonté de Dieu, de la générosité, de la charité envers tous. S'il en avait existé une autre, je vous l'aurais indiquée. Moi, je suis passé par elle, car c'est la voie juste. Soyez fidèles à la Loi du Sinaï dont les dix commandements sont immuables, et à ma doctrine. Il en viendra qui vous instruiront pour que vous ne soyez pas abandonnés aux menées des mauvais. Je vous bénis. Rappelez-vous toujours que je vous ai aimés et que je suis venu parmi vous avant et après ma glorification. En vérité, je vous dis que beaucoup auraient désiré me voir maintenant, et ne me verront pas. Beaucoup de grands. Je me montre à ceux que j'aime et qui m'aiment. »

Un homme ose dire :

« Alors... le Royaume des Cieux existe vraiment ? Tu étais vraiment le Messie ? Eux nous influencent...

– N'écoutez pas leurs paroles. Rappelez-vous les miennes, et faites bon accueil à celles de mes disciples, que vous connaissez. Ce sont des paroles de vérité. Et ceux qui les accueillent et les mettent en pratique, même s'ils sont serviteurs ou esclaves, seront habitants et cohéritiers de mon Royaume. »

Il les bénit en ouvrant les bras et disparaît.

632.39 « Oh ! Je n'ai plus peur de rien, moi !

– Moi non plus. Tu as entendu ? Même pour nous, il y a une place !

– Il nous faut être bons !

– Pardonner !

- Patienter !
- Savoir résister.
- Chercher les disciples.
- Il est venu chez nous, pauvres serviteurs...
- Nous le dirons à ses apôtres.
- Si Yokhanan le savait !
- Et Doras !
- Ils nous tueraient pour nous empêcher de parler !
  - Mais nous nous taisons. Nous n'en parlerons qu'aux serviteurs du Seigneur.
  - Michée, ne dois-tu pas te rendre avec cette charge à Séphoris ? Pourquoi n'irais-tu pas à Nazareth en parler...
  - A qui ?
  - A la Mère de Jésus. Aux apôtres. Ils seront peut-être avec elle... »

Ils s'éloignent en parlant de leurs projets.

*XX. Sur les terres de Daniel, parent d'Elchias, avec Simon, le membre du Sanhédrin.*

632.40 Elchias, le pharisien, est en train de discuter avec ses pareils pour savoir ce qu'il faut faire de Simon, le membre du

Sanhédrin qui, devenu fou le vendredi saint, parle et dit trop de choses. Les avis divergent. Certains suggèrent de l'isoler dans quelque endroit désert où ses cris ne pourraient être entendus que par un serviteur très fidèle et partageant leurs idées ; d'autres, plus bienveillants et plus confiants, pensent qu'il s'agit d'un malaise passager et qu'il suffirait de le laisser là où il est.

Elchias répond :

« Ne sachant où le conduire, je l'ai amené ici. Mais vous savez que je doute beaucoup de mon parent Daniel... »

D'autres, plus mauvais encore qu'Elchias, s'exclament :

« Il veut fuir, aller en mer. Pourquoi ne pas le satisfaire ?

– Parce qu'il n'est pas capable de faire des actes ordonnés. Seul en mer, il périrait et aucun de nous n'est capable de mener une barque.

– Et même si c'était le cas ! Qu'arriverait-il au lieu du débarquement, avec ce qu'il dit ? Laissez-le choisir sa route... En présence de tous, et même de ton parent, fais en sorte qu'il lui indique sa volonté, et qu'il soit fait selon son désir. »

Cette proposition est approuvée. Elchias hèle un serviteur, et lui ordonne de faire venir Simon et d'appeler Daniel. Ils arrivent l'un et l'autre et, si Daniel a l'air d'un homme qui se sent mal à l'aise auprès de certaines gens, l'autre a vraiment l'air d'un fou.

« Ecoute-nous, Simon. Tu dis que nous te gardons prisonnier parce que nous voulons te tuer...

– Vous le devez, car tel est le commandement.

– Tu délirés, Simon. Tais-toi et écoute. Où te semble-t-il que tu guérirais ?

– En mer. En mer. Au milieu de la mer. Là où il n’y a ni voix ni tombeau. Car les tombeaux s’ouvrent, et les morts en sortent. Ma mère dit...

– Tais-toi ! Ecoute : nous t’aimons comme notre chair. Veux-tu vraiment y aller ?

– Bien sûr que je le veux. Car ici les tombeaux s’ouvrent. Ma mère...

– Tu iras... Nous allons te conduire au bord de la mer, nous te donnerons une barque et tu...

– Mais c’est un homicide ! Il est fou ! Il ne peut s’y rendre seul ! s’écrie l’honnête Daniel.

– Dieu ne fait pas violence à la volonté de l’homme. Pourrions-nous faire ce que Dieu ne fait pas ?

– Mais il est fou ! Il n’a plus de volonté propre. Il est plus simplet qu’un nouveau-né ! Vous ne pouvez pas !...

– Tais-toi. Tu es un paysan, rien de plus. C’est nous qui savons... Demain, nous partirons pour la mer. Sois content, Simon. Pour la mer, comprends-tu ?

632.41 – Ah ! je n’entendrai plus les voix de la terre ! Plus les voix...Ah ! »

Un long cri, un spasme d’agitation, ses yeux et ses oreilles se ferment. Et un autre cri, celui de Daniel qui s’enfuit, terrorisé.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'arrive-t-il ? Arrêtez ce fou et cet imbécile ! Serions-nous tous en train de perdre la tête ? » s'exclame Elchias.

Mais après avoir couru quelques mètres, celui qu'Elchias appelle l'imbécile, c'est-à-dire son parent Daniel, se prosterne sur le sol, pendant que l'autre écume en une convulsion effrayante, et hurle :

« Faites-le taire ! Il n'est pas mort et il crie, il crie, il crie ! Plus que ma mère, plus que mon père, plus qu'il ne le faisait sur le Golgotha ! Là, là, vous ne le voyez pas ? »

Il indique l'endroit où se trouve Daniel, paisible, souriant, la tête levée.

Furieux, Elchias le rejoint et le secoue rudement sans s'occuper de Simon, qui se roule par terre en écumant et pousse des cris de bête au milieu du cercle terrifié des autres.

Elchias apostrophe Daniel :

« Visionnaire fainéant, veux-tu me dire ce que tu fais ?

– Laisse-moi. Maintenant, je te connais. Et je m'éloigne de toi. J'ai vu celui que vous voulez me faire croire mort. Il s'est montré bienveillant pour moi, terrible pour vous. Je pars. Plus que l'argent et n'importe quelle richesse, je protège mon âme. Adieu, maudit ! Et, si tu peux, fais en sorte de mériter le pardon de Dieu.

– Mais où vas-tu ? Moi, je ne veux pas !

– As-tu le droit de me garder prisonnier ? Qui te l'a donné ? Je t'abandonne ce que tu aimes et je m'apprête à suivre ce que j'aime. Adieu. »

Il lui tourne le dos et s'éloigne d'un bon pas, comme tiré par une force surhumaine, avant de descendre la pente verte des oliviers et des vergers.

Elchias est livide et pas lui seul. La colère les étrangle tous. Elchias menace de se venger sur son parent, sur tous ceux qui “ avec leurs frénésies ” prétendent que le Galiléen est vivant. Il veut parler, il veut agir...

Quelqu'un, je ne sais qui, intervient :

« Nous agirons, nous agirons, mais nous ne pourrons pas fermer toutes les bouches et tous les yeux de ceux qui parlent parce qu'ils voient. Nous sommes vaincus ! Notre crime nous accable. Maintenant arrive l'expiation... »

Pris d'une angoisse qui le rend semblable à un condamné qui gravit les marches d'un échafaud, il se frappe la poitrine.

« C'est la vengeance de Jéovêh » ajoute-t-il.

La terreur millénaire d'Israël lui déforme la voix.

Pendant ce temps, blessé, écumant, effrayant, Simon fait entendre des cris de damné :

« Parricide, m'a-t-il dit ! Faites-le taire ! Parricide ! C'est ce que disait ma mère ! Les morts emploient-ils donc tous les mêmes mots ? »

*XXI. A une femme de Galilée, qui obtient la résurrection de son mari.*

632.42 La nouvelle lune, près de se coucher, est sur le point de faire disparaître son croissant encore mince derrière la bosse d'une montagne. Sa clarté est donc très relative, et elle ne dominera bientôt plus la vaste campagne.

Un voyageur marche cependant sur le chemin solitaire, un petit chemin, un sentier au milieu des champs plus qu'autre chose. Il tient, suspendue par un anneau, l'une de ces lanternes rudimentaires vieilles comme le monde qui servent généralement aux charretiers pour s'éclairer la nuit. Comme le verre n'est pas courant — je le crois même tout à fait inconnu, car il ne m'est jamais arrivé d'en voir dans aucune maison, que ce soit comme verre à boire, vase, ou protection aux fenêtres —, la flamme de cette lanterne est abritée par quelque chose qui peut être aussi bien du mica que du parchemin. Sa lueur est si faible qu'elle peut tout juste servir à créer un halo. Mais comme la lune se cache entièrement, la lumière de ce pauvre fanal paraît plus vigoureuse et apporte une clarté vacillante dans l'obscurité de la campagne.

Le voyageur marche sans s'arrêter...

L'aube commence à poindre à l'extrémité de l'horizon, mais si faiblement, pour l'instant, qu'elle n'éclaire rien, et le lumignon est encore nécessaire.

Près d'un petit pont attend ou se repose une autre personne bien emmitouflée dans son manteau. Hésitant, le voyageur au fanal, qui se dirige vers ce pont, fait halte. Il se demande s'il doit passer par là ou revenir en arrière, à l'endroit où le lit d'un petit torrent est garni de larges pierres qui peuvent servir à passer à pied sec.

La personne assise sur la rive rustique faite d'un tronc d'arbre qui a encore son écorce blanc-vert, lève la tête pour observer celui qui s'est arrêté. Elle se met debout et dit :

« N'aie pas peur de moi. Approche. Je suis un bon compagnon, pas un voleur. »

C'est Jésus. Je le reconnais à sa voix plus qu'à son aspect, encore voilé par le crépuscule profond que la lumière n'arrive pas à rompre jusqu'à l'endroit où se tient Jésus. Mais le voyageur hésite.

« Viens, femme. Ne crains rien. Nous allons faire un bout de chemin ensemble, et ce sera bon pour toi. »

La femme — je sais maintenant que c'est une femme — avance, vaincue par la douceur de la voix ou par une force secrète, mais elle hoche la tête en murmurant :

« Rien ne sera jamais plus bon pour moi. »

632.43 Ils marchent maintenant côte à côte sur le chemin, assez large pour permettre le passage de deux piétons. L'aube qui progresse découvre, d'un côté, une rigide forêt miniature de blés mûrs qui attendent d'être fauchés. De l'autre côté, ils sont déjà coupés et gisent en gerbes sur le champ dépouillé de sa gloire de moissons mûres.

« Maudites ! » lance à voix basse la femme en jetant un regard sur les gerbes étendues par terre.

Jésus se tait.

Le jour avance. La femme éteint sa pauvre lanterne et, ce faisant, découvre son visage dévasté par les larmes. Elle lève la

tête pour regarder vers l'orient, où une ligne jaune-rose annonce le lever du soleil. Elle tend le poing dans cette direction, et reprend :

« Maudit sois-tu !

– Le jour ? C'est Dieu qui l'a fait, comme il a fait les blés. Ce sont des bienfaits de Dieu. Il ne faut pas les maudire... dit doucement Jésus.

– Mais moi je les maudis. Je maudis le soleil et les moissons. Et j'ai raison de le faire.

– N'ont-ils pas été bons pour toi pendant tant d'années ? Le premier n'a-t-il pas fait mûrir pour toi le pain quotidien, le raisin qui se change en vin, les légumes et les fruits du jardin, et n'a-t-il pas fait pousser l'herbe dans les pâturages pour nourrir les brebis et les agneaux dont le lait et la viande t'ont nourrie et avec la toison desquels tu as tissé tes vêtements ? Et le blé ne t'a-t-il pas donné le pain, à toi, mais également à tes enfants, à ton père et à ta mère, à ton époux ? »

Elle éclate en sanglots et pousse un cri :

« Je n'ai plus d'époux ! Ils l'ont tué ! Il était allé travailler, car nous avons sept enfants et le peu que nous possédions ne suffisait pas à nourrir dix personnes. Hier soir, il est arrivé en disant : “ Je suis fatigué, je ne me sens pas bien ”, et il s'est jeté sur le lit, brûlant de fièvre. Sa mère et moi l'avons secouru comme nous le pouvions. Nous avons l'intention d'appeler aujourd'hui le médecin de la ville... Mais il est mort après le chant du coq. Le soleil l'a tué. Je vais en ville chercher ce qu'il faut. A mon retour, je penserai à prévenir ses frères. J'ai laissé sa mère pour veiller son fils et mes enfants... et je suis partie pour faire ce

qu'il convient... Et je ne devrais pas maudire le soleil brûlant et les blés ? »

Si elle était maîtresse d'elle-même au début, à tel point que je ne me doutais pas que c'était une femme et surtout une femme affligée, elle a maintenant laissé sa douleur rompre ses digues et déborder avec force. Elle confie tout ce qu'elle n'a pas dit chez elle " pour ne pas réveiller ses enfants qui dorment dans la pièce voisine ", tout ce qui lui pesait tellement sur le cœur que cela lui donnait l'impression qu'il allait éclater. Souvenirs d'amour, peur de l'avenir, douleur de veuve passent confusément comme des débris arrachés à la rive, sur l'eau gonflée d'un fleuve en crue...

632.44 Jésus la laisse parler. Car Jésus sait compatir à la douleur, il la laisse s'épancher, pour que la personne soit soulagée et que la fatigue qui succède au débordement de la douleur la rende capable d'écouter celui qui la console. Alors, il lui dit d'une voix douce :

« A Naïm, à Nazareth, et dans les villages situés entre les deux, il y a des disciples du Rabbi de Nazareth. Va les trouver...

– Et que veux-tu qu'ils fassent ? Si le Rabbi était encore là !... Mais eux ? Ce ne sont pas des saints ! Mon mari était à Jérusalem ce fameux jour... Et il sait... Oh non ! Il savait ! Il ne sait plus rien ! Il est mort !

– Que faisait ton mari ce jour-là ?

– Quand la clameur de la rue l'a réveillé, il a couru sur la terrasse de la maison où il se trouvait avec ses frères, et il a vu passer le Rabbi que l'on conduisait au Prétoire. Avec les autres Galiléens, il l'a suivi jusqu'à ce qu'il soit mort. On leur a jeté des pierres, à lui et aux autres, quand on a découvert qu'il était galiléen, là-haut sur la colline, et on les a repoussés plus bas.

Mais ils sont restés là jusqu'à ce que tout soit accompli. Puis... ils s'éloignèrent... Et maintenant mon mari est mort. Ah ! Si au moins je savais que, grâce à sa pitié pour le Rabbi, il est en paix !  
»

Jésus ne répond pas à ce désir, mais il dit :

« Dans ce cas, il aura vu qu'il y avait des disciples sur le Golgotha. Peut-être que tous les Galiléens se sont conduits comme ton mari ?

– Oh non ! Beaucoup, même de Nazareth, l'ont injurié. On le sait. Quelle honte !

– Alors, si beaucoup, même à Nazareth, n'ont pas éprouvé d'amour pour leur Jésus, si pourtant il leur a pardonné — et beaucoup se sanctifieront à l'avenir —, pourquoi veux-tu juger de la même manière les disciples du Christ ? Veux-tu être plus sévère que Dieu ? Dieu accorde beaucoup à ceux qui pardonnent...

– Il n'est plus là, le bon Rabbi ! Il n'est plus là ! Et mon mari est mort lui aussi...

– Le Rabbi a donné à ses disciples le pouvoir de faire ce que lui faisait.

– Je veux le croire. Mais lui seul était capable de vaincre la mort. Lui seul !

– Ne lit-on pas qu'Elie rendit l'esprit au fils de la veuve de Sarepta ? En vérité, je te dis qu'Elie était un grand prophète, mais que les serviteurs du Sauveur, qui est mort et ressuscité parce qu'il était le Fils du vrai Dieu incarné pour racheter les hommes, ont un pouvoir encore plus grand. La raison en est que, sur la

croix, Jésus leur a pardonné leurs péchés à eux d'abord : il connaissait, par sa divine sagesse, la véritable douleur de leurs esprits contrits. Il les a sanctifiés après sa résurrection par un nouveau pardon et leur a infusé l'Esprit Saint pour qu'ils puissent me représenter dignement à la fois par la parole et par les actes, afin que le monde ne reste pas dans la désolation après mon départ. »

632.45 La femme recule vivement, stupéfaite. Elle rejette son voile en arrière pour bien voir son compagnon. Mais elle ne le reconnaît pas et croit avoir mal compris. Pourtant, elle n'ose plus parler...

« As-tu peur de moi ? Tu m'as d'abord pris pour un voleur prêt à te dépouiller de l'argent que tu caches dans ton sein, et qui est destiné à acheter le nécessaire pour la sépulture. Et tu as eu peur. Maintenant, redoutes-tu de savoir que je suis Jésus ? Et Jésus n'est-il pas celui qui donne et ne prend pas ? Celui qui sauve et ne détruit pas ? Reviens sur tes pas, femme. Je suis la Résurrection et la Vie. Linceul et aromates ne seront pas nécessaires pour celui qui n'est pas mort, qui n'est plus mort, car je suis celui qui vainc la mort et récompense celui qui a foi. Va ! Rentre chez toi ! Ton mari est vivant. Aucune foi en moi ne reste sans récompense. »

Il fait le geste de la bénir et de s'en aller.

La femme sort de sa stupéfaction. Elle ne demande rien, elle ne doute pas... Non. Elle tombe à genoux pour adorer. Puis, finalement, elle ouvre la bouche et, fouillant dans son sein, elle en tire une bourse, petite, une pauvre bourse de pauvres gens auxquels la misère interdit des honneurs solennels pour leurs morts, et elle dit :

« Je n'ai rien d'autre pour te montrer ma reconnaissance, pour t'honorer, pour...

– Je n'ai pas besoin d'argent, femme. Tu le porteras à mes apôtres.

– Oh oui ! J'irai avec mon mari... Mais que te donner alors, mon Seigneur ? Quoi ? Toi, qui m'es apparu... ce miracle... et moi, qui ne t'ai pas reconnu... qui étais si fâchée... qui me suis montrée si injuste, jusqu'avec les merveilles qui m'entourent...

– Oui. Et tu ne pensais pas qu'elles sont parce que, moi, je suis, et que tout est bon de ce que Dieu a fait. Si le soleil n'avait pas existé, s'il n'y avait pas eu les blés, tu n'aurais pas eu cette grâce que tu viens d'obtenir.

– Mais quelle douleur, pourtant !... »

La femme pleure en y pensant.

Jésus sourit et lui montre ses mains :

« Voici une minime partie de ma souffrance. Et je l'ai consumée tout entière sans me plaindre, pour votre bien. »

La femme s'incline jusqu'au sol pour reconnaître :

« C'est vrai. Pardonne ma plainte. »

632.46 Jésus disparaît dans sa lumière habituelle et, quand elle se redresse, elle se découvre seule. Elle se lève, regarde autour d'elle. Rien ne peut gêner sa vue, car il fait maintenant pleinement jour, et il n'y a que des champs de moissons tout autour. La femme se dit à elle-même :

« Pourtant, je n'ai pas rêvé ! »

Le démon, peut-être, la tente pour la faire douter, et elle a un instant d'incertitude tandis qu'elle soupèse la bourse dans ses mains.

Mais sa foi a le dessus. Elle tourne le dos à la direction vers laquelle elle faisait route, pour revenir sur ses pas, rapide comme si le vent la portait, sans qu'elle se fatigue, le visage éclairé d'un bonheur plus grand que toute joie humaine, tant il est paisible. Elle répète à chaque instant :

« Comme le Seigneur est bon ! Il est vraiment Dieu ! Il est Dieu. Que soit béni le Très-Haut et celui qu'il a envoyé. »

Elle ne sait pas dire autre chose. Et sa litanie se mêle maintenant au chant des oiseaux.

La femme est tellement absorbée qu'elle n'entend pas les salutations de certains moissonneurs qui la voient passer et lui demandent d'où elle vient à cette heure...

L'un d'eux la rejoint et lui demande :

« Marc va-t-il mieux ? Tu es allée chercher le médecin ?

– Marc est mort au chant du coq, puis il est ressuscité, car le Messie du Seigneur a fait cela, répond-elle sans ralentir.

– La douleur l'aura rendue folle ! » murmure l'homme,

En hochant la tête, il rejoint ses compagnons qui ont commencé à faucher le blé.

Les champs se peuplent progressivement. Mais la curiosité triomphe chez beaucoup, et ils se décident à suivre la femme, qui ne cesse de hâter le pas.

632.47 Elle court, elle vole. Voici une très pauvre maison, basse, solitaire, perdue dans la campagne. Elle s'y dirige en serrant ses mains sur son cœur.

A peine y a-t-elle posé le pied qu'une vieille femme se jette dans ses bras en criant :

« Ma fille, quelle grâce du Seigneur ! Prends courage, ma fille, car ce que je dois te dire est chose si grande, si heureuse, que...

– Je le sais, mère. Marc n'est plus mort. Où est-il ?

– Tu le sais... mais comment ?

– J'ai rencontré le Seigneur. Je ne l'ai pas reconnu, mais lui m'a parlé et quand cela lui a plu, il m'a annoncé : “ Ton mari vit. ” Mais ici... quand ?

– J'avais ouvert la fenêtre, et je regardais le premier rayon de soleil qui tombait sur le figuier. Oui, c'est vraiment ainsi. Le premier rayon a touché alors le figuier contre la pièce... quand j'ai entendu un profond soupir, comme quelqu'un qui se réveille. Tout effrayée, je me suis retournée et j'ai vu Marc s'asseoir, repousser le drap que je lui avais posé sur le visage, et regarder vers le haut avec un visage... un visage... Puis il a tourné les yeux vers moi, et s'est exclamé : “ Mère, je suis guéri ! ” Moi... Il s'en est fallu de peu que je meure à mon tour ! Il m'a secourue et a compris qu'il avait été mort. Il ne se rappelle rien. Il assure qu'il se souvient du moment où on l'a mis au lit, mais ensuite de plus rien jusqu'à ce qu'il voie un ange, une espèce d'ange qui avait le

visage du Rabbi de Nazareth et qui lui a dit : “ Lève-toi ! ” Et il s’est levé. Exactement à l’heure où le soleil surgissait tout entier.

– C’est l’heure à laquelle Jésus m’a annoncé : “ Ton mari vit. ”  
Oh ! mère, quelle grâce ! Comme Dieu nous a aimés ! »

632.48 Les arrivants les trouvent embrassées et en larmes. Ils croient que Marc est mort et que sa femme, dans un instant de lucidité, a compris son malheur. Mais Marc, qui entend les voix, apparaît, serein, avec un enfant dans les bras et les autres attachés à sa tunique, et il dit à haute voix :

« Me voici. Bénissons le Seigneur ! »

On l’assaille de questions et, comme toujours dans les réalités humaines, la contradiction s’élève. Les uns croient à une véritable résurrection, les autres — les plus nombreux — qu’il était tombé en catalepsie, mais qu’il n’était pas réellement mort. Certains admettent que le Christ est apparu à Rachel, d’autres prétendent que ce sont là des fables car “ Jésus est mort ”, et d’autres encore :

« Il est ressuscité, mais il est tellement indigné, il doit l’être, qu’il ne fait plus de miracles pour son peuple assassin.

– Dites ce que bon vous semble, lance l’homme, qui perd patience, et dites-le où vous voulez. Il suffit que ce ne soit pas ici, dans cette maison où le Seigneur m’a ressuscité. Et allez-vous-en, malheureux ! Veuille le Ciel vous ouvrir l’intelligence pour que vous croyiez. Mais pour l’instant, partez et laissez-nous en paix !  
»

Il les pousse dehors et ferme la porte.

632.49 Il serre sur son cœur sa femme et sa mère avant de reprendre :

« Nazareth n'est pas loin. Je vais y proclamer le miracle.

– C'est ce que veut le Seigneur, Marc. Nous porterons cet argent à ses disciples. Allons bénir le Seigneur. Comme nous sommes. Nous sommes pauvres, mais lui aussi l'était, et ses apôtres ne nous mépriseront pas. »

Elle entreprend de lacer les sandalettes des enfants pendant que sa belle-mère jette quelques provisions dans un sac et ferme portes et fenêtres. Marc va faire je ne sais quoi.

Ils sortent dès qu'ils sont prêts et marchent rapidement, les plus petits portés dans les bras, les autres joyeux et un peu stupéfaits autour de leurs parents. Ils prennent la direction de l'est de Nazareth, on le devine aisément. Cet endroit se trouve peut-être encore dans la plaine d'Esdreton, mais dans une région différente de celles des domaines de Yokhanan.

### **EMV 633 – Apparition sur le lac de Tibériade**

Comme le lac est beau dans la paix de la nuit, sous le baiser de la lune ! Il est d'une pureté paradisiaque. La lune s'y reflète et lui donne l'aspect du diamant, sa phosphorescence tremble sur les collines, les découvre et semble couvrir de neige les villes de la rive...

De temps en temps, ils sortent le filet. Une cascade de diamants tombe en produisant des arpèges sur l'argent du lac. Vide. Ils le plongent de nouveau, ils se déplacent... Ils n'ont vraiment pas de chance...

Les heures passent. La lune se couche, tandis que la lueur de l'aube se fraie un chemin, incertain, vert-azur... Une brume de chaleur fume du côté des rives, particulièrement vers l'extrémité sud du lac. Elle voile Tibériade et Tarichée. C'est une brume basse, peu épaisse, que le premier rayon de soleil fera disparaître. Pour l'éviter, ils préfèrent longer la rive orientale du lac, où elle est moins épaisse. A l'ouest, en revanche, elle arrive du marécage qui s'étend au-delà de Tarichée sur la rive droite du Jourdain, et s'épaissit comme si le marécage fumait. Les apôtres, qui connaissent bien le lac, naviguent en veillant à éviter les dangers de ses hauts fonds.

633.6 « Vous, sur la barque ! N'avez-vous rien à manger ? »

De la rive leur provient une voix d'homme, une voix qui les fait sursauter.

Ils haussent les épaules en répondant à haute voix : “ Non ”, mais poursuivent entre eux :

« Nous avons toujours l'impression de l'entendre !...

– Jetez le filet à droite de la barque, et vous allez trouver. »

La droite, c'est vers le large. Ils jettent le filet, un peu perplexes. Aussitôt, ils sentent des secousses et un poids qui fait pencher la barque du côté du filet.

« Mais c'est le Seigneur ! s'écrie Jean.

– Le Seigneur, tu crois ? demande Pierre.

– Tu en doutes ? Il nous a semblé que c'était sa voix, mais ceci en est la preuve. Regarde le filet ! C'est comme la dernière fois ! C'est lui, te dis-je. Mon Jésus ! Où es-tu ? »

Tous essaient d'apercevoir une silhouette derrière les voiles de la brume, après avoir bien assuré le filet pour le traîner dans le sillage de la barque, car c'est une manœuvre dangereuse de vouloir le lever. Ils rament pour atteindre le rivage. Mais Thomas doit prendre la rame de Pierre, qui a enfilé en toute hâte sa courte tunique sur ses braies très courtes. C'était d'ailleurs son unique vêtement, comme c'est celui des autres, sauf Barthélemy. Il s'est jeté dans le lac et fend à grandes brasses l'eau paisible, précédant la barque. Le premier, il pose le pied sur la petite plage déserte où, sur deux pierres, à l'abri d'un buisson épineux, luit un feu de brindilles. Et là, tout près du feu, se trouve Jésus, souriant et bienveillant.

« Seigneur ! Seigneur ! »

Pierre est essoufflé par l'émotion et ne peut rien dire d'autre. Ruisselant d'eau comme il l'est, il n'ose pas même toucher le vêtement de son Jésus et reste prosterné sur le sable, en adoration, avec la tunique qui lui colle au corps.

La barque frotte sur le sable et s'arrête. Tous sont debout, excités de joie...

633.7 « Apportez ici quelques-uns de ces poissons. Le feu est prêt. Venez et mangez » leur enjoint Jésus.

Pierre court à la barque et aide à hisser le filet. Il saisit dans le tas frétilant trois gros poissons. Il les frappe sur le bord de la barque pour les tuer et les éventre avec son couteau, les rince et les porte auprès du feu, les installe dessus et surveille leur cuisson. Mais ses mains tremblent, oh ! pas de froid ! Les autres restent à adorer le Seigneur, un peu loin de lui, craintifs comme toujours devant lui, le Ressuscité, si divinement puissant.

« Voilà du pain. Vous avez travaillé toute la nuit et vous êtes fatigués. Vous allez reprendre des forces. Est-ce prêt, Pierre ?

– Oui, mon Seigneur » répond Pierre d'une voix encore plus rauque que d'habitude.

Penché sur le feu, il essuie ses yeux qui dégouttent comme si la fumée les faisait pleurer en les irritant en même temps que la gorge. Mais cette voix et ces larmes ne sont pas dues à la fumée...

Il apporte les poissons, qu'il a étendus sur une feuille râpeuse, probablement une feuille de courge qu'André lui a remise après l'avoir rincée dans le lac.

Jésus offre et bénit. Il rompt le pain, coupe les poissons et les distribue en faisant huit parts, et il y goûte lui aussi. Ils mangent avec le respect avec lequel ils accompliraient un rite. Jésus les regarde et sourit. Mais il se tait lui aussi, jusqu'au moment où il demande :

« Où sont les autres ?

– Sur la montagne, là où tu l'as dit. De notre côté, nous sommes venus pêcher, car nous n'avons plus d'argent et nous ne voulons pas abuser de la générosité des disciples.

– Vous avez bien fait. Mais dorénavant, vous, les apôtres, vous resterez sur la montagne en prière pour édifier les disciples par votre exemple. Envoyez ceux-ci à la pêche. Quant à vous, il vaudra mieux que vous restiez là en prière et pour écouter ceux qui ont besoin de conseils ou peuvent venir pour vous donner des nouvelles. Gardez les disciples dans l'unité. Je viendrai bientôt.

- Nous agirons ainsi, Seigneur.
- Marziam n'est pas avec toi ?
- Tu ne m'avais pas dit de le faire venir si vite.
- Fais-le venir. Son obéissance est finie.
- Je le ferai venir, Seigneur. »

633.8 Après un temps de silence, Jésus, qui était resté la tête penchée pour réfléchir, se redresse et fixe les yeux sur Pierre. Il l'observe avec son regard des heures de plus grand miracle et de plus grand commandement. Pierre en tressaille presque de peur et se rejette un peu en arrière... Mais Jésus pose la main sur l'épaule de Pierre pour le retenir de force, et il lui demande, en le tenant ainsi :

« Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ?

- Bien sûr, Seigneur ! Tu sais que je t'aime, répond Pierre avec assurance.
- Pais mes agneaux... Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ?
- Oui, mon Seigneur. Tu sais bien que je t'aime. »

Sa voix est moins ferme, elle est même un peu étonnée par la répétition de cette question.

« Pais mes agneaux... Simon, fils de Jonas, m'aimes-tu ?

- Seigneur... Tu sais tout ... Tu sais si je t'aime... »

La voix de Pierre tremble car, s'il est sûr de son amour, il a l'impression que Jésus, lui, ne l'est pas.

« Pais mes brebis. Ta triple profession d'amour a effacé ta triple négation. Tu es entièrement pur, Simon, fils de Jonas et moi, je te le dis : prends le vêtement de grand-prêtre et porte la sainteté du Seigneur au milieu de mon troupeau. Mets ta ceinture sur tes vêtements et reste ainsi jusqu'à ce que, de pasteur, tu deviennes-toi aussi agneau. En vérité, je te dis que lorsque tu étais plus jeune, tu te ceignais toi-même et tu allais où tu voulais, mais quand tu auras vieilli, tu étendras les mains, un autre te ceindra et te conduira là où tu ne voudrais pas. Mais maintenant, c'est moi qui te dis : " Mets ta ceinture et suis-moi. " Lève-toi et viens. »

Jésus se lève et Pierre en fait autant pour aller au bord de l'eau. Les autres éteignent le feu en l'étouffant sous le sable.

633.9 Mais Jean, après avoir ramassé les restes de pain, suit Jésus. Pierre entend le bruit de ses pas et tourne la tête. Il voit Jean et demande en le montrant à Jésus :

« Et qu'arrivera-t-il de lui ?

– Si je veux qu'il reste jusqu'à mon retour, que t'importe ? Toi, suis-moi. »

Les voilà sur la rive. Pierre voudrait encore parler, mais la majesté de Jésus, les paroles qu'il a entendues le retiennent. Il s'agenouille et adore, imité par les autres. Jésus les bénit et les congédie. Ils montent dans la barque et s'éloignent en ramant. Jésus les regarde partir.

## EMV 634 – Apparition aux 500 disciples

634.1 Tous les apôtres sont présents, tous les disciples bergers et aussi Jonathas, que Kouza a renvoyé de son service. Il y a là Marziam, Manahen, ainsi que de nombreux membres des soixante-douze disciples, et beaucoup d'autres encore. Ils se tiennent à l'ombre des arbres, dont l'épais feuillage tempère la lumière et la chaleur. Ils ne sont pas tout en haut, vers le sommet où a eu lieu la Transfiguration, mais à mi-pente, là où un bois de chênes semble vouloir voiler le sommet et soutenir les flancs de la montagne de leurs puissantes racines.

Presque tous sommeillent à cause de l'heure et du manque d'occupation, sans compter la longueur de l'attente. Mais il suffit du cri d'un enfant — je ne sais pas de qui il s'agit, car je ne le vois pas de l'endroit où je me trouve — pour que tous se lèvent dans un premier mouvement impulsif, qui se change aussitôt en prosternation, visage dans l'herbe.

« Paix à vous tous. Me voici parmi vous. Paix à vous. Paix à vous. »

Jésus passe parmi eux en les saluant, en les bénissant. Beaucoup pleurent, d'autres sourient de bonheur, mais tous montrent une grande paix.

Jésus va s'arrêter là où les apôtres et les bergers forment un groupe nombreux, avec Marziam, Manahen, Etienne, Nicolaï, Jean d'Ephèse, Hermas et quelques autres parmi les disciples les plus fidèles dont je ne me rappelle pas les noms. Je vois l'homme de Chorazeïn qui a délaissé l'ensevelissement de son père pour suivre Jésus, un autre que j'ai vu une autre fois. Jésus prend dans ses mains la tête de Marziam qui pleure en le regardant, il lui donne un baiser sur le front puis le serre sur son cœur.

Puis il se tourne vers les autres, et dit :

« Vous êtes beaucoup et peu à la fois. Où sont les autres ? Je sais que nombreux sont mes disciples fidèles. Pourquoi donc n'y a-t-il ici que cinq cents personnes à peine, si je ne compte pas les enfants de tel ou tel d'entre vous ? »

634.2 Pierre, qui était resté à genoux dans l'herbe, se lève et prend la parole au nom de tous.

« Seigneur, entre le treizième et le vingtième jour après ta mort, un grand nombre de personnes sont venues ici de bien des villes de Palestine, pour raconter que tu étais chez eux. Ainsi beaucoup d'entre nous, pour te voir plus tôt, sont partis avec tel ou tel. Quelques-uns viennent de s'en aller. Ceux qui sont venus assuraient t'avoir vu et parlé à différents endroits et, ce qui était merveilleux, tous disaient t'avoir vu le douzième jour après ta mort.

Nous avons pensé que c'était un mensonge d'un de ces faux prophètes dont tu nous as annoncé la venue pour tromper les élus. Tu en as parlé sur le mont des Oliviers, la veille de... de... »

A ce souvenir, la douleur reprend Pierre ; il baisse la tête et se tait. Deux larmes, suivies d'autres, tombent de sa barbe sur le sol...

Jésus lui pose sa main droite sur l'épaule, et Pierre frémit à ce contact mais, n'osant pas toucher cette main avec les siennes, il baisse la tête pour caresser de sa joue, pour effleurer de ses lèvres, cette main adorable.

C'est Jacques, fils d'Alphée, qui reprend le récit :

« Nous avons déconseillé de croire à ces apparitions à ceux d'entre nous qui avaient l'intention de courir vers la grande mer, vers Bozra, Césarée de Philippe, Pella ou encore Cédès, sur la montagne près de Jéricho ou dans la plaine comme dans la plaine d'Esdreton, sur le grand Hermon comme à Beteron et à Beth-Shemesh, ou dans d'autres lieux sans nom parce que ce sont des maisons isolées dans la plaine près de Japhia ou près de Galaad. Ces apparitions nous semblaient trop incertaines. Certains disaient : " Nous l'avons vu et entendu. " D'autres envoyaient dire qu'ils t'avaient rencontré et même qu'ils avaient mangé avec toi. Oui, nous voulions les retenir : nous pensions que c'étaient des pièges de celui qui nous combat, ou même des fantômes aperçus par des justes qui, à force de penser à toi, finissent par te voir là où tu n'es pas. Mais eux ont voulu aller, les uns ici, les autres là. C'est ainsi que nous voilà réduits à moins d'un tiers de la foule que nous formions.

– Vous avez eu raison d'insister pour les retenir. Non que je n'aie pas été réellement là où le disaient ceux qui sont venus vous l'annoncer. Mais parce que j'avais ordonné de rester ici, unis dans la prière en m'attendant. Et parce que je veux que mes serviteurs obéissent à mes paroles. Si les serviteurs commencent à désobéir, que feront les fidèles ?

634.3 Ecoutez, vous tous qui êtes autour de moi. Rappelez-vous que pour qu'un organisme soit vraiment actif et sain, il lui faut une hiérarchie, c'est-à-dire quelqu'un qui commande, quelqu'un qui transmet les ordres, et ceux qui obéissent. Ainsi en est-il dans les cours des rois comme dans les religions, de notre religion juive aux autres, même impures. Il y a toujours un chef, ses ministres, les serviteurs des ministres, enfin des fidèles. Un pontife ne peut agir tout seul. Un roi ne peut agir tout seul. Encore leurs ordres se rapportent-ils uniquement à des contingences humaines ou à des formalités rituelles...

Malheureusement, même dans la religion mosaïque, il ne reste plus désormais que le formalisme des rites, une suite de mouvements d'un mécanisme qui continue à accomplir les mêmes gestes, même maintenant que l'esprit des gestes est mort. Mort pour toujours. Leur divin Animateur, celui qui donnait aux rites leur valeur, s'est retiré. Et les rites sont devenus des gestes, rien de plus. Des gestes que n'importe quel histrion pourrait mimer sur la scène d'un amphithéâtre.

634.4 Malheur, quand une religion meurt et, de puissance réelle, vivante, devient une pantomime bruyante, extérieure, une coque vide derrière le décor peint, derrière les vêtements pompeux, un mécanisme qui accomplit des mouvements donnés, comme une clé fait agir un ressort, sans que ni l'un ni l'autre n'ait conscience de ce qu'ils font. Malheur ! Réfléchissez !

Souvenez-vous-en toujours, et dites-le à vos successeurs, pour que cette vérité soit connue au cours des siècles. La chute d'une planète est moins effrayante que la chute de la religion. Si le ciel se dépeuplait d'astres et de planètes, ce ne serait pas pour les peuples un malheur pareil à celui de rester sans réelle religion. Dieu suppléerait par sa puissance prévoyante aux nécessités humaines : en effet, il peut tout pour toutes les personnes engagées sur une voie sage, ou sur la voie que leur ignorance connaît, et qui cherchent et aiment la Divinité avec une âme droite. Mais si, un beau jour, les hommes n'aimaient plus Dieu, parce que les prêtres de toutes les religions auraient fait d'elles uniquement une comédie vide, en étant les premiers à ne pas y croire, malheur à la terre !

634.5 Je ne pense pas seulement à ces religions impures, certaines issues de révélations partielles à un sage, d'autres du besoin instinctif de l'homme de se créer une foi pour donner à son âme la pâture d'aimer un dieu, car ce besoin est le stimulant le plus fort de l'homme, l'état permanent de recherche de Celui

qui est, voulu par l'esprit même si l'intelligence orgueilleuse refuse d'obéir à n'importe quel dieu, et cela même si l'homme, dans son ignorance de ce qu'est l'âme, ne sait pas nommer ce besoin qui s'agite en lui. Mais que devrais-je dire de celle que je vous ai donnée, de celle qui porte mon nom, de celle dont je vous ai créés pontifes et prêtres, de celle que je vous ordonne de propager par toute la terre ? De cette religion unique, vraie, parfaite, à la doctrine immuable puisque c'est moi, le Maître, qui vous ai instruits et qu'elle sera complétée par l'enseignement continu de Celui qui viendra : l'Esprit Saint, le Guide très saint de mes pontifes et de ceux qui les assisteront, chefs en second dans les diverses Eglises créées dans les multiples régions où s'affirmera ma Parole.

Ces Eglises, bien que différentes en nombre, n'auront pas de différence de pensée : elles ne feront qu'un avec l'Eglise, et formeront toutes ensemble le grand édifice, toujours plus grand, le grand, le nouveau Temple qui par ses pavillons atteindra les limites du monde. Elles ne seront ni différentes de pensée, ni opposées entre elles, mais unies, fraternelles les unes envers les autres, toutes soumises au Chef de l'Eglise, à Pierre et à ses successeurs, jusqu'à la fin des siècles.

Celles qui se sépareraient pour quelque raison de l'Eglise Mère, seraient des membres coupés qui ne seraient plus nourris par le sang mystique qu'est la grâce qui vient de moi, le Chef divin de l'Eglise. Semblables à des fils prodigues séparés volontairement de la maison paternelle, elles seraient, dans leur éphémère richesse et dans leur misère constante et toujours plus grave, réduites à émousser leur intelligence spirituelle par des nourritures et des vins trop lourds, puis à s'affaiblir en mangeant les glands amers des animaux impurs, jusqu'au moment où, le cœur contrit, elles reviendraient à la maison de leur père en avouant : " Nous avons péché. Père, pardonne-nous et ouvre-nous les portes de ta demeure. " Alors, que ce soit le membre

d'une Eglise séparée, ou une Eglise entière — puisse-t-il en être ainsi, mais où et quand se lèveront suffisamment de saints capables de racheter ces Eglises entières séparées, au prix de leur vie, pour créer, pour recréer un unique Bercail sous un même pasteur, comme je le désire ardemment ? — alors, que ce soit un seul membre ou une assemblée qui revienne, ouvrez-leur les portes.

634.6 Soyez paternels. Pensez que tous, pendant une heure ou plusieurs, peut-être pendant des années, vous avez été, chacun de vous, des fils prodigues pris par la concupiscence. Ne soyez pas durs envers ceux qui se repentent. Souvenez-vous ! Souvenez-vous ! Plusieurs d'entre vous ont fui, il y a de cela vingt-deux jours. Or la fuite n'était-elle pas une abjuration de votre amour pour moi ? Donc accueillez-les comme je vous ai accueillis, à peine repentis et revenus à moi. Tout ce que j'ai fait, faites-le. C'est là mon commandement. Vous avez vécu avec moi pendant trois ans. Mes œuvres, ma pensée, vous les connaissez. Quand, à l'avenir, vous vous trouverez en face d'un cas à trancher, tournez votre regard vers le temps où vous avez vécu avec moi et comportez-vous comme je me suis comporté. Vous ne vous tromperez jamais. Je suis l'exemple vivant et parfait de ce que vous devez faire.

Rappelez-vous encore que je ne me suis pas refusé à Judas lui-même... Le prêtre doit chercher à sauver par tous les moyens. Et parmi les moyens employés pour sauver, que l'amour prédomine toujours. Pensez que je n'ai pas ignoré l'horreur de Judas... Mais, surmontant toute répugnance, j'ai traité ce malheureux comme j'ai traité Jean. A vous... il vous sera souvent épargné l'amertume de savoir que tout est inutile pour sauver un disciple aimé... Cela vous permettra d'agir en évitant la lassitude qui vous saisit quand vous savez que tout est vain... On doit travailler même dans ce cas... toujours... jusqu'à ce que tout soit accompli...

634.7 – Mais tu souffres, Seigneur ? Oh ! je ne croyais pas que tu pourrais encore souffrir ! Tu souffres encore pour Judas ! Oublie-le, Seigneur ! » s'écrie Jean, qui n'a pas détourné les yeux de son Seigneur.

Jésus ouvre les bras dans son geste habituel de confirmation résignée d'un fait pénible.

« C'est ainsi... Judas a été et est la douleur la plus grande dans la mer de mes douleurs. C'est la douleur qui demeure... Les autres souffrances ont pris fin avec la fin du Sacrifice. Mais celle-là reste. Je l'ai aimé. Je me suis consumé moi-même dans mon effort pour le sauver... J'ai pu ouvrir les portes des limbes et en tirer les justes, j'ai pu ouvrir les portes du Purgatoire et en tirer ceux qui se purifiaient. Mais le lieu d'horreur était fermé sur lui. Pour lui, ma mort a été vaine.

– Je ne veux pas que tu souffres ! Tu es glorieux, mon Seigneur ! A toi la gloire et la joie. Tu es déjà allé au bout de ta douleur ! supplie Jean.

– Vraiment, personne n'aurait imaginé qu'il pourrait souffrir encore ! se disent-ils tous les uns aux autres. »

Ils sont à la fois émus et surpris.

« Ne pensez-vous donc pas à la douleur que devra encore subir mon cœur au cours des siècles, pour tout pécheur impénitent, pour toute hérésie qui me nie, pour tout croyant qui m'abjure, et — déchirement des déchirements — pour tout prêtre coupable, cause de scandale et de ruine ? Vous ne le savez pas ! Vous ne le savez pas encore. Vous ne le saurez jamais complètement tant que vous ne serez pas avec moi dans la lumière des Cieux. C'est alors que vous comprendrez... En

observant Judas, j'ai observé les élus pour lesquels l'élection se change en malheur à cause de leur volonté perverse...

Oh ! vous qui êtes fidèles, vous qui formerez les futurs prêtres, rappelez-vous ma souffrance, formez-vous toujours plus à la sainteté pour consoler ma douleur, formez-les à la sainteté pour que, autant que possible, elle ne se réitère pas, exhortez, veillez, enseignez, combattez, soyez attentifs comme des mères, infatigables comme des maîtres, vigilants comme des bergers, virils comme des guerriers pour soutenir les prêtres qui seront formés par vous. Faites en sorte que la faute du douzième apôtre ne se répète pas trop à l'avenir...

634.8 Soyez comme j'ai été avec vous, comme je suis avec vous. Je vous ai dit : " Soyez parfaits comme votre Père des Cieux. " Et votre humanité tremble devant un tel commandement. Plus encore aujourd'hui que lorsque je vous l'ai dit, parce que désormais vous connaissez votre faiblesse.

Eh bien ! Pour vous rendre courage, je vais vous dire : " Soyez comme votre Maître. " Je suis l'Homme. Ce que j'ai fait, vous pouvez le faire. Même les miracles. Oui, même eux, pour que le monde sache que c'est moi qui vous envoie, et pour que ceux qui souffrent ne pleurent pas de découragement à l'idée que je ne suis plus parmi eux pour soigner leurs malades et les consoler de leurs douleurs.

Ces derniers jours, j'ai accompli des miracles pour consoler les cœurs et les convaincre que le Christ n'est pas détruit parce qu'on l'a mis à mort, mais qu'au contraire, il est plus fort, éternellement fort et puissant. Mais quand je ne serai plus parmi vous, vous ferez ce que j'ai fait jusqu'ici et que je ferai encore. Toutefois, c'est moins par la puissance du miracle que par votre sainteté que grandira l'amour pour la nouvelle Religion. C'est sur votre sainteté, et non sur le don que je vous transmets, que vous

devez veiller jalousement. Plus vous serez saints et plus vous serez chers à mon cœur. Et l'Esprit de Dieu vous illuminera pendant que la bonté de Dieu et sa puissance rempliront vos mains des dons du Ciel.

Le miracle n'est pas un acte commun et indispensable pour vivre dans la foi. Mieux : bienheureux ceux qui sauront rester dans la foi sans moyens extraordinaires pour les aider à croire ! Cependant, le miracle n'est pas non plus un acte si exclusivement réservé à des temps particuliers qu'il doive cesser quand ces temps-là ne seront plus. Le miracle existera toujours dans le monde. Ils seront d'autant plus nombreux qu'il y aura plus de justes dans le monde. Quand on verra se faire très rares les vrais miracles, qu'on dise alors que la foi et la justice se sont affaiblies. En effet, j'ai dit : " Si vous avez la foi, vous pourrez déplacer les montagnes. " Et aussi : " Les signes qui accompagneront ceux qui ont vraiment foi en moi seront la victoire sur les démons et sur les maladies, sur les éléments et les embûches. "

Dieu est avec celui qui l'aime. Le nombre et la force des prodiges que mes fidèles accompliront en mon nom et pour glorifier Dieu sera le signe de leur intimité avec moi. A un monde privé de vrais miracles, on pourra dire sans le calomnier : " Tu as perdu la foi et la justice, tu es un monde sans saints. "

634.9 Donc — pour revenir à ce que je vous disais au début —, vous avez bien fait de chercher à retenir ceux qui, pareils à des enfants séduits par un air de musique ou quelque étrange miroitement, courent se perdre loin des valeurs sûres. Vous voyez ? Ils en sont punis parce qu'ils perdent ma parole. Cependant, vous avez vous aussi votre part de tort. Vous vous êtes souvenus que j'ai recommandé de ne pas courir çà et là pour suivre toute voix qui affirmait que j'étais à tel endroit. Mais vous ne vous êtes pas rappelés que j'ai également dit que, à sa

seconde venue, le Christ sera semblable à un éclair qui sort du levant pour aller au couchant en un temps moins long que le battement d'une paupière.

Or cette seconde venue a commencé au moment de ma Résurrection. Elle aura sa fin par l'apparition du Christ Juge à tous les ressuscités. Mais auparavant, que de fois j'apparaîtrai pour convertir, pour guérir, pour consoler, enseigner, donner des ordres !

En vérité, je vous le dis : je vais retourner chez mon Père. Mais la terre ne sera pas privée de ma présence. Je serai vigilant et ami, maître et médecin, là où les corps ou les âmes, pécheurs ou saints, auront besoin de moi ou seront choisis par moi pour transmettre mes paroles aux autres. Car cela aussi est vrai, l'humanité aura besoin d'un acte continuels d'amour de ma part : elle a bien du mal à se plier, son ardeur se refroidit facilement, elle oublie vite, elle préfère descendre plutôt que monter, de sorte que, si je ne la retenais pas par des moyens surnaturels, rien ne l'aiderait : ni la Loi, ni l'Évangile, ni les secours divins que mon Église dispensera pour garder l'humanité dans la connaissance de la vérité et dans la volonté d'atteindre le Ciel. Et je parle de l'humanité qui croit en moi... toujours peu nombreuse en comparaison de la grande foule des habitants de la terre.

634.10 Je viendrai. Que celui qui aura ma présence reste humble. Que celui qui ne l'aura pas ne la souhaite pas dans le but d'en tirer quelque éloge. Que personne ne désire ce qui est extraordinaire. Dieu sait quand et où le donner. L'extraordinaire n'est pas nécessaire pour entrer dans le Royaume des Cieux. C'est même une arme qui, mal employée, peut ouvrir l'enfer au lieu du Ciel. Je vais vous expliquer comment : l'orgueil peut surgir. Il est possible d'en arriver à un état d'esprit méprisable aux yeux de Dieu, similaire à une torpeur où l'on se complaît pour

caresser le trésor obtenu, avec l'illusion d'être déjà au Ciel parce que l'on a reçu ce don.

Non. Dans ce cas, au lieu de devenir flamme et aile, il devient gel et lourde pierre, de sorte que l'âme tombe et meurt. Et aussi : un don mal employé peut susciter un vif désir d'en obtenir davantage pour en tirer de plus grands éloges. C'est alors qu'au Seigneur pourrait se substituer l'esprit du Mal pour séduire les imprudents par des prodiges impurs.

Tenez-vous toujours loin des séductions de toute espèce. Fuyez-les. Soyez satisfaits de ce que Dieu vous accorde. Lui sait ce qui vous est utile, et de quelle manière. Pensez toujours que tout don est une épreuve en plus d'être un don, une mise à l'épreuve de votre justice et de votre volonté. Je vous ai donné à tous les mêmes bienfaits. Mais ce qui vous a rendus meilleurs a conduit Judas à sa perte. Était-ce donc un mal que le don ? Non. Mais la volonté de cette âme était mauvaise...

634.11 Ainsi en est-il maintenant. Je suis apparu à un grand nombre, non seulement pour consoler et combler de bienfaits, mais pour vous satisfaire. Vous m'aviez prié de persuader le peuple que je suis ressuscité, ce peuple que les membres du Sanhédrin essaient d'amener à leurs vues. Je suis apparu à des enfants comme à des adultes, le même jour, en des lieux si éloignés les uns des autres qu'il faudrait plusieurs jours de marche pour s'y rendre. Mais l'esclavage des distances n'existe plus pour moi. Ces apparitions simultanées vous ont désorientés, vous aussi. Vous avez pensé : " Ces gens-là ont vu des fantômes. " Vous avez donc oublié une partie de mes paroles, c'est-à-dire que je serai dorénavant à l'orient comme à l'occident, au septentrion comme au midi, là où je trouverai juste d'être, sans que rien m'en empêche, en me déplaçant aussi rapidement que l'éclair qui sillonne le ciel.

Je suis un homme véritable. Voici mes membres et mon corps, solide, chaud, capable de se mouvoir, de respirer, de parler, comme le vôtre. Mais je suis vrai Dieu. Et si, pendant trente-trois années, ma divinité a été, dans un but supérieur, dissimulée sous mon humanité, maintenant la divinité, bien qu'unie à l'humanité, a pris le dessus et l'humanité jouit de la liberté parfaite des corps glorifiés. Reine avec la divinité, elle n'est plus sujette aux limites de l'humanité. Me voici. Je suis avec vous et je pourrais, si je le voulais, me trouver en un instant aux confins du monde pour attirer à moi une âme qui me cherche.

634.12 Et quelle fécondité aura ma présence près de Césarée Maritime et à Césarée de Philippe, à Kérith comme à Engaddi, près de Pella et de Yutta comme dans d'autres lieux de Judée, à Bozra comme sur le grand Hermon, à Sidon et aux confins de la Galilée ? Quelle fécondité auront la guérison d'un enfant, la résurrection d'un homme qui avait expiré depuis peu, le réconfort d'une personne angoissée, l'appel à mon service de quelqu'un qui se mortifiait par une dure pénitence, le retour à Dieu d'un juste qui m'en avait prié, le don de mon message à des innocents et de mes ordres à un cœur fidèle ?

Est-ce que cela convaincra le monde ? Non. Ceux qui ont déjà la foi continueront à croire, avec plus de paix, mais pas avec plus de force parce qu'ils savaient déjà vraiment croire. Ceux qui n'ont pas su croire avec une vraie foi resteront dubitatifs. Quant aux mauvais, ils prétendront que ces apparitions ne sont que délires ou mensonges, et que le mort n'était pas mort, mais endormi...

Vous souvenez-vous quand je vous ai raconté la parabole du mauvais riche ? J'ai dit qu'Abraham répondit au damné : " S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, ils ne croiront pas davantage à un ressuscité d'entre les morts qui viendrait leur dire ce qu'ils doivent faire. " Ont-ils peut-être cru à moi, le Maître, et à mes miracles ? Qu'a obtenu le miracle de Lazare ? Il a hâté ma

condamnation. Qu'a obtenu ma résurrection ? L'exacerbation de leur haine. Même ces récents miracles parmi vous ne persuaderont pas le monde, mais uniquement ceux qui ne sont plus du monde, et ont déjà choisi le Royaume de Dieu, avec ses fatigues et ses peines actuelles, mais aussi sa gloire future.

Mais il me plaît que vous ayez été confirmés dans la foi et que vous vous soyez montrés fidèles à mon ordre, en restant à m'attendre sur cette montagne, sans avoir la hâte trop humaine de jouir de choses bonnes, mais différentes de ce que je vous avais indiqué. La désobéissance donne un dixième et en enlève neuf. Eux sont partis, et ils entendront des paroles d'hommes, toujours celles-là. Vous, vous êtes restés, et vous avez pu écouter ma Parole qui, même si elle reprend des discours anciens, est toujours bonne et utile. La leçon vous servira d'exemple à tous, et aussi à eux, pour l'avenir. »

634.13 Jésus regarde tout autour de lui ces visages rassemblés, et il appelle :

« Viens, Elisée d'Engaddi. J'ai quelque chose à te dire. »

Je n'avais pas reconnu le fils du vieil Abraham, l'ancien lépreux. C'était alors un spectre squelettique, c'est maintenant un homme robuste dans la fleur de l'âge.

Il s'approche et se prosterne aux pieds de Jésus, qui lui dit :

« Une question te brûle les lèvres depuis que tu as appris que je suis allé à Engaddi, et c'est celle-ci : “ As-tu consolé mon père ? ” et moi, je te réponds : “ Je l'ai plus que consolé ! Je l'ai pris avec moi. ”

– Avec toi, mon Seigneur. Mais où est-il, je ne le vois pas ?

– Elisée, je suis ici encore pour peu de temps. Ensuite, j'irai chez mon Père...

– Seigneur !... Tu veux dire... Mon père est mort !

– Il s'est endormi sur mon cœur. Lui aussi ne souffre plus. Il a enduré toute souffrance en restant toujours fidèle au Seigneur. Ne pleure pas. Ne l'avais-tu pas quitté pour me suivre ?

– Oui, mon Seigneur...

– Voilà. Ton père est avec moi. Donc, en me suivant, tu viens encore près de ton père.

– Mais quand ? Comment ?

– Dans sa vigne, là où il a entendu parler de moi la première fois. Il m'a rappelé sa prière de l'an passé. Je lui ai dit : " Viens. " Il est mort heureux parce que tu as tout quitté pour me suivre.

– Pardonne-moi si je pleure... C'était mon père...

– Je sais comprendre la douleur. »

Il lui pose la main sur la tête pour le consoler, et dit aux disciples :

« Voici un nouveau compagnon. Qu'il vous soit cher, parce que je l'ai tiré de son tombeau pour qu'il me serve. »

634.14 Puis il appelle :

« Elie, viens à moi. Ne sois pas honteux comme un étranger parmi des frères. Tout le passé est détruit. Et toi aussi, Zacharie, qui as quitté père et mère pour moi, prend place avec les

soixante-douze disciples, en compagnie de Joseph de Cintium. Vous le méritez, puisque vous avez défié pour moi les voies des puissants. Toi aussi, Philippe, et encore toi, son compagnon qui ne veux plus être appelé par ton nom tant il te paraît horrible ; prends celui de ton père qui est un juste, même s'il ne fait pas encore partie de ceux qui me suivent ouvertement.

Voyez-vous tous ? Je n'exclus personne de bonne volonté. Ni ceux qui me suivaient déjà comme disciples, ni ceux qui faisaient des œuvres bonnes en mon nom même s'ils n'appartenaient pas aux groupes de mes disciples, pas plus que les anciens membres de sectes que tous n'aiment pas, car ils peuvent toujours rentrer dans le droit chemin et ne doivent pas être repoussés. Agissez comme je le fais. J'unis ceux-ci aux anciens disciples, car le Royaume des Cieux est ouvert à toutes les personnes de bonne volonté. Et, bien qu'aucun ne soit présent, je vous demande de ne pas même repousser les païens. Moi, je ne les ai pas repoussés quand je les ai sus désireux de la vérité. Imitez-moi.

Et toi, Daniel, qui es vraiment sorti de la fosse, non aux lions mais aux chacals, viens, unis-toi à ceux-ci. Viens également, Benjamin. Je vous unis à ceux-ci (il montre les soixante-douze presque au complet), car la moisson du Seigneur donnera beaucoup de fruits et de nombreux ouvriers sont nécessaires.

Maintenant, restons un peu ici pendant que la journée s'écoule. Ce soir, vous quitterez la montagne et à l'aurore vous viendrez avec moi : vous les apôtres, vous deux que j'ai nommés — il désigne Zacharie et ce Joseph de Cintium qui ne m'est pas inconnu —, et tous les disciples présents du groupe des soixante-douze.

Les autres resteront ici pour attendre ceux qui ont couru ici et là comme des guêpes oisives ; ils leur diront en mon nom que ce

n'est pas en imitant les enfants paresseux et désobéissants que l'on trouve le Seigneur. Vous recommanderez à tous de se trouver à Béthanie vingt jours avant la Pentecôte, car ensuite ils me chercheraient en vain. Asseyez-vous tous, reposez-vous. 634.15 Quant à vous, venez à l'écart avec moi. »

Il se met en route en tenant toujours par la main Marziam, suivi des onze apôtres. Il s'assied au plus profond du bois de chênes et il attire à lui Marziam qui est très triste, tellement triste que Pierre dit :

« Console-le, Seigneur. Il l'était déjà, mais maintenant il l'est davantage.

– Pourquoi, mon enfant ? Est-ce que tu n'es pas avec moi ? Ne devrais-tu pas être heureux que j'aie dépassé la douleur ?

Pour toute réponse, Marziam se met à pleurer à chaudes larmes.

« Je ne sais pas ce qu'il a. Je l'ai questionné en vain. Et puis, aujourd'hui, je ne m'attendais pas à ces larmes ! bougonne Pierre, un peu fâché.

– Moi, je le sais, intervient Jean.

– Tant mieux pour toi ! Pourquoi pleure-t-il, alors ?

– Ce n'est pas d'aujourd'hui ! Cela fait plusieurs jours...

– Eh ! Je m'en suis bien aperçu ! Mais pourquoi ?

– Le Seigneur le sait. J'en suis certain. Et je sais que lui seul trouvera les mots qui consolent, répond Jean en souriant.

– C’est vrai. Je le sais. Je sais également que Marziam, qui est bon disciple, fait vraiment l’enfant en ce moment, un enfant qui ne voit pas la vérité des choses. Mais, mon bien-aimé entre tous les disciples, tu ne réfléchis pas que je suis allé affermir la foi vacillante de beaucoup, absoudre, recueillir des existences terminées, éradiquer des doutes empoisonnés inoculés à des personnes faibles, répondre avec pitié ou rigueur à ceux qui veulent encore me combattre, témoigner par ma présence que je suis ressuscité là où on travaillait le plus à me dire mort ? Quel besoin y avait-il de venir te trouver, toi qui es un enfant dont je connais la foi, l’espérance, la charité, la volonté et l’obéissance ? J’aurais passé un instant seulement avec toi, alors que je t’aurai avec moi, comme maintenant, plusieurs fois encore ? Qui assistera au banquet de la Pâque avec moi, sinon toi seul, de tous les disciples ? Vois-tu tous ceux-ci ? Eux l’ont faite, leur Pâque, et la saveur de l’agneau, du harosset, des azymes et du vin s’est changée en cendre, fiel et vinaigre pour leur palais dans les heures qui ont suivi.

Mais toi et moi, mon enfant, nous consommerons notre Pâque dans la joie, et ce sera du miel pour nous, un miel durable. Celui qui a pleuré le jour de la Pâque se réjouira maintenant. Celui qui s’est réjoui alors ne peut prétendre se réjouir de nouveau.

634.16 Effectivement... nous n’étions pas très gais à ce moment-là... murmure Thomas.

– Oui. Notre cœur tremblait... dit Matthieu.

– Nous avons en nous tout un bouillonnement de soupçons et de colère, moi du moins, ajoute Jude.

– C’est pourquoi vous souhaiteriez tous faire la Pâque supplémentaire...

– C'est bien cela, Seigneur, approuve Pierre.

– Un jour, tu t'es plains de ce que les femmes disciples et ton fils n'allaient pas prendre part au banquet pascal. Aujourd'hui, tu te plains de ce que ceux qui ne se sont pas réjouis à cette époque doivent avoir leur joie.

– C'est vrai. Je suis un pécheur.

– Or moi, je suis celui qui compatit. Je veux que vous soyez tous autour de moi, et pas vous seulement, mais aussi les femmes disciples. Lazare nous accordera encore une fois l'hospitalité. Je n'ai pas voulu de tes filles, Philippe, ni de vos épouses, ni de Mirta, de Noémie et de la jeune fille qui est avec elles, ni de celui-ci. Jérusalem n'était pas un lieu pour tous, ces jours-là !

– C'est vrai ! Il valait mieux qu'elles n'y soient pas, soupire Philippe.

– Oui. Elles auraient vu notre lâcheté.

– Tais-toi, Pierre, elle est pardonnée.

– Oui. Mais je l'ai avouée à mon fils, et je croyais que c'était pour cette raison qu'il était triste. Je la lui ai révélée parce que chaque fois que je le fais, c'est un soulagement. C'est comme si on m'enlevait une grosse pierre du cœur. Je me sens plus absous chaque fois que je m'humilie. Mais si Marziam est triste parce que tu t'es montré à d'autres...

– C'est pour cette unique raison, mon père.

– Alors sois heureux ! Lui t'a aimé et t'aime. Tu le vois. Je t'avais pourtant parlé de la seconde Pâque...

– Je pensais avoir obéi avec trop peu de bonne volonté à l'ordre que Porphyrée m'avait donné en ton nom, Seigneur, et que c'était pour cela que tu me punissais. Je m'imaginai aussi que tu ne me montrais pas à moi parce que je haïssais Judas et ceux qui t'ont crucifié, avoue Marziam.

– Ne hais personne. Moi, j'ai pardonné.

– Oui, Seigneur. Je ne haïrai plus.

– Et ne sois plus triste.

– Je ne le serai plus, Seigneur. »

Comme tous les jeunes, Marziam est moins timide devant Jésus que les autres. Il s'abandonne aux bras de Jésus, maintenant qu'il est certain que celui-ci n'est pas en colère contre lui. Il y va en toute confiance. Il se réfugie même tout entier, tel un poussin sous l'aile maternelle, dans le cercle des bras qui l'attirent à lui. Et puisque l'angoisse qui le rendait triste et inquiet depuis des jours a disparu, il s'endort heureux.

« C'est encore un enfant, observe Simon le Zélote.

– Oui. Mais quelle peine il a eue ! Porphyrée me l'a dit quand, prévenue par Joseph de Tibériade, elle me l'a amené » lui répond Pierre.

Puis, au Maître :

« Porphyrée est, elle aussi, à Jérusalem ? »

Quel désir dans la voix de Pierre !

« Elles y sont toutes. Je veux les bénir avant de monter vers mon Père. Elles aussi m'ont servi, et souvent mieux que les hommes.

634.17 Et tu ne vas pas chez ta Mère? demande Jude.

– Nous sommes ensemble.

– Ensemble ? Quand ?

– Jude, Jude, crois-tu que, moi qui ai toujours trouvé ma joie près d'elle, je ne sois pas en ce moment avec elle ?

– Mais Marie est seule chez elle. Ma mère me l'a dit hier. »

Jésus sourit et répond :

« Seul le grand-prêtre entre derrière le voile du Saint des Saints.

– Que veux-tu dire ?

– Qu'il est des béatitudes que l'on ne peut décrire et qui ne peuvent être connues. Voilà ce que je veux dire. »

Il détache doucement Marziam de lui et le confie aux bras de Jean, qui est le plus proche. Il se lève, les bénit, et pendant qu'ils reçoivent la bénédiction, tous à genoux et tête inclinée, excepté Jean qui a sur ses genoux la tête de Marziam, il disparaît.

– « Il est vraiment comme l'éclair dont il parlait » dit Barthélemy...

Ils restent pensifs en attendant le coucher du soleil.

